This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

19. c. 31

MADAME

SWETCHINE

SA VIE ET SES ŒUVRES

II

Angers.— Imprimerie Cosnier et Lachèse.

MADAME SWETCHINE

SA VIE ET SES ŒUVRES

PUBLIÉES

PAR LE Cte DE FALLOUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

PENSÉES, MORCEAUX CHOISIS, TRAITÉS DIVERS

Sixième Édition

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

ET A LA LIBRAIRIE DE AUGUSTE VATON

RUE DU BAC, 50.

1863

Tous droits réservés.

LIBRARY OF THE TAYLOR
UNIVERSITY
2 MAY 19
OF

Ce volume contient ce que l'on pourrait appeler les Œuvres de Mme Swetchine, si ce mot n'impliquait un genre de préméditation qui n'a jamais existé chez elle.

Les pages placées sous le titre d'*Airelles*, que Mme Swetchine leur avait donné, sont les seules qui aient été recueillies avec soin et transcrites par elle-même en un petit volume.

Les *Pensées* et les autres pages qu'on va lire, celles même qui pourraient porter le nom de *Traité*, ont été écrites à diverses reprises, sans plan fixe, sans dates certaines, sur des feuilles volantes jetées successivement au fond d'une enveloppe, ou roulées en liasses informes sous la garde d'une épingle. L'écriture en est

toujours très-rapide, souvent presque indéchiffrable; beaucoup ont été tracées au crayon.

Le *Traité de la Vieillesse* était loin d'être achevé, selon la pensée de l'auteur ; on a dû, avant de le publier, en retrancher plusieurs fragments qui n'étaient que l'indication sommaire de points de vue sur lesquels Mme Swetchine se proposait de revenir, des recherches entamées, des phrases imcomplètes.

Le *Traité de la Résignation*, plus suivi, plus développé, divisé par chapitres ayant déjà reçu leur titre, n'est point terminé, et on reconnaissait, à une foule d'indices, que la main de l'auteur se proposait d'en retoucher toutes les parties.

Ce travail, tantôt de correction, tantôt de coordination, toujours profondément respectueux pour la pensée primitive de Mme Swetchine dès qu'elle se dégageait en caractères distincts, a exigé des prodiges de sagacité, de patience, de dévouement. J'ai le droit de constater tous ces mérites, car aucun d'eux ne m'a appartenu. Une constante souffrance aux yeux m'interdit, depuis plusieurs années, la lecture et l'écriture, et j'ai dû appeler à mon aide les amis de Mme Swetchine, qui ont bien voulu être les miens.

Je ne me permettrais pas cette confidence person-

nelle, si elle n'était le strict accomplissement d'un devoir envers eux. Je n'avais qu'un moyen d'acquitter ma dette : c'était de placer leurs noms à côté du sien.

Le public, j'ose l'espérer, s'unira à mon sentiment lorsque je signalerai chacun de mes collaborateurs par un hommage de reconnaissance en regard de l'œuvre à laquelle il aura plus particulièrement contribué à rendre la vie.

A. DE FALLOUX.

AIRELLES

KLUKVA PODSNEJNAIA

(Airelle qui a été sous la neige).

Cette airelle se distingue de toutes les autres, par sa forme et sa corolle. Elle est commune dans tous les marais septentrionaux de l'Europe et de l'Asie, et même de l'Amérique, où elle rampe avec ses tiges très-déliées dans la mousse. En Russie, elle fleurit au mois de juin et mûrit son fruit au mois d'octobre; mais il est âpre dans cette saison et, pour l'adoucir, on lui fait passer l'hiver sous la neige, et on ne le récolte que le printemps d'après. De là vient le nom de *podsnejnaïa* (qui a été sous la neige).

Je mets sous les auspices de cette humble plante les pensées qui suivent. Elles aussi ont mûri sous les neiges, et se sont colorées, comme cette petite baie rouge, au feu du soleil intérieur. La plupart de ces pensées ont été écrites durant l'hiver de 1811 que je passai à la campagne dans une profonde retraite; ce sont des voix qui s'échappaient de mon cœur et qui n'arrivaient à aucun autre; des impressions qui se revêtaient d'images pour peupler ma solitude.

AIRELLES

On a pu dire auprès d'une tombe : Il ne me répond pas, mais peut-être il m'entend ; on peut dire à la lecture de quelques livres : Il ne m'entend pas et pourtant il me répond.

Mme SWETCHINE.

I.

Que notre vie soit pure comme un champ de neige où nos pas s'impriment sans laisser de souillure.

II.

Dans la saison qui dépouille la nature, il n'est pas de brise, de souffle si léger qui ne soient assez

forts pour détacher la feuille de l'arbre qui la portait. Dans l'automne du cœur, il ne se fait pas un mouvement qu'il n'emporte un bonheur ou une espérance.

III.

Montrer imprudemment ce qu'il y a de plus vulnérable dans notre sensibilité, c'est inviter à y frapper. Achille, le demi-dieu, n'avait mis personne dans sa confidence.

IV.

Le Bonheur et le Vice s'excluent, le Bonheur et le Repentir se nuisent mutuellement : le Bonheur et la Vertu se donnent la main pour marcher ensemble.

V.

Quand de nouveaux chagrins nous ont fait faire quelques pas dans la bonne voie, il n'est pas per-

mis de se plaindre. C'est avoir placé à fonds perdu, mais la rente reste.

VI.

L'esprit porte les couleurs de l'âme, comme un valet celles de son maître.

VII.

Il est des âmes qui, semblables aux pontifes de l'ancienne loi, ne vivent que des sacrifices qu'elles offrent.

VIII.

Il y a des gens qui ne parlent jamais d'eux-mêmes; mais c'est pour y penser toujours.

IX.

A combien de signes futiles, de superstitieuses inductions, n'attachons-nous pas notre destinée, lorsqu'un puissant besoin de bonheur nous presse!

Toute la nature alors semble conspirer pour nous ou contre nous, et il n'est pas un seul de ses secrets qui ne nous présente quelque mystérieux rapport avec le nôtre. Pauvres humains! si dépendants, si abaissés et pourtant si grands! Dans ces vertes prairies où le troupeau paisible broute avec toute la dignité et l'incurie d'une tranquille possession, qui n'a vu l'être intelligent, l'être supérieur à toute la magnificence de la création, subordonner toutes ses espérances d'avenir à la destinée de quelques feuilles laissées immobiles ou emportées par les vents, chercher d'un œil inquiet la direction d'un nuage, et demander compte à la marguerite des sentiments de ce qu'il aime?

X.

Des deux fils du second Paul-Émile, le premier mourut trois jours avant le triomphe de son père, et l'autre trois jours après. C'est toute la destinée de l'homme, qui meurt avant d'être heureux ou qui n'a que quelques jours pour l'être.

XI.

Les êtres qui paraissent froids et qui ne sont que timides, adorent dès qu'ils osent aimer.

XII.

Il semble que nous ne soyons appelés à connaître l'infini que par nos douleurs. Sommes-nous heureux? Les bornes de la vie nous pressent de toutes parts.

XIII.

Dans la retraite, le temps semble accélérer encore sa marche. Rien n'avertit de sa fuite; c'est une onde sans murmure, parce qu'elle coule sans obstacle.

XIV.

Qu'est-ce que se résigner? C'est mettre Dieu entre la douleur et soi.

XV.

Une chanson anglaise commence par ces mots : L'amour frappe à la porte. — Il y frappe moins souvent qu'il ne la trouve ouverte.

XVI.

Ceux qui ont fait servir à leur retour à la vertu les forces mêmes excitées par les passions, rappellent ces peuples, dans le voisinage du Vésuve, dont les habitations sont construites avec cette même lave qui devait les détruire.

XVII.

Les expressions exagérées font dissonance avec l'idée et blessent l'oreille des esprits justes.

XVIII.

Avoir beaucoup souffert c'est, comme ceux qui savent beaucoup de langues, avoir appris à

tout comprendre et à se faire comprendre de tous.

XIX.

On peut dire de beaucoup de chrétiens dont les actions ne répondent pas au langage : — Pour la voix, c'est bien celle de Jacob, mais ce sont les mains d'Ésaü.

XX.

Il n'y a que deux futurs que l'homme puisse s'appliquer avec certitude et sans orgueil : « Je souffrirai, je mourrai. »

XXI.

« Ne le plaignez pas, il est coupable. » Dure et révoltante parole! Il est coupable, et c'est là à quoi s'attache ma plus vive, ma plus tendre compassion. L'innocent opprimé par le sort ou par les hommes a deux asiles qui ne peuvent lui manquer : Dieu et sa conscience. Le coupable

n'ose lever les yeux vers Dieu qu'il a offensé ; il n'ose descendre en lui-même, où le remords se reproduit sous toutes les formes. Son seul et dernier asile, c'est notre pitié. Ah ! que notre estime, notre admiration soient pour la vertu persécutée ou même triomphante, mais que nos larmes tombent sur les plaies de la conscience comme l'huile du Samaritain.

XXII.

Que la pureté est difficile pour les âmes pures ! Un peu de poussière d'étamine suffit pour ôter au lis sa blancheur.

XXIII.

S'il était permis d'oublier ce que l'on doit à la supériorité du rang, ce serait lorsque ceux qui jouissent du privilége s'en souviennent.

XXIV.

Cette pierre mystérieuse sur laquelle reposa

Jacob, c'est la Foi. Endormons-nous dans son sein et nos grandeurs futures nous seront révélées.

XXV.

Nous ne jugeons pas les hommes sur ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais sur ce qu'ils sont relativement à nous.

XXVI.

Les caractères passionnés n'atteignent le but qu'après l'avoir dépassé.

XXVII.

La conscience est l'hôte le plus doux et le plus incommode ; c'est la voix qui redemandait Abel à son frère, ou cette harmonie céleste qui retentissait aux oreilles des martyrs pour adoucir leurs souffrances.

XXVIII.

La littérature russe est un peu comme cette

monnaie de Lacédémone qui était de fer et n'avait de cours que dans le pays.

XXIX.

Il y a des questions si indiscrètes qu'elles ne méritent ni la vérité ni le mensonge.

XXX.

Les signes de compassion et de bienveillance sont, dans quelques personnes, comme le canon de détresse qui dit que vous allez périr.

XXXI.

O denier de la veuve! pourquoi n'as-tu pas dans la balance des hommes ce poids immense que la miséricorde céleste t'accorde dans la sienne?

XXXII.

On peut se faire une solitude au fond de son

cœur au milieu de la vie dissipée du monde. On peut aussi, quand l'isolement accable dans la solitude, s'y créer des êtres à son choix, selon son âme et uniquement à son usage.

XXXIII.

Les dons magiques des romans orientaux, que les fées bienfaisantes dispensaient avec choix et liberté, sont peut-être l'image fantastique des dons plus réels que la Providence a répartis avec égalité sur tous les hommes. Ainsi, notre volonté rappelle cette baguette mystérieuse douée d'une force créatrice; la prudence, le talisman qui prévient ou élude les dangers; l'imagination, ce tapis mystérieux qui rendait présents tous les lieux et anéantissait toute distance; la résignation enfin, le baume universel, puisqu'à elle appartient de calmer et d'adoucir jusqu'aux maux qu'elle ne peut guérir.

XXXIV.

L'humilité est une cuirasse qui amortit les coups

portés par l'hostile volonté humaine, mais cette cuirasse fait défaut au cœur.

XXXV.

Il y a des paroles qui valent les meilleures actions, parce que, en germe, elles les contiennent toutes.

XXXVI.

La politesse, chez une maîtresse de maison, consiste à alimenter la conversation et à ne s'en emparer jamais; elle a la garde de cette espèce de feu sacré, mais il faut que tout le monde puisse s'en approcher.

XXXVII.

Le mot de malheur est comme l'honnête homme : il tient tout ce qu'il promet.

XXXVIII.

Les qualités destinées à servir au bonheur des

autres restent trop souvent oisives et concentrées en elles-mêmes; c'est comme une lettre charmante qui n'a point été envoyée.

XXXIX.

L'injustice des hommes sert la justice de Dieu et souvent sa miséricorde.

XL.

Avant Socrate, on disait : « Faisons du bien à qui nous aime et du mal à qui nous hait. » Socrate a changé ce précepte et a dit : « Faisons du bien à nos amis et ne faisons point de mal à nos ennemis. » Jésus-Christ seul a dit : « Faisons du bien à ceux qui nous font du mal. » Il n'appartenait qu'au Sauveur des hommes de les former aux vertus surnaturelles.

XLI.

Quelquefois il ne faut point interroger son ami, afin de ne point arracher ce qu'on doit obtenir,

et surtout pour ne pas l'exposer à nous tromper.

XLII.

Toutes les joies de la terre n'assouviraient pas encore notre soif de bonheur, et une seule douleur suffit pour envelopper la vie d'un sombre voile, pour la frapper de néant sur tous les points!

XLIII.

Ne désirons d'esprit que ce qu'il en faut pour être parfaitement bon, et c'est en désirer beaucoup, car la bonté se compose avant tout de l'intelligence de tous les besoins hors de nous et de tous les moyens d'y pourvoir qui sont en nous-mêmes.

XLIV.

La culture de l'esprit et une instruction bien ordonnée aident la mémoire. Une idée isolée se grave difficilement dans l'esprit; mais lorsque cette idée d'importation nouvelle trouve un point de

contact déjà préparé dans l'intelligence, elle s'attache à ce qui lui est analogue et forme, avec ce qui précède et ce qui suit, une chaîne dont le prolongement même assure la force. Là, comme ailleurs, plus on est riche et plus il est facile de s'enrichir, et c'est encore ici que s'applique la parabole des talents : « Il sera donné davantage à celui qui a déjà; à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté. »

XLV.

Le sourire sur les lèvres du vieillard, ainsi que les rayons du soleil couchant, pénètre l'âme d'une émotion douce et triste : c'est encore un rayon, c'est encore un sourire, mais ils peuvent être les derniers.

XLVI.

Il y a des esprits faits comme les yeux de certains insectes, qui distinguent admirablement les linéaments les plus délicats, les nervures les plus fines de la feuille qui les porte, sans pouvoir em-

brasser l'ensemble de la plante ou de l'arbrisseau. Quand l'erreur est entrée dans ces esprits-là, elle y demeure invincible, parce qu'aucune vue générale ne les aide à s'affranchir de l'impression immédiate et fortuite.

XLVII.

C'est surtout dans les combats que les passions nous livrent qu'il est juste de dire : *Væ victis!*

XLVIII.

Le plus coupable des excès de la liberté est de se nuire à elle-même.

XLIX.

Résistons sans crainte à l'opinion du monde, pourvu toutefois que notre respect pour nous-même croisse en proportion de notre indifférence pour elle.

L.

Malheur à celui qui, dans le calme de son cœur,

peut désirer mourir tant qu'il lui reste un sacrifice à faire, un bonheur à soigner, des besoins à prévenir, des larmes à essuyer!

LI.

A l'égard des princes, je dirais comme les protestants pour un plus haut maître : — Le service sans le culte.

LII.

Si l'on mettait toujours à comprendre le temps que l'on met à paraître avoir compris, et à écouter le temps où l'on ne songe qu'à répondre, tout le monde n'y trouverait-il pas son compte?

LIII.

Notre vanité est sans cesse l'ennemie de notre amour-propre.

LIV.

La Providence a voulu que toutes les vertus

naquissent de nos véritables besoins, et tous les vices de nos besoins factices.

LV.

L'amour élève parfois, crée des qualités nouvelles, suspend les penchants coupables; mais ce n'est que pour un jour. Il est alors comme les monarques de l'Orient dont un regard tire l'esclave de sa poussière et l'y laisse retomber.

LVI.

Nous ne voyons que dans le passé et nous regardons toujours dans l'avenir.

LVII.

A force d'agir comme on devait penser, on finit par penser comme on doit agir.

LVIII.

Les âmes froides ne se quittent jamais; les âmes

passionnées se quittent et se reprennent faute de mieux.

LIX.

Qui a cessé de jouir de la supériorité de son ami a cessé de l'aimer.

LX.

Voulez-vous pousser le méchant aux derniers excès, décourager le faible, envenimer le cœur aigri? Revêtez la sévère vérité de paroles dures et hautaines, et soyez certain que les mauvaises passions qui provoquent votre zèle vont redoubler de violence. O vous, dont le cœur est selon Dieu, oubliez, s'il le faut, oubliez un instant votre haine contre le vice pour lui arracher des victimes. Animés par ce saint et consolant espoir, que le fer salutaire dont vous armez votre main pénètre dans la blessure, mais sans la déchirer, relevez après avoir terrassé, attachez votre pitié à chaque faute, un rayon d'espérance à chaque épreuve; que l'infortuné, en vous quittant, loin de s'écrier : Tout

est perdu! terribles paroles qui à elles seules font l'enfer, bénisse en vous le consolateur, et sente que tout peut encore être réparé.

LXI.

Le courage qu'on a eu fait souvent la meilleure partie de celui qu'on a.

LXII.

La chrysalide est l'image du vieillard. Il végète, il est engourdi, mais il vivra! et c'est pendant ce sommeil et cette impassibilité passagère que se forment les ailes qui le porteront à l'immortalité.

LXIII.

Les cœurs aimants sont comme les indigents : ils vivent de ce qu'on leur donne.

LXIV.

Il est des choses qu'on ne peut s'empêcher de

savoir, mais qu'il n'est jamais permis de s'avouer.

LXV.

La plus dangereuse des flatteries est l'infériorité de ce qui nous entoure.

LXVI.

Le travail qui perfectionne nos facultés intellectuelles, qui développe nos idées, les élève, les rectifie, les éclaircit ou les trempe, est la source d'une richesse qui nous devient inhérente et qui augmente positivement notre valeur. Les connaissances qui ne font que meubler notre esprit, qui y demeurent importées sans y prendre racine, sans ajouter à sa force ou à son étendue, sont bien notre propriété, mais ne sont pas nous-même, et nous laissent au degré de valeur morale où elles nous ont pris. L'or, l'écaille et l'ivoire peuvent embellir une lyre, mais ce ne sont pas ces vains ornements qui lui font rendre des sons pleins et sonores.

LXVII.

Avoir des idées, c'est cueillir des fleurs ; — penser, c'est en tresser des couronnes.

LXVIII.

Nous estimons la vertu dans les autres par les fruits qu'elle porte, en nous-même par les sacrifices qu'elle nous fait accomplir.

LXIX.

La véritable douleur est presque aussi difficile à découvrir que la vraie misère. Une pudeur instinctive couvre les haillons de l'une et les blessures de l'autre.

LXX.

Celui qui pour donner ne s'est point imposé de privations, n'a fait qu'effleurer les joies de la charité. Nous devons notre superflu, et le bon-

heur dans le devoir, c'est d'en dépasser les limites.

LXXI.

Le don qui ne laisse point de vide, comment laisserait-il une trace?

LXXII.

Il est des coupables dont la justification n'est nulle part, et l'excuse partout.

LXXIII.

C'est dans les principes qui les dirigent qu'on doit chercher, pour les caractères fermes et réfléchis, les motifs de leurs actions et de l'ensemble de leur conduite; c'est dans les impressions qui gouvernent passagèrement les caractères impétueux que l'on trouve la raison des idées par lesquelles ils croient se conduire.

LXXIV.

La vie n'est-elle pas utile si elle est heureuse?

dit l'égoïste. N'est-elle pas assez heureuse si elle est utile? dit l'homme de bien.

LXXV.

Chimère pour chimère, comment la perfection n'est-elle pas celle de tous les hommes?

LXXVI.

La prière, dit saint Jérôme, est un gémissement. Ah! nos gémissements sont aussi des prières! Le cri de la douleur est par lui-même un appel involontaire à cette force invisible dont notre âme invoque l'appui.

LXXVII.

Les chaînes qui nous serrent de plus près sont celles qui nous pèsent le moins.

LXXVIII.

La Vertu est fille de la Religion, le Repentir son

enfant d'adoption : pauvre orphelin qui, sans l'asile qu'elle lui offre, ne saurait où cacher son unique trésor, ses larmes !

LXXIX.

Il y a des gens qui trahissent un peu leurs amis, rien que pour montrer qu'ils leur sont fidèles.

LXXX.

Quand la charité commande d'aimer les indifférents comme soi-même, elle autorise sans doute à aimer ses amis plus que soi.

LXXXI.

L'indulgence est belle dans celui qui n'a point failli, la tolérance adorable dans un cœur croyant et pieux ! La modestie sied surtout à la supériorité, l'affabilité à la grandeur, la modération et la simplicité à la richesse, et le détachement

d'eux-mêmes à ceux que jamais les autres n'oublient.

L'homme coupable, obscur ou médiocre est trop intéressé à la bonté des autres pour qu'on lui sache gré de celle qu'il exerce ; il est toujours dans les termes d'un malheureux débiteur qui cherche à fléchir son créancier, et lorsqu'une disposition est utile, il est bien rare qu'elle ne soit suspecte. L'homme vertueux est le seul qui puisse être compatissant, généreux, à l'aise.

LXXXII.

Il est utile, dans l'intérêt de notre perfectionnement, de ne jamais rejeter sur des causes extérieures nos fautes et nos déviations, pas même celles qu'on appelle fortuites. Nos fautes sont nos vrais malheurs, mais leur souvenir est un héritage précieux ; elles seules peut-être font sérieusement réfléchir ! N'en répudions pas la moralité pour nous alléger de leur poids incommode ; cherchons au contraire, à remonter toujours en nous-même de l'effet à la cause, rejetons le fortuit,

nions l'involontaire, n'accusons jamais que nous, frappons sur les doutes de la conscience, sur les mouvements d'origine obscure ou suspecte, sur les remords sans nom, frappons toujours et tenons-nous tranquilles : « Dieu saura bien reconnaître les siens ! »

LXXXIII.

Allons toujours au delà des devoirs tracés et restons toujours en deçà des plaisirs permis.

LXXXIV.

Les gouvernements les plus libres et ceux qui le sont le moins présentent les deux régimes sous lesquels la Religion est le plus nécessaire aux hommes. Dans les premiers, il y a un excès de vie, de développement de la volonté qui pourrait être une cause de désordre ou de danger si une loi réprimante et intérieure ne venait en régler l'exercice. Quant aux seconds, qui comprennent tous les maux de l'existence sociale, ce n'est pas

trop des espérances du ciel et des consolations de la terre pour en faire supporter patiemment l'humiliation et le malheur.

LXXXV.

C'est en devenant plus malheureux qu'on apprend quelquefois à l'être moins.

LXXXVI.

La femme a quelque chose de divin, disait l'antique Germain ; la femme, dit le sectateur de Mahomet, est une aimable création qui n'a besoin que d'une cage ; c'est un être, dit l'Européen, presque semblable à nous par son intelligence, et peut-être au-dessus de nous par sa fidélité. Toute réserve faite de notre dignité, n'est-ce pas là l'histoire du chien? dieu dans un pays, emprisonné ou muselé dans beaucoup d'autres, et quelquefois le meilleur ami de son maître.

LXXXVII.

Ceux qui nous rendent heureux nous savent toujours gré de l'être; leur reconnaissance est le prix de leurs propres bienfaits.

LXXXVIII.

Il n'est pas vrai qu'un sentiment, pour être fort, soit nécessairement exclusif; loin de là, une affection très-vive, si elle est heureuse, mettant en jeu nos facultés aimantes, ajoute à leur activité, hors même du cercle de l'intérêt premier. Ah ! qu'elle est riche la surabondance d'un cœur touché !

LXXXIX.

On est frappé de bonne heure des conceptions hardies, des pensées brillantes; c'est plus tard qu'on apprécie la grâce du naturel, le charme de la simplicité. Dans la première jeunesse, on n'est

guère sensible qu'aux émotions très-vives ; ce qui n'éblouit pas semble terne, ce qui n'est que touchant paraît froid, les beautés qui se montrent font passer à côté des beautés qu'il faut chercher, et l'esprit aussi, dans sa hâte de jouir, demande des plaisirs faciles. L'âge mûr inspire différemment : il revient sur ses pas, il savoure ce qu'il avait dévoré, il étudie, il découvre, et le rayon décomposé sous sa main lui donne mille nuances pour une couleur.

XC.

Firenze non si muove se tutta non si duole, vieux dicton toscan. Beaucoup d'âmes sont comme Florence [1].

XCI.

Nos fautes nous affligent plus que nos bonnes actions ne nous consolent ; c'est toujours la peine

[1] Florence ne se meut, si tout entière ne souffre.

qui l'emporte dans la conscience comme dans le cœur.

XCII.

L'amitié est comme ces autels antiques où les malheureux et même les coupables trouvaient un sûr asile.

XCIII.

Je croirais plutôt à un bonheur né dans les larmes qu'au bonheur compatible avec l'aridité de l'âme. Les obstacles à la félicité d'un cœur aimant sont hors de lui; le cœur sec les renferme en lui-même, et cette cause plus immédiate a aussi des effets plus certains. Quelques plantes élèvent encore leur tête humide au-dessus de la plaine inondée, mais les sables de la grève sont à jamais stériles.

XCIV.

On s'attend à tout, et on n'est jamais préparé à rien.

XCV.

Un bon commérage complet, fourni, bien conditionné, tel qu'il en circule dans le monde, est rarement le produit d'une seule personne ou même d'une seule coterie. Dans l'une, il a vu le jour; plus loin il est bercé et mis en nourrice; dans une autre encore, choyé, développé, grandi, et il ne reçoit son parfait accomplissement qu'après avoir passé par une multitude de mains : c'est un enfant qui compte une foule de pères toujours prêts à désavouer sa naissance.

XCVI.

La méfiance a bien aussi ses dupes.

XCVII.

Dans la première portion de l'existence, on donne tout aux autres et on en attend tout.

XCVIII.

Le repentir, c'est le remords accepté.

XCIX.

Le système des compensations est un de ceux dont la vérité apparaît toujours davantage ; mais ce n'est point aux personnes favorisées des dons extérieurs à l'aborder sans scrupule et à le soutenir sans ménagement. L'heureux du siècle, qui souvent n'est que l'infortuné de chaque jour, aurait mauvaise grâce d'insister sur un équilibre qui semble rompu en sa faveur. C'est dans la bouche de l'opprimé, du pauvre, que cette vérité persuade et qu'elle sert la vertu en faisant pressentir les nobles et saintes délices que Dieu peut établir en contre-poids de la douleur, de la misère et de l'abandon.

C.

Une bonne action, dans l'impression qu'elle

laisse, a des effets qui sembleraient s'exclure : d'une part elle nous rattache à la vie, et de l'autre elle nous fortifie contre la mort. Dans le premier cas, c'est un médiateur entre nos peines et nous ; dans le second, un médiateur entre la justice de Dieu et nos fautes.

Le chrétien est le seul homme qui puisse sans inconséquence aimer la vie et désirer mourir, et n'est-ce pas là la solution du souverain bien que cherchait Platon?

CI.

Les parodies des choses que j'aime me révoltent ou troublent ma conscience; rien de ce qui nous a émus ne doit être profané.

CII.

Les hommes ne vont pas comme nous au-devant du malheur; ils l'apprennent et nous, nous le devinons.

CIII.

C'est prodigieux tout ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout!

CIV.

Le dévouement a ses hardiesses comme le génie.

CV.

Toute chaîne fatigue, et si on la secoue elle déchire; Dieu sans doute a permis cela afin qu'un seul fardeau fût léger, qu'un seul joug fût doux.

CVI.

Ne nous lassons pas de jeter sur notre route des semences de bienveillance et de sympathie. Sans doute il en périra beaucoup, mais, s'il en est une seule qui lève, elle embaumera notre route et réjouira nos yeux.

CVII.

L'amour est toujours disposé à répondre à l'amitié qui lui demanderait sa part : « Vous n'aurez rien tant que je vivrai. — Eh bien, Monseigneur, j'attendrai. »

CVIII.

Au fond, il n'y a dans la vie que ce qu'on y met.

CIX.

Le penchant de l'homme est de tout savoir, de tout connaître au prix même de sa félicité. Quelques mots entrecoupés viennent-ils le blesser ? il regrette de n'en avoir pu saisir la suite ; une inquiétude légère vient-elle effleurer son cœur ? il ne se repose qu'après en avoir fait une douloureuse certitude ; si le malheur, enfin, sous son plus terrible aspect, était là, près de lui, renfermé sous un

triple voile, son instinct dévorant les lui ferait soulever tous.

CX.

La force seule connaît le combat ; la faiblesse est au-dessous de la défaite même : elle est née vaincue.

CXI.

Dans chaque épreuve nouvelle, il faut chercher le châtiment ou l'avertissement qu'elle renferme. Tout événement extérieur est une fable dont la réalité n'est que dans le sens moral.

CXII.

— Moi seule c'est assez !
Le moi de Médée, c'est Dieu pour le chrétien.

CXIII.

C'est par pitié pour les riches qu'il y a des

pauvres. L'aumône n'est que la vie matérielle des uns ; elle est la vie, ou du moins une partie de la vie spirituelle des autres. Si les riches ne pouvaient donner, ils pourraient encore être charitables ; le cœur a mille façons de l'être, mais la portion de richesses qu'ils gardent ne serait plus purifiée, ennoblie, sanctifiée par celle qu'ils s'ôtent.

CXIV.

L'amour entre dans le cœur à l'improviste, il devance tous les mouvements ou du moins n'en suit aucun et la réflexion même en lui devient complice ; aussitôt qu'il existe, il aveugle et, lorsqu'il a étendu ses profondes racines, rien de ce qui n'est pas lui-même ne saurait les ébranler. C'est à peu près ainsi que se pratiquait l'hospitalité chez les anciens : sur le seuil de la porte entr'ouverte on recevait l'étranger, il était introduit dans le sanctuaire réservé aux pénates, et ce n'est qu'après lui avoir tout prodigué qu'on s'informait de son nom; peut-être même attendait-on pour cela le moment de son départ.

CXV.

Ce n'est que par la juste appréciation des choses qu'on arrive à les posséder tranquillement ou à se consoler de ne les posséder pas.

CXVI.

Le monde n'accorde quelque compassion qu'aux peines positives. Il consent à plaindre ce que vous perdez, jamais ce qui vous manque.

CXVII.

C'est seulement dans le ciel que les anges ont autant d'esprit que les démons.

CXVIII.

La vie n'a pas assez de biens pour nous dédommager de l'oubli d'un seul devoir.

CXIX.

L'orgueil de l'esprit est moins révolté des obscurités de la foi que de l'autorité qu'elle revêt.

CXX.

Il y a des gens qui ne donnent jamais leur cœur, ils le prêtent et encore à usure.

CXXI.

Les difficultés morales, les complications d'intérêts et de devoirs opposés entre lesquels on ne sait choisir et on tremble de prononcer, m'ont souvent fait penser que la Providence voulait imposer des mystères à notre conscience comme elle en impose à notre esprit : d'une part la foi qui se soumet sans connaître, de l'autre le cœur qui s'humilie de ne pouvoir se réfugier dans la certitude d'avoir bien fait.

CXXII.

La bonté nous fait apprendre et nous fait oublier bien des choses.

CXXIII.

L'orgueil sèche les larmes de la colère et du dépit; l'humilité celles de la douleur. L'un s'indigne que nous puissions souffrir, l'autre nous rappelle pour nous apaiser que cela seul nous est dû.

CXXIV.

J'aimerais mieux choisir mes peines que mes plaisirs, par la raison que je crains plus les unes que je n'espère des autres.

CXXV.

Une femme qui n'a pas été jolie n'a pas été jeune.

CXXVI.

Gardons-nous de les remuer, ces cordes dont la facile et douloureuse vibration nous reporte au temps d'un bonheur qui n'est plus ! Les conquérants de l'Écosse, pour s'en assurer la tranquille possession, interdirent à ses bardes ces chants mélancoliques et inspirateurs qui contenaient encore toute la puissance des anciens jours.

CXXVII.

Le silence est comme la nuit qui descend : les objets s'y perdent insensiblement.

CXXVIII.

Il n'y a d'immobile dans la vie que les souvenirs : nous ne sommes sûrs de garder intact que ce que nous avons perdu.

CXXIX.

L'attention est une tacite et continuelle louange.

CXXX.

Je conçois toujours ce qui afflige les hommes, mais je suis souvent étonnée de ce qui les console. Un atome peut blesser, et Dieu seul peut guérir.

CXXXI.

La servilité va presque toujours au delà de l'abus du commandement.

CXXXII.

Si on se permettait les noms propres, avec quelle facilité ne ferait-on pas la liste des quatre-vingt-dix-neuf justes dont le salut réjouit moins le Ciel que le retour d'un seul pécheur !

CXXXIII.

Les voyages sont la partie frivole de la vie des gens sérieux et la partie sérieuse de la vie des gens frivoles.

CXXXIV.

Pour l'esprit aussi il y a une verve, une faconde, un éclat, une animation qui tient à la jeunesse, et répond à ce qu'on appelle pour le corps la beauté du diable.

CXXXV.

On peut être revenu de tout et n'être blasé sur rien.

CXXXVI.

Le pouvoir, c'est le fait ; l'autorité c'est le droit. L'un crée la nécessité et l'autre la soumision.

CXXXVII.

On demanderait aux indifférents de la justice et à ceux qui nous sont chers des illusions.

Plus les illusions s'éloignent de ce que nous méritons, et mieux se découvre la source d'un si doux mensonge.

CXXXVIII.

On n'est riche que de ce que l'on donne, et pauvre seulement de ce qu'on refuse.

CXXXIX.

Rien de si insolent que certaine indulgence. Il y a des gens qui vous absolvent, comme s'ils avaient le droit de vous condamner.

CXL.

Dans la jeunesse, on croit s'enrichir de toute

illusion nouvelle : dans l'âge mûr, de toutes celles qu'on perd.

CXLI.

Qu'il y a loin, dans les rapports intimes, entre irréprochable ou seulement inattaquable !

CXLII.

Jamais deux personnes n'ont lu le même livre, ni regardé le même tableau.

CXLIII.

Souvent on n'est prophète pour les autres que parce qu'on est historien pour soi-même.

CXLIV.

Il y a dans l'exemple une puissance qui surpasse toutes les autres ; sans y songer, on redresse les autres en marchant droit.

CXLV.

Les hommes invoquent toujours la justice et c'est elle qui doit les faire trembler.

DE LA MUSIQUE.

L'harmonie et la mélodie qui se partagent les effets des sons, ont peut-être leur premier type dans la nature double de l'univers et de la destinée humaine considérée dans la société et dans l'individu. L'harmonie, comme le monde extérieur, comme les masses qui s'y meuvent, présente ses parties liées, enchaînées, ordonnées pour concourir à un seul et même but ; régulière et mesurée dans sa marche comme les courbes célestes, dans son essor même le plus hardi, nul écart ne lui est permis ; une volonté toute-puissante semble l'avoir enchaînée à la magnificence et à la grandeur, et renfermer ses libertés dans la latitude

donnée aux lois qu'elle exprime. La mélodie est toute morale et libre par conséquent. Expression du cœur, elle suit et rend fidèlement ses mouvements. Elle rappelle les joies alors qu'elle est brillante, peint par des sons doux et prolongés ses délicieux et rares repos, soupire ses inquiétudes et fléchit sous ses douleurs comme l'ami qui les partage. Veut-elle retracer les tristesses et les vagues désirs qui tour à tour agitent l'homme ou le bercent? Elle semble rêver ses chants comme lui ses chimères. La mélodie n'est à la fois qu'une seule pensée ; mais mobile et rapide, successivement, elle les rend toutes et nous raconte toute une destinée. L'harmonie, par ses grands effets, semble faite pour parler aux hommes assemblés, et la mélodie pour transporter tous les souvenirs dans la solitude. La parole peut bien s'appliquer à un morceau de pure harmonie, mais elle n'y est jamais qu'accessoire. Lorsque la mélodie s'associe la parole humaine , elles rivalisent de charme et de puissance; la parole redevient l'expression du cœur : mais la mélodie reste son accent.

DU FIRMAMENT.

N'est-ce point au milieu des rigueurs de l'hiver que la voûte céleste se fait davantage sentir à nous comme la région de l'immuable et de l'éternel ? Figure du monde des âmes, nulle trace du temps dans ce royaume de l'espace. Là est la beauté sans rides et sans taches, l'immortelle jeunesse. Comme l'âme, le ciel a des dates et n'a point d'âge ; comme l'âme, il n'a point de nuit ; il change de flambeaux ainsi qu'elle de clartés. La succession des saisons fait les vicissitudes de la terre, ses ardeurs, ses frimas, ses tristes et longs dépouillements. Par une immunité sublime, quoique créature, le ciel ne connaît ni altération, ni

décadence. Pendant le jour, de son foyer brûl
s'échappent des flots de lumière ; pendant la nu
ses ténèbres s'éclairent d'innombrables soleil
dans l'immobilité puissante de ses astres, ou da
leur marche triomphale sous l'œil ouvert du Tr
Haut, semble se produire l'image de l'impassibil
des saints et de leur zèle rapide et irrésistib
Ainsi, tandis que courbée sous le joug du solsti
d'hiver, la nature désolée, muette, couvrant d'
linceul sa nudité, semble accuser le péché et
suites funestes, le ciel reste bleu, le soleil gai
l'or de ses rayons, la lune sa clarté argentée,
étoiles le feu de leurs diamants diversement
lorés, enfin, resplendissante et magnifiqueme
parée, la voûte céleste semble, comme le cœ
de l'homme de bien, célébrer une fête perpétuel
la fête de la rénovation promise. Mère bienf
sante, la terre laisse pourtant tarir ses mamelle
la source de la lumière ne tarit jamais, le mon
ne peut vivre sans elle. Chaque jour peut se leve
chaque nuit dissiper ses ombres, mais c'est po
nous inviter aux douceurs d'une prochaine esp
rance. Rien d'irrévocable au dessus et au deda

de nous. Qu'un nuage s'entr'ouvre, qu'une brume se dissipe, qu'une vapeur s'efface, et le contemplateur qui se confie, qui espère, qui attend, est consolé. C'est pour lui que veille la puissance, sous la forme de l'impérissable beauté !

DE LA NATURE.

La nature et ses divers aspects, comme les arts et leur sens multiple, sont autant de voix qui pénètrent en nous et qui parlent à notre intelligence. Tout, dans le monde visible, dans le monde que l'on touche et que l'on entend, vient exprimer notre cœur ou lui répondre ; c'est une autre langue mais c'est la même histoire, car la nature aussi est ce que la chute de l'homme l'a faite. Ses scènes, ses effets ont une mystérieuse analogie avec les dispositions qui sont en nous, avec celles que nous devons combattre ou que nous voulons

faire triompher. Il résulte de ces rapports que cette nature inanimée, insensible, n'est pas sans action sur nous, que nos impressions morales peuvent en dépendre, qu'elle aussi nous fait du mal ou du bien : selon la page qui nous arrête dans ce grand livre de la nature, nous nous trouvons modifiés. Tour à tour, elle nous fortifie ou nous séduit, nous trouble ou nous apaise, fait circuler dans nos veines l'air pur de la montagne et sa vie rapide et légère, ou les brises de la vallée parfumée dont la mollesse est perfide. Nous subissons intérieurement les phénomènes qu'elle fait passer sous nos yeux. Ainsi, ses grands désordres nous ébranlent ; une fatalité terrible semble nous pousser dans le gouffre béant ; les roches aiguës et entassées comme une tempête fixée, nous retracent d'autres redoutables et permanents ravages ; le vertige nous saisit au sommet des hauteurs escarpées, de même qu'un horizon étroit et fermé fatigue notre œil qui demande l'espace comme notre âme l'avenir. La sublime majesté de l'Océan et des Alpes nous transporte, nous ravit, nous fait entrevoir par delà les nuages, encore d'autres cieux ; mais

bientôt se fait sentir le besoin de nous reposer de l'admiration même. Par l'effet de cette réaction, quand le besoin de la force et de la paix nous presse, nous fuyons le torrent qui brise et entraîne, et le ruisseau qui fait trop rêver, le fleuve même qui coule au loin. Instinctivement et comme pour protéger la libre possession de nous-mêmes, nos pas s'arrêtent de préférence au bord des eaux tranquilles, nappes merveilleuses dont l'aspect à la fois grave et serein élève nos contemplations. Dans cette disposition d'équilibre et de paix, rien ne nous parle, ne nous répond mieux que ces lacs ombragés, perdus dans les détours de la montagne et dont la glace unie est un autre ciel d'azur. Qu'il fait sentir et penser, le lac solitaire, écarté, sans bruit, sans nom! Eaux pures et limpides renfermées dans une coupe de verdure, un seul regard embrasse leur unité charmante; contenues et vivantes dans les limites qu'elles ne peuvent franchir, elles semblent comme la sagesse même, réconciliée avec la nécessité. Si nous demandons au lac le secret de sa vie intérieure et profonde, il nous répondra par la riche végétation

dont il s'entoure. Partout, sur ses rives et dans son sein, la vie et les bienfaits, nulle part le danger. Sa surface se ride, sans soulever le sable d'or de son lit ; il ne recèle aucun débris, parce qu'il n'a vu aucun naufrage.

DE LA POLITESSE.

La politesse dans le monde n'est pas à beaucoup près un faux semblant coupable; elle adoucit beaucoup plus qu'elle ne dissimule et, du reste, ne trompant personne, on ne saurait l'accuser de mensonge. L'incompatibilité des caractères, la division profonde et radicale qui naît de principes puisés à des sources ennemies, la poursuite ardente de buts opposés, tous ces éléments de discorde mis en jeu par la vive irritabilité des amours-propres, des orgueils blessés ou des intérêts contraires, laissent difficilement comprendre que les réunions d'hommes ne soient pas plus souvent des occasions de luttes, d'invectives et de provocations amères. Les effets sont pourtant loin

dans nos salons de répondre à ces causes partout présentes. Sans élever beaucoup ses motifs, l'urbanité nous vient en aide ; par la douceur des formes, elle supplée à la justice, à la modération qui devraient régler l'intérieur. Les opinions les plus tranchées apparaissent au dehors dépouillées de toute âpreté, et par le retranchement des démonstrations hostiles, par la mesure des expressions, sans cesser de se manifester tout entières, elles perdent réciproquement ce qu'elles auraient de blessant, et passent, comme des nuages chargés d'électricité, assez près les uns des autres pour se reconnaître et jamais assez près pour se toucher. Cette espèce de sourdine imposée aux sentiments, induirait aisément en erreur un esprit nourri dans une civilisation inférieure et qui, accoutumé à un autre diapason, pourrait prendre pour de l'indifférence, de la lâcheté ou du scepticisme, ces formes assouplies dans le but d'éviter d'inutiles froissements. A ceux qui savent lire dans ce demi-jour, un mot, un silence, un léger changement d'intonation, une allusion même éloignée, suffisent, et il en résulte que si personne n'exprime ce qu'il

pense tout à fait comme il le sent, personne non plus ne s'arrête aux choses précisément comme elles sont dites ; leur sens clair et positif se découvre et reste seul dans l'intelligence, comme le nu se distingue sous la draperie. Si l'on étudie la politesse dans ses modèles, on verra qu'elle ne conduit jamais, je ne dis pas au mensonge, mais pas même à la plus légère concession et que, pour des yeux exercés, la pensée véritable se dégage, dans toute son intégrité, des formes dont on l'entoure. Sans doute une tolérance équitable, une disposition respectueuse pour les idées et les convictions de tout être intelligent et libre, seraient bien préférables à des ménagements d'épiderme ; mais une déférence à la fois ferme, sincère et éclairée, appartient à une perfection trop rare pour que la majorité des hommes ne lui reste pas étrangère. Il lui faut un principe pris moins haut, et ce principe s'exprime pour elle dans ce système de calculs et de ménagements délicats que l'on a nommé le savoir-vivre, par cela seul peut-être qu'il est la condition de toute vie mêlée et commune.

PENSÉES

I

A M. L'ABBÉ DE CAZALÈS

AU COMTE JULES DE BERTOU

HOMMAGE RECONNAISSANT

A. DE FALLOUX.

PENSÉES

CHAPITRE Ier.

D'elle-même. — De Dieu. — De l'âme. — De l'intelligence.

I.

J'aime la science, j'aime l'intelligence, j'aime plus encore la foi, la foi simple ; j'aime mieux l'ombre du côté de Dieu que la lumière du côté des hommes [1].

[1] Quelques-unes de ces Pensées ont été publiées dans *le Correspondant* du 25 novembre 1858, et réproduites par un

II.

Chose singulière que la disposition de beaucoup d'intelligences pieuses à admettre légèrement tout ce qui touche au surnaturel ! — J'ai précisément la disposition contraire ; c'est la foi qui me garde de la crédulité.

III.

J'aime Dieu comme s'il était seul dans l'univers. J'ai pitié de la race humaine comme si elle n'avait pas de Dieu ! Deux termes qu'un abîme sépare et que rapproche et relie Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu et homme.

IV.

En fait de bon plaisir, je n'aime que celui de Dieu : celui-là est toujours bon.

grand nombre de journaux quotidiens. Il importe de le rappeler ici pour éviter toute confusion dans la mémoire du lecteur.

V.

Je vous parle de tout, ô mon Dieu ! je vous occupe de tout ce qui m'occupe, je vous convie à tout ce qui m'intéresse ; c'est si simple, serait-ce téméraire ?

VI.

Si on me demandait comment je comprends à mon usage le bonheur céleste, je répondrais : Le ciel, c'est aimer en paix.

VII.

Je suis avec le bon Dieu comme on dit que les femmes russes sont avec leurs maris, plus il me bat et plus je l'aime. Voilà tout ce que le démon y gagne.

VIII.

Trop souvent je me suis éloignée de Dieu, mais grâce à lui je ne m'en suis jamais séparée.

IX.

Mon Dieu ! pardonnez-moi et faites ce que vous voudrez !

X.

Ce qui me gâte un peu la résignation, c'est de la voir si conforme aux lois du bon sens ; j'aimerais encore un peu plus de surnaturel dans l'exercice de ma plus chère vertu.

XI.

Ma seule force contre l'horreur naturelle qu'inspire la mort, c'est d'aimer au delà.

XII.

Quoi ! me disait quelqu'un pendant une de mes violentes crises névralgiques, vous aimez Dieu qui vous éprouve tant ! — Ah ! Madame, cela s'est vu quelquefois, j'aime celui qui me fait souffrir.

XIII.

Mon Dieu ! faites-moi faire quelque chose que vous puissiez récompenser !

XIV.

Mon Dieu ! mon sort est entre vos mains ! Je l'y mets, je l'y mettrais s'il n'y était pas, je l'y remettrais sans cesse !

XV.

Dieu voit tout ! Années accumulées de souffrances, aujourd'hui, puis-je vouloir n'avoir pas souffert ?

XVI.

L'Océan, solennel, admirable, majestueux ! Il m'enlève, mais c'est pour m'écraser sous une grandeur sans bornes, sans nul retour ou sans pitié pour mon néant. Qu'y a-t-il entre lui et moi ?

L'immensité de l'espace et de la profondeur. Que m'apporte-t-il? Le sentiment de l'infini et de l'abîme qui m'en sépare. L'Océan dans sa force, son immutabilité mouvante, ses proportions qui dépassent jusqu'aux hardiesses de ma pensée, c'est Dieu, mais Dieu sans son Christ.

XVII.

L'inventaire de ma foi pour ce bas monde est bientôt fait : je crois à celui qui l'a fait.

XVIII.

Je m'abandonne à Dieu comme quelqu'un qui sait que sa justice ne lui doit rien.

XIX.

Je ne suis ce que je suis que devant Dieu ; mes peines sont si profondes, il y a si loin d'elles à la surface, que j'ai trop peu de souffle pour les y faire arriver.

XX.

Ce que j'estime immédiatement après l'éternité, c'est le temps.

XXI.

Il n'y a plus un moment à perdre, ni à excepter ; c'est la dernière main qu'il faut donner aux derniers jours. Je me sens, par la grâce de Dieu, dans la bonne voie : le rivage fuit à tire d'aile.

XXII.

Notre position devant Dieu, c'est que tous les obstacles sont pour nous des moyens.

XXIII.

Il suffit que Dieu interdise le désespoir, pour que le malheur ait le droit de tout espérer, pour que l'espérance soit libre de tout oser.

XXIV.

Les événements de la vie sont comme un texte sacré que notre esprit peut étudier et commenter. Comment ne pas suivre avec attention, avec respect, souvent avec reconnaissance et ravissement, l'enchaînement des circonstances qui ont accompli une pensée de Dieu ?

XXV.

Il n'y a pas de petites choses dans ce monde, attendu que Dieu se mêle de toutes.

XXVI.

On pense à l'action de Dieu dans les grandes choses, on l'exclue dans les petites ; on oublie que le maître de l'éternité est aussi le maître de l'heure.

XXVII.

La vie humaine est un livre ouvert, où à chaque ligne on lit la justification de la loi de Dieu.

XXVIII.

Ce que nous comprenons de Dieu n'est pas ce qu'il est en lui-même, mais ce qu'il a voulu que nous en comprissions. Le trésor de la science divine se divise en deux parts : la vérité entière, complète et suprême qui est Dieu lui-même, et puis les vérités éternelles, mais voilées, qu'il livre c'est-à-dire qu'il impose aux enfants des hommes.

XXIX.

Le Dieu des chrétiens est le Dieu des métamorphoses. Vous jetez dans son sein la douleur, vous en retirez la paix; vous y jetez le désespoir, c'est l'espérance qui surnage; c'est un pécheur qu'il a touché, c'est un saint qui lui rend grâce.

XXX.

Je trouve que le Christianisme dissipe plus d'obscurité qu'il n'en apporte. Avec le Christianisme, ce monde-ci est dans un crépuscule; sans lui, il est dans la nuit. Le Christianisme n'achève pas la statue, c'est l'œuvre du ciel, mais il dégrossit tout, la vérité, notre esprit et notre âme.

XXXI.

Croire que quelque chose de ce que Dieu nous refuse puisse nous être nécessaire, est une erreur bien inintelligente.

XXXII.

Pour choisir le remède, le malade est-il donc médecin ?

XXXIII.

Les obscurités de la foi laissent toujours péné-

trer un peu dans l'impénétrable ; c'est un rideau qui ne se lève jamais, mais qu'on soulève toujours.

XXXIV.

La foi dans le désordre d'une vie coupable, c'est la lampe antique qui brûlait dans les tombeaux.

XXXV.

C'est la piété qui garde la foi.

XXXVI.

La piété adoucit tout ce que le courage supporte.

XXXVII.

Il faut travailler sans se lasser à rendre sa piété raisonnable et sa raison pieuse.

XXXVIII.

Les joies de la piété ne sont comprises que par ceux qui les goûtent. De tous les bonheurs, c'est celui dont l'expression doit être la plus mesurée et la plus humble devant ceux qui ne le partagent pas. « Quand tu entres chez un aveugle, dit un proverbe arabe, ferme les yeux. »

XXXIX.

L'oraison a droit au mot *ineffable*; c'est l'heure des effusions qui n'ont pas de mots pour les exprimer, et de ces paroles intérieures qu'on n'articule pas, même quand on les trouve.

XL.

Buffon a dit : « Le style c'est l'homme. » L'oraison, c'est l'homme aussi, l'homme intérieur ; c'est l'*Ecce Homo* non pas devant les Juifs, mais devant Dieu.

XLI.

Il ne faut jamais tant s'abandonner à Dieu que lorsqu'il semble qu'il nous abandonne.

XLII.

De nos torts à la miséricorde divine, il y a la distance de l'innombrable à l'infini.

XLIII.

Le salut est une œuvre à deux ; ainsi que dans l'Incarnation, il implique un Dieu et un homme : la grâce de Dieu, l'effort de l'homme.

XLIV.

Le chrétien est quelquefois faible, mais quand on n'est pas chrétien, cherche-t-on seulement à devenir fort ?

XLV.

Entre tard et trop tard, il y a, par la grâce de Dieu, une distance incommensurable.

XLVI.

Je ne reconnais au catholique qu'un seul droit, c'est celui de faire mieux que les autres.

XLVII.

Pour n'avoir plus à vaincre les dangers qui font périr la plupart des hommes, les saints ne sont cependant pas exempts de combats. Le monde a volé à la vie intérieure la loi qui voulait qu'on ne se mesurât qu'avec ses pairs. Chacun de nous a un ennemi digne de lui, et c'est avoir beaucoup gagné que de n'avoir plus l'ennemi de tout le monde.

XLVIII.

Je veux bien qu'on soit un *saint*, mais je veux qu'on soit d'abord et superlativement un honnête homme.

XLIX.

La racine de sainteté est santé. Il faut pour devenir sainte qu'une âme soit saine. On se baigne d'abord, et puis on se parfume.

L.

Il y a d'admirables exemples qui, transportés par les faibles et les imparfaits dans la voie où ils marchent eux-mêmes, se transforment en piéges.

LI.

Dieu, par aucune de ses révélations, n'a voulu flatter notre curiosité. Ce qu'il révèle à l'homme,

c'est la fin qu'il lui assigne, ce sont les moyens de l'atteindre. Le dogme et la morale sont la partie essentielle de ces moyens.

LII.

Dieu a livré à l'homme la matière première : il crée le monde et le lui donne à achever. L'homme ne commence rien, mais il développe et continue tout. La parole lui est donnée, il invente l'écriture; l'Océan, en sortant des mains de Dieu, séparait les continents, par l'homme, l'Océan n'est plus que la plus large des voies; la terre lui est livrée inculte, souvent ingrate, il l'aplanit et la féconde ; il a greffé le sauvageon. Dans l'ordre du salut, les souffrances des fidèles achèvent et complètent la passion de Notre-Seigneur.

LIII.

Le miracle est médical et jamais chirurgical, invisible dans son action et simplement connu par le résultat. Vous voyez, vous saisissez, mais vous

ne trouvez pas cette évidence grossière qui rend le moindre doute impossible. Tout dans la Religion est sur le même plan : la lumière est toujours mêlée d'obscurités et pourquoi ? pour que la Foi soit une vertu.

LIV.

Si l'on y regarde bien, sur cette terre où Dieu semble si parfaitement oublié, c'est encore pour lui, après tout, qu'il y a le plus de fidélité et le plus d'amour.

LV.

Quelle bonté à Dieu d'avoir dit expressément dans son Évangile : « Celui qui ne m'aime pas plus que son père, sa mère, ses frères, son pays.. , n'est pas digne de moi ! » Si ces paroles n'avaient pas été proférées à l'éternelle justification de ceux qui surmontent les sentiments de la nature, à quel supplice n'auraient pas été voués les cœurs blessés de l'amour de Dieu ! Car enfin, leur élan n'en fût pas moins resté le même, le sentiment du vide de tout ce qui n'est pas Dieu, l'ardeur impétueuse et

exclusive pour tout ce qui est lui, les auraient également possédés ; le levier eût été aussi puissant, mais n'ayant plus contre la chair et le sang un appui dans la parole expresse de Dieu, que de doutes et de troubles ce souverain amour eût suscités dans les âmes ! Elles auraient aimé encore comme elles aiment, mais elles auraient dissimulé dans les actes et peut-être caché à tous les yeux cette flamme vive, comme on dissimule un honteux amour. C'est hautement que Dieu déclare qu'il veut être préféré ; il ne le permet pas seulement, il l'ordonne à tous dans la mesure qui concilie cet amour avec d'autres devoirs, mais tous les devoirs pour quelques-uns se résument dans le don de tout soi fait à Dieu.

LVI.

Le panthéisme, qui confond la nature divine et la nature humaine, n'a pas d'adversaire plus redoutable que le dogme de l'Incarnation qui les unit ; car ce qui exclut au plus haut degré l'identité, c'est l'union.

LVII.

L'Église ! c'est la question de la vérité sur la terre.

LVIII.

Qui gardera les gardes ? dit un vers latin. *Quis custodiet ipsos custodes ?* — Je réponds : l'ennemi; c'est l'ennemi qui fait tenir debout la sentinelle.

LIX.

On ne peut monter bien haut, ni creuser bien avant sans rencontrer une des deux régions de la vérité féconde, celle des perfections de Dieu ou celle de la misère de l'homme.

LX.

Dans les matières religieuses, la modération a ses coupables : ce sont les neutres.

LXI.

C'est surtout dans le sacrifice qu'il faut réaliser la Foi.

LXII.

La religion catholique est comme l'exubérante nature, prodigue de ses trésors jusque dans le désert et en généreuse disproportion, non pas avec les besoins, hélas! mais avec les dispositions qui en profitent.

LXIII.

En tout ce qui n'a pas le mal pour principe, Dieu n'exclut rien, ne sacrifie rien : pas la plus petite vertu à la plus haute, pas la plus petite vérité à la plus grande.

LXIV.

Les miracles sont les coups d'état de Dieu.

LXV.

Le cœur du vrai chrétien ne peut s'ouvrir sans qu'il s'en échappe de l'or, de l'encens, hélas! et de la myrrhe!

LXVI.

Pas une chose qui soit à l'abri d'un certain désordre, d'une certaine dégénération : le mal montre sa tête, sa dent aiguë, son venin ; un certain mal est fait, mais il se limite et se sépare : le Rédempteur est toujours là qui veille.

LXVII.

La guerre de religion défensive est la plus noble de toutes ; agressive, la plus odieuse.

LXVIII.

La douleur du chrétien monte jusqu'au bord

extrême du vase, seulement il n'y a jamais pour lui la goutte qui déborde.

LXIX.

Quand deux vérités en présence paraissent opposées, il ne faut toucher ni à l'une ni à l'autre ; il faut se dire qu'il y en a une troisième, restée dans le secret de Dieu et qui se révélera pour les concilier.

LXX.

Les profondeurs de l'âme sont labyrinthe et ténèbres sans le flambeau de la religion. Abandonnés à nous-mêmes, nous sommes comme des eaux souterraines, nous ne refléchissons que la voûte sombre de la destinée humaine.

LXXI.

A toutes les conditions d'âge et de latitude, il y a des âmes et des intelligences compatriotes et contemporaines.

LXXII.

C'est la puissance même de l'intelligence humaine qui lui révèle ses limites.

LXXIII.

On acquiert en proportion de ce qu'on possède.

LXXIV.

Ecrire au crayon c'est comme parler à voix basse.

LXXV.

Il faut toujours acheter un peu ses bonheurs; c'est justice, mais le moment où l'on paie est rude.

LXXVI.

Tout bon moment creuse ses regrets.

LXXVII.

La langue même nous dit l'infériorité des collectifs en comparaison du singulier. A le prendre très-haut, comparez ce qui se passe en nous en prononçant les dieux et Dieu, l'homme et les hommes! En descendant toujours, assurer de son amitié, c'est promettre l'affection ; offrir ses amitiés, n'est qu'une politesse. On peut parler de ses amis, sans avoir, ni donner l'idée qu'on possède un ami. Le respect est chose grave pour celui qui le ressent, il est le comble de l'honneur pour celui qui l'inspire ; mes respects ne sont qu'une formule. Un intérêt dans la vie est tout ce qu'on y cherche ; des intérêts sont à peu près rien. Il y a plaisir aux occasions qui réclament un compliment ; mes compliments courent les rues. Tout le monde a des ennemis ; un ennemi c'est autre chose. Il faut être quelqu'un pour avoir un ennemi, il faut être une force, pour qu'une autre force se mesure avec elle.

LXXVIII.

L'immortalité ! S'il n'y en avait pas pour l'homme, ce ne serait pas seulement l'avenir qui serait ôté à l'âme, mais encore le passé : ces deux temps sont corrélatifs. Sans Dieu et nous pour y assister, le passé ne serait nulle part ; le néant serait avant et après : la mémoire serait aussi vaine que l'espérance.

LXXIX.

La vérité seule est féconde ; l'erreur, stérile en elle-même, ne produit que par la portion de vérité qu'elle contient : elle peut bien faire arriver à la vie, mais la vie qu'elle donne ne peut se transmettre ; c'est comme dans les races hybrides.

LXXX.

Ne cherchons jamais la vérité hors de l'Église, mais ne la laissons pas inerte dans son sein.

LXXXI.

La trace du péché originel se trouve dans toutes les âmes, comme celle du déluge sur les plus hautes montagnes.

LXXXII.

Je ne vois que Dieu pour nous réconcilier avec le monde.

PENSÉES

II

CHAPITRE II.

Du monde. — Des affections. — Des différents âges. — De la politique.

I.

Ma terrasse à l'Orient ! affinité mystérieuse avec mon goût prononcé pour l'aube des excellentes choses ! De tous les soleils levants, je n'excepte que celui de la prospérité ; mais je m'incline en vrai courtisan devant les premiers rayons de la piété, de la vertu et du talent.

II.

Quand on est bien pour moi, j'ai besoin de tout le monde ; quand on est mal, je n'ai besoin de personne.

III.

J'aime à plaire à ceux qui me plaisent, je ne hais pas de déplaire à ceux qui ne me plaisent pas; je suis sympathique jusque dans mes antipathies.

IV.

L'homme se croit toujours plus qu'il n'est, et s'estime moins qu'il ne vaut.

V.

Les meilleurs conseils sur l'art d'être heureux sont aussi faciles à suivre que celui de se bien porter quand on est malade.

VI.

Dans toutes les choses difficiles, la Providence a placé un charme connu seulement de ceux qui osent les entreprendre.

VII.

La grâce de naître est tout autre chose que la grâce de vivre : naître, c'est toutes les chances d'une immortalité heureuse ; vivre, c'est trop souvent les compromettre.

VIII.

Il est faux que les lourds chagrins rendent moins sensible aux peines légères.

IX.

Le malheur a peu d'énigmes pour celui qui réduit tout dessein providentiel à l'unique perfectionnement de l'homme.

X.

Il n'y a pas toujours dans un grand malheur un bonheur détruit.

XI.

Dans l'état normal de l'organisation, toute plaie tend à se fermer.

XII.

Il y a dans l'impétuosité de la passion quelque chose qui exclue l'idée de la corruption morale. Les eaux du torrent sont troubles, écumeuses, elles remuent la vase jusqu'au fond, et néanmoins l'immobilité seule fait les eaux croupissantes et produit cette décomposition lente et générale qui altère l'essence même de l'élément.

XIII.

Ce n'est pas moi qui serai jamais sévère pour le désespoir: je sais trop ce qu'il faut de courage pour y résister.

XIV.

Le bien que recèle l'âme du pécheur me réconcilierait avec le plus coupable. Le mal que je rencontre dans l'homme vertueux me roidit souvent et m'éloigne. Est-ce trop pardonner à l'un et trop demander à l'autre?

XV.

Dans tout ce qu'on ne s'explique pas de la conduite des gens qu'on estime, il ne faut faire partir ses hypothèses que de l'estime qu'on a pour eux.

XVI.

Toutes les qualités supérieures s'ignorent elles-mêmes. Qui est-ce qui s'est jamais cru humble sans être par là même orgueilleux ? La générosité ne croit-elle pas devoir tout ce qu'elle donne ? Quand l'innocence a-t-elle su qu'elle était chaste ?

XVII.

Je conçois le mépris qui s'attache aux actions, je n'admets pas le mépris pour les hommes et je n'en vois pas trace dans l'Écriture sainte. Qu'est-ce, en effet, qu'un homme qu'on méprise aujourd'hui? C'est celui qu'il faudra peut-être admirer demain. Il y a, dans les ressources infinies que Dieu a mises au fond de l'âme humaine, une puissance de réaction, de réparation, de réhabilitation qui dépasse toutes les limites du mal ; avec la grâce de Dieu, la créature la plus abjecte peut monter au rang des forces célestes. Le mépris n'est fait que pour ce qui ne peut changer, pour le néant des plaisirs ardemment poursuivis, pour ces honneurs et pour ces biens que sont si loin de dédaigner les sages de la terre.

XVIII.

Consoler n'est pas œuvre pour nos pareils : le

Maître se la réserve. Ce qui peut nous être enseigné, ce sont les conditions qui nous rendent aptes à recevoir la consolation souveraine.

XIX.

Il n'y a rien de tel que les maisons religieuses pour conserver vivants les souvenirs, et, quoiqu'à un bien moindre degré, c'est vrai aussi pour les campagnes. Dans les grandes villes, les absents sont déjà morts et les morts sont comme s'ils n'avaient jamais vécu.

XX.

Pour être égal aux tâches difficiles, il faut s'y être préparé de loin.

XXI.

Il y a tel interlocuteur qui se pose sur ses ancres ; son silence suit votre parole, sans chercher

à la comprendre et sans y entrer : on se sent exécuté sans avoir été jugé.

XXII.

Le délayage des idées qui me sont chères m'est insupportable : j'aime le sucre et je hais le sirop.

XXIII.

En matière de critique, ce n'est pas seulement de l'estime que j'ai pour la sévérité appliquée à l'examen des questions graves : c'est du goût. Je ne veux pas qu'on emmielle la coupe ; mais la vérité sur un point oblige sur tous les autres, et le blâme exprimé implique l'éloge là où il est possible.

XXIV.

Quiconque est privé du droit de blâmer est bien aussi le maître de s'abstenir de louer.

XXV.

En fait d'économies, je n'aime que les privations.

XXVI.

Lorsqu'on s'est révolté contre l'Evangile, on s'est donné à un maître qui est soi-même ; maître qui rend possibles tous les autres, en descendant toujours.

XXVII.

Ne rien faire n'est pas toujours perdre son temps ; faire négligemment ce qu'on fait, est sûrement le perdre : c'est la fatigue sans profit.

XXVIII.

Les situations sont comme les écheveaux de fil ou de soie ; pour en tirer parti, il suffit de les prendre par le bon bout.

XXIX.

On n'a pas le droit d'exiger la conscience dans celui à qui on refuse la liberté.

XXX.

« Ne jugez pas, dit le Seigneur. » Commandement bien simple dans le monde où il n'y a pas d'innocents pour juger les coupables.

XXXI.

C'est Dieu qui permet certaines fautes, et souvent l'on peut se dire : J'ai mérité de m'être trompé ! J'ai mérité d'ignorer !

XXXII.

Évitons tout ce qui pourrait effacer les linéaments primitifs de notre individualité. Songeons que chacun de nous est une pensée de Dieu !

XXXIII.

On se trompe quand on croit que c'est la faiblesse seule qui a besoin d'appui ; c'est bien plus souvent la force : une paille, une plume, se soutiennent longtemps dans l'air.

XXXIV.

Il faut souvent demander conseil, pas toujours pour le suivre, toujours pour s'éclairer.

XXXV.

Il faut que chacun trouve son mot dans l'énigme de la vie. Il ne sert à rien qu'on vous le dise : les uns ne l'écoutent pas, les autres le comprennent à contre-sens.

XXXVI.

Ce qu'on ignore est souvent ce dont on a le plus

besoin. Souvent aussi ce que l'on sait, on n'en a pas l'emploi.

XXXVII.

La meilleure des leçons pour beaucoup de gens, serait d'écouter aux portes ; il est fâcheux pour eux que ce ne soit pas honnête.

XXXVIII.

On ne pardonne jamais assez, mais on oublie trop.

XXXIX.

Il faut tout faire pour les autres, quand ce ne serait que pour se distraire de ce qu'ils ne font pas pour nous.

XL.

Il n'y a d'insupportables dans les défauts des autres, que ceux que nous rencontrons en nous-mêmes.

XLI.

C'est en entrant dans la pensée des autres qu'on les réconcilie avec la sienne.

XLII.

Les besoins véritables sont définis comme condition et comme durée; les besoins factices n'ont pas de loi intérieure et prennent le large sans mesure et sans règle. « A présent que je n'ai plus faim, disait Mme de Sévigné, je mangerai tant que vous voudrez. »

XLIII.

Le bien est lent, il monte; le mal est rapide, il descend : comment s'étonner qu'il fasse beaucoup de chemin en peu de temps?

XLIV.

Il faut être croyant pour combattre la supersti-

tion, libéral pour combattre la licence, profondément religieux pour réprouver le fanatisme et préconiser la tolérance.

XLV.

Il y a des cas où une chose qui n'est que raisonnable cesse par cela même de l'être.

XLVI.

La morale, c'est la vérité du cœur, et la foi, c'est la vérité de l'intelligence.

XLVII.

La consolation guérit sans y toucher, un peu comme l'air bienfaisant qu'il suffit de respirer.

XLVIII.

On ne peut pas être très-sincère quand on est très-mobile, la vérité du jour devenant mensonge

le lendemain; ce n'est du moins que de la sincérité *à la minute.*

LXIX.

On doit la vérité à qui la demande; mais on n'est pas, grâce à Dieu, obligé de la persuader.

L.

Ne pourrions-nous pas dire aux voix confuses qui s'élèvent quelquefois au fond de nous-même : « Mesdames, s'il vous plaisait de ne parler que quatre à la fois? »

LI.

Les situations où le succès est indispensable sont mauvaises, et bonnes seulement celles où la conscience tranquille peut après tout s'en passer.

LII.

Je disais à quelqu'un : Vous me représentez ce

qu'il faut de valeur morale pour mériter d'être puni.

LIII.

La causalité, comme disent les philosophes, joue un grand rôle dans l'histoire de nos fautes et surtout de nos fautes d'habitude. C'est dans leurs causes qu'il faut les attaquer. Ce ne sont pas tant les actes qu'il faut combattre que la disposition qui les rend possibles. Remontez à la source pour en purifier les eaux.

LIV.

Il n'est pas si difficile qu'on croit de rester fidèle à ses engagements; l'engagement qu'il faut garder vous garde à son tour; il tranche dans le vif de l'incertitude et protége la volonté de toute la force de l'arrêt rendu.

LV.

L'évidence morale ou intellectuelle a d'autres

lois que l'évidence physique, mais elle ne s'impose pas moins impérieusement. Il y a telle proposition à laquelle il faut consentir, comme il faut vous rendre quand cent baïonnettes s'appuient sur votre poitrine.

LVI.

Si vous dites la vérité dans sa juste mesure, en dégageant sa substance de tout alliage de passion humaine, vous n'êtes pas coupable des révoltes indignées qu'elle peut rencontrer; mais si vous l'avez outrée, si vous la faites sortir de sa sainte impassibilité, si vous ne la maintenez pas dans ses termes les plus sincères, vous êtes responsable de la révolte dont elle est l'objet et des conséquences qui peuvent en être la suite.

LVII.

Quand on sert les idées au lieu de servir les hommes, on n'a pas de déceptions : les idées

triomphent ou ne triomphent pas, mais elles ne cessent pas d'être elles-mêmes.

LVIII.

Qu'un homme ait plaisir à publier ses écrits, je le trouve tout simple : les idées et les faits lui appartiennent. Mais plus de réserve me semble imposé aux femmes; elles n'ont guère que leurs sentiments à exprimer : le sentiment est ami du demi-jour. Quand l'homme se montre, il accomplit sa mission; se laisser voir est tout ce qui est permis même aux femmes d'Europe.

LIX.

Pourquoi l'*invincible Armada* périt-elle malgré la beauté de ses vaisseaux et la vieille expérience de ses marins? Il se pourrait bien que de s'être appelée l'Invincible fût entré pour quelque chose dans sa défaite. Dieu ne nous permet l'épithète qu'après coup.

LX.

Rien ne se remplace par l'excellente raison que rien ne se ressemble.

LXI.

On ne pécherait jamais si on voulait avoir toujours devant les yeux le jugement dernier et même le sien. Les grandes assises de la vallée de Josaphat commencent pour nous chaque soir.

LXII.

On ne fait très-bien que lorsque faisant autrement on ne ferait pas mal.

LXIII.

Dans ce monde de vicissitudes il n'y a rien qui vienne pour rester, rien qui s'en aille pour disparaître.

LXIV.

Toutes les fois que l'on commet une faute, plus elle est grième et plus il faut viser à la perfection, mettant la foi et la confiance en Dieu à la place que la nature eût marquée au découragement.

LXV.

Il y a une eau dans le monde dont la saveur ne varie jamais, que la main qui nous l'offre soit constitutionnelle, monarchique pure, républicaine ou autocratique, c'est l'eau bénite de cour : vous la retrouvez partout, claire, incolore, insipide.

LXVI.

A la vue de certaines fortunes scandaleuses sur tous les points du globe, ne dirait-on pas que ce sont les trente deniers de Judas qui ont fructifié à travers les siècles?

LXVII.

La seule bonne manière d'agir dans le monde est d'être avec lui, sans être à lui.

LXVIII.

Dans l'opinion du monde, le mariage, comme dans la comédie, finit tout. C'est précisément le contraire qui est vrai : il commence tout. On dit aussi de la mort : c'est la fin de toutes choses. — Oui, comme dans le mariage.

LXIX.

M. Ballanche a dit qu'il fallait être du même avis pour disputer : cela est certain; de même que pour se battre il faut être assez près pour se toucher. Le canon atteint à une grande distance, mais une ligne au delà de sa portée, sa force est néant.

LXX.

Il faut convenir qu'après les affections, les habitudes ont bien leur prix. C'est une petite eau qui coule à petit bruit, mais qui verdit encore tout sur son parcours.

LXXI.

Quand on est d'accord sur les choses fondamentales, alors même qu'on ne se convient pas, il y a bien des points par lesquels on se touche; mais ce commerce des esprits n'est jamais la marche de conserve de deux navires en pleine mer. C'est une sorte de cabotage d'un port à l'autre : on ne pénètre pas avant, et se rencontrer n'est pas cheminer ensemble.

LXXII.

Il y a des esprits qui font comme les dames chinoises; ils s'estropient par coquetterie.

LXXIII.

Le mysticisme du cœur est beaucoup plus sûr et de meilleur aloi que le mysticisme de l'esprit.

LXXIV.

Les gens qui sont pressés de parler n'ont presque jamais rien à dire; la pensée et les idées supposent un premier travail de l'intelligence.

LXXV.

L'antique est une sorte d'aristocratie qu'on ne hante pas facilement.

LXXVI.

Il y a des publics choisis qui pourtant ne sont pas des publics d'élite.

LXXVII.

J'ai vu souvent les personnes pieuses attirer beaucoup celles qui ne l'étaient pas. La vie qu'entretient la piété, l'onction qui s'en échappe, ce prisme intérieur qui rayonne au dehors, exercent leur charme à l'insu même des cœurs qui le subissent.

LXXVIII.

On disait de Mgr Affre : — Il est sec et froid. — Oui, mais comme le marbre, dont on ne laisse pas de faire de belles choses.

LXXIX.

Toutes les fois que le dénigrement conclut à la négation d'une qualité quelconque, soyez sûr que cette qualité existe à un certain degré. Telle personne n'a pas d'esprit, dit-on; il faut cependant

qu'elle en ait un peu pour qu'on s'ingénie tant à établir qu'elle n'en a pas.

LXXX.

L'intolérance des philosophes et des indifférents, cette combinaison que la logique repousse, rappelle ces femmes jalouses d'un mari qu'elles n'aiment pas.

LXXXI.

Que de gens sont comme les chiens qui semblent chercher un maître!

LXXXII.

C'est dans l'unité apparente d'une même passion que se constate la divergence des individualités. L'orgueil conduit l'un à ce qui semblerait à l'autre le comble de l'humiliation.

LXXXIII.

De combien de gens on peut dire que leur pénétration n'est tout-à-fait au service de leur justice que lorsqu'elle leur assure la jouissance de désapprouver!

LXXXIV.

Le grand danger des gens d'esprit c'est qu'ils ne sont pas beaucoup mieux assurés que d'autres contre l'erreur, et qu'ils ont eux-mêmes beaucoup plus de ressources pour la rendre nuisible.

LXXXV.

Quand l'esprit de parti, avec ses exagérations passionnées, s'impose à une intelligence médiocre, c'est son coup de grâce. Elle n'avait pas de lumière, et elle perd la liberté; force lui est de tourner sur elle-même, en décrivant des cercles de plus en plus rétrécis.

LXXXVI.

Il y a des gens qui ont la bonne fortune de ne se tromper et de ne se détromper jamais que lorsque leur intérêt est de faire l'un ou l'autre. C'est toujours avec une merveilleuse opportunité que le droit s'enveloppe pour eux de ténèbres ou de lumière.

LXXXVII.

Ce qui a manqué à beaucoup de gens, c'est un interlocuteur; ils ont écouté, puis ils ont parlé; ils n'ont pu ni causer, ni répondre.

LXXXVIII.

Il y a bien des amitiés qui s'entretiennent du reflet d'une seule : aimer profondément sur un point fait aimer davantage sur tous les autres.

LXXXIX.

Ces vieilles amitiés, sûres et véritables, bâties en force, dont on s'occupe peu et qu'on retrouve toujours, sont comme ces murs d'autrefois, bons et épais, qui ne demandent pas d'entretien et qui sont toujours prêts à servir de défense et d'abri.

XC.

Il y a des cœurs dont la bienveillance seule a plus de rayons que l'affection de beaucoup d'autres, comme la lune de Naples est d'un plus doux éclat que maints soleils.

XCI.

Aimer ses amis, c'est souvent trop peu faire à leur gré ; il faudrait encore haïr ceux qu'ils n'aiment point.

XCII.

L'idéal de l'amitié, c'est de se sentir un et de rester deux.

XCIII.

Les démonstrations d'affection ne nous paient guère dans le monde qu'en fausse monnaie : seulement il y a des jetons mieux dorés que d'autres.

XCIV.

Il y a prodigieusement d'affections entretenues par une haine tierce.

XCV.

Qu'est-ce qu'il faut pour être indulgent? Beaucoup de bon sens et une goutte de pitié dans le cœur.

XCVI.

C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas.

XCVII.

Le cœur a toujours le droit de grâce.

XCVIII.

La jeunesse devrait être une caisse d'épargne.

XCIX.

Une femme qui voue sa fidélité à une affection coupable, c'est vraiment comme ces ouvriers qui font le lundi au lieu du dimanche.

C.

Encore jeune on se rajeunit par coquetterie

pour le monde; vieux, on croit ainsi tromper la mort.

CI.

Les années ne font pas des sages, elles ne font que des vieillards.

CII.

Dans la jeunesse, la douleur se précipite et déborde, mais aussi elle tarit comme le torrent; dans l'hiver de la vie, une pauvre flaque d'eau demeure et se soustrait à toute évaporation.

CIII.

Quand on est vieille, c'est encore aux vieux que l'on plaît le moins.

CIV.

Quand on est vieux, on peut encore éclairer quelquefois, mais on ne persuade plus.

CV.

La vieillesse n'a rien à attendre des hommes, donc elle a tout à attendre de Dieu. Son impuissance est plus grande que celle de l'enfance, car l'enfance a pour elle dans sa faiblesse toutes les sympathies; mais le seul bras qui soutienne le vieillard est le bras du Seigneur : comme les rois, malgré sa misère, le vieillard ne relève que de Dieu.

CVI.

La mort quelquefois laisse plus de vide que la vie ne prenait de place.

CVII.

Il n'y a malheureusement que les gens dont la vie est retirée qui fassent des retraites.

CVIII.

Le plus clair bénéfice de la retraite, c'est d'en

sortir toujours plus content de Dieu et plus mécontent de soi.

CIX.

Nos habitudes, nos arrangements extérieurs, notre habitation, l'ordre que nous y mettons, tout cela, c'est l'extension de notre personnalité; nous avons tous plus ou moins quelque chose de l'araignée : nous étendons au loin une toile qui est nous-mêmes.

CX.

On ne considère pas assez que les biens véritables, incontestés, comme la jeunesse, la vigueur, la vertu, le talent, la santé, sont les biens de tout le monde; pour ces biens-là, point de classe privilégiée.

CXI.

Il faut donc rester clouée à Paris!... Après tout, qu'importe? Le ciel, les eaux, les bois,

c'est-à-dire Dieu, la grâce et l'impénétrable asile où elle nous inonde de délices, ne sont-ils pas partout?

CXII.

Les chemins de fer nuiront beaucoup aux habitudes; quant aux affections, rien ne peut leur nuire qu'elles-mêmes.

CXIII.

Au siècle où nous vivons, l'impossible perd tous les jours du terrain.

CXIV.

Notre siècle est si évidemment un siècle d'insigne franchise, que les pharmaciens eux-mêmes ne dorent plus les pilules.

CXV.

On lit tout à présent, hors les livres.

CXVI.

Il y a des temps où l'on dirait que Dieu pêche à la ligne, et que le diable fait les coups de filet.

CXVII.

L'Amérique a commencé sa carrière au point culminant de la vie : comme Adam, à trente ans

CXVIII.

Les révolutions accoutument à voir dans le vaincu d'aujourd'hui le vainqueur de demain. L'inopiné, toujours présent à la pensée, fait qu'instinctivement on ménage tous les temps dans un seul; il n'y en a aucun d'oublié, hors celui de l'éternité. On ne loue ni ne défend ce qui est, et on sourit à tout ce qui peut être.

CXIX.

La France est assez forte pour ne proscrire qu'une seule chose : la proscription.

CXX.

Ce qu'il y a de plus difficile, pour peu qu'on soit loyal et droit, c'est d'être toujours du parti au milieu duquel on vit.

CXXI.

Ceux qui arrivent au gouvernement d'un pays, avec le but annoncé de régénérer, me paraissent ressembler aux femmes qui, en se mariant, ont en vue la conversion de leur futur : entreprise dont l'imprudence frapperait davantage si, en définitive, il ne restait pour les uns le pouvoir et pour les autres un mari.

CXXII.

L'état vrai d'une nation, d'un homme, est aussi ignoré que le temps vrai : chacun a celui de sa montre, M. Arago comme un autre dans l'habitude de la vie.

CXXIII.

Dieu transforme, épure et perfectionne; certaines écoles ne savent que mutiler, retrancher et détruire; on dirait que le procédé de Dieu leur déplaît : en fait de préférence, elles ne connaissent que les exclusions.

CXXIV.

J'aime le drapeau et non pas la livrée.

CXXV.

Il faut que la liberté soit une bien grande chose, car c'est par elle que Dieu punit et récompense les nations.

CXXVI.

La liberté n'a de vrais droits que greffés sur la justice ; son rôle principal est de la sauvegarder.

CXXVII.

Quand le vent ne souffle pas de ce côté, rien n'y fait, rien n'avertit ni ne menace, pas même le danger. Il se passe en politique ce qui se passe dans la sphère religieuse, en ce qui touche la conversion des âmes. Tant que l'heure libre de la grâce n'a pas sonné, la voix la plus persuasive, les meilleurs livres, les plus grands orateurs, la parole la plus tendrement intime du zèle le plus ardent, tout échoue sur cette âme qui n'est pas précisément dure, à peine distraite et nullement corrompue. C'est un peu comme l'amour qui vient quand il lui plaît. Vous auriez beau accumuler les torches, le bois mouillé fumera peut-être, mais il ne prendra pas; qu'un peu de temps se passe, que le bois sèche au vent qui s'élève, une allumette suffira pour tout enflammer.

CXXVIII.

La France n'a répudié que des doctrines incom-

plètes et inconséquentes. Elle attend la main qui lui permettra de respirer, dans ses institutions, un air plus vrai que celui du doute, plus fort que celui du schisme, plus saint que celui de l'intérêt personnel : Elle attend Dieu, c'est là son prétendant.

CXXIX.

Je vois la terre labourée, je ne vois pas la semence.

CXXX.

La France ne veut pas de révolutions ; mais, qu'elle le sache ou non, elle veut la révolution.

CXXXI.

Le royalisme, c'est le patriotisme simplifié.

CXXXII.

Je n'ai jamais redouté qu'une chose, c'est le triomphe absolu de quelqu'un.

CXXXIII.

J'aime la victoire, et je n'aime pas le triomphe.

CXXXIV.

Il est difficile, je voudrais qu'il fût impossible à un homme d'état de défendre une ligne contraire à ses instincts et à ses principes, comme il est moral que les hommes tombent avec le système qu'ils ont soutenu.

CXXXV.

Quand quelqu'un vous dit qu'il n'appartient à aucun parti, commencez par être sûr qu'il n'est pas du vôtre.

CXXXVI.

Les hommes, lorsqu'ils arrivent à la liberté sans préparation, exagèrent leurs défauts : les forts se montrent furieux, les faibles, lâches.

CXXXVII.

Il y a deux routes pour atteindre un but important : la force et la persévérance. La force ne tombe guère en partage qu'à quelques privilégiés; mais la persévérance austère, continue, peut être mise en œuvre par le plus petit : avec le temps sa puissance silencieuse grandit irrésistiblement.

PAGES D'UN ALBUM

DONNÉ PAR Mme SWETCHINE LA VEILLE D'UN MARIAGE.

Alfred vous a donné, ma chère Marie, le livre de vos promesses mutuelles, et qui contient les paroles si puissantes, proférées à deux, pour appeler sur votre union les bénédictions célestes. A ce livre saint, laissez-moi en adjoindre un autre dont les pages toutes blanches ne retracent encore que l'image de celle dont vous portez le nom, et qui vous a été donnée pour mère dans le ciel, par votre excellente mère d'ici-bas [1].

[1] L'album s'ouvre par une image de la Vierge.

Ainsi, tandis que sous l'inspiration de l'Église, qui les a consacrés, vos cœurs suspendus aux paroles du livre d'Alfred s'élèveront avec elles, j'attends pour mon petit livre une plus humble et non moins douce destinée, la confidence de vos mouvements spontanés et intimes, des pieuses pensées que votre bonheur même vous aura suggérées, car si les plaisirs sont rarement chrétiens, rien ne l'est tant que le bonheur dans son étroite dépendance de la conscience.

Chers amis, il m'est doux de penser que ces feuillets verront vos sentiments et vos pensées confondus, mêlés, et qu'alternativement ce que la main de l'un aura tracé, trouvera dans le cœur de l'autre un écho sûr et rapide. Pourquoi plus d'une parole pour exprimer deux cœurs vraiment unis? Ce n'est plus que dans une seule et même coupe que vous allez boire la vie que Dieu vous destine : *Sat una duabus.* C'est une même page qui vous rendra ses reflets. Un jour, après beaucoup de jours, elles vous aideront, ces petites pages, à remonter la route parcourue, à vous retracer les devoirs accomplis, les efforts tentés ensemble,

tant de joies que vous aurez rendues profitables à la vertu, tant de délices cachées dans la tristesse même, lorsqu'elle est offerte et partagée, et tout cela à travers de vivants souvenirs et des dates connues de vous seuls! Et moi, je serai associée quelquefois aux impressions de ce petit livre, qui de mes mains va passer dans les vôtres; vous vous direz qu'en vous l'adressant, je vous ai bénis, mille fois bénis! que même avant de vous connaître, ma chère Marie, je vous aimais déjà, et que vous entriez dans mes espérances avant de combler celles du cœur qui vous a choisie.

Venez donc bientôt prendre toute votre part et doubler la mienne dans les douceurs d'une affection bien chère; et tous deux, laissez-moi croire que toujours quelque souvenir de moi vivra dans vos cœurs heureux et fidèles.

12 mai 1841.

DU REPROCHE D'ÊTRE EXCLUSIVE

ADRESSÉ A L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Que veut-on dire par le reproche de religion exclusive adressé à l'Église catholique ? Si c'est dans le sens d'intolérance philosophique et logique qu'on l'entend, on devrait remarquer que l'Église a cela de commun avec tout système qui affirme et qui, en établissant la vérité d'une part, implique nécessairement l'erreur pour l'affirmation contraire. Une secte quelconque n'EST, que parce qu'elle se préfère à toute autre, parce que la série

et l'ensemble des propositions auxquelles elle adhère lui représentent la vérité absolue. Les sciences ne sont pas moins affirmatives relativement aux sujets dont elles traitent. Sous quel rapport la religion catholique est-elle donc plus exclusive ?

La religion dont l'exclusion est le caractère frappant, c'est la religion des Juifs. D'abord, elle concentre toutes les promesses de Dieu sur une seule nation. Elle est exclusive, non pas en ce qu'elle se croit seule en possession de la vérité, mais en ce qu'elle considère les promesses faites par Dieu, comme s'attachant à une race d'hommes particulière, à un sang pris matériellement au lieu de s'appliquer à une société formée d'esprits. Or, ici, l'exclusion est bien positive, car il est évident que par aucun acte de volonté, de puissance humaine, ni même divine, on ne saurait devenir d'un sang, d'une nation, d'une tribu dont on n'est pas. De là résulte que la religion juive est une des moins *prosélytiques* qu'il y ait ; bornant toutes les promesses aux enfants d'Abraham, elle ne peut y associer les races étrangères. De plus les

Juifs vivent tous de la plus incommunicable des grâces : de l'espérance de voir naître parmi eux le Rédempteur porté dans les flancs d'une fille de David. Ici, tout est fixe, invariable par la sanction de Dieu même ; la prophétie est claire ; quand ils voudraient appeler à eux les étrangers, ils ne pourraient leur communiquer la gloire sans rivale qui leur est promise depuis le commencement des temps. Voilà véritablement une exclusion de fait et de droit : de fait, par le génie même du peuple ; de droit, par la prophétie de la naissance du Christ dans la lignée de David.

Mais si ce mot d'exclusif convient éminemment à la religion juive, comme s'appliquerait-il à la religion du monde dont l'esprit lui est le plus opposé, non pas comme opposition, mais comme contraste ; opposé par la dilatation même de la vérité, par l'immense distance parcourue, par la différence enfin qui existe du gland au chêne ?

A ne prendre d'abord que les mots : — Religion exclusive et universelle, — quelle absurdité ! Exclusive et prosélytique, tellement prosélytique, que le mot, dans le sens qu'il présente aujour-

d'hui, n'a été compris et appliqué dans sa plénitude que par elle ! Exclusive, et appelant à elle le Grec, le Scythe, le Barbare, le Juif, le Mahométan ! ne se bornant pas à les appeler, allant au-devant d'eux; ne se présentant à tous que les bras ouverts, prête à les refermer pour les presser sur son sein maternel !

DE L'ÉGLISE ET DE SA FORME

Jérusalem est une ville dont toutes les parties sont liées entr'elles et se rapportent à l'unité : *Jerusalem, quæ ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.* Car toutes les tribus, toutes les tribus du Seigneur y viennent comme les témoins et les députés d'Israël pour louer le nom du Seigneur : *Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini, testimonium Israël, ad confitendum nomini Domini.*

La forme, prise dans son sens général et absolu, n'a rien d'arbitraire ; elle est l'expression la plus rigoureuse de l'idée, sa première et dernière raison, le caractère de sa substance, sa parole aussi dans le sens de la manifestation. Déterminée dans

les règnes de la nature par les qualités et la force du principe intérieur, on voit toujours la forme rester fidèle à l'idée, soit qu'on l'étudie dans la créature intelligente ou seulement animée, soit qu'on la suive dans l'organisation végétale, ou même dans le règne minéral : partout un premier type, partout l'être s'élevant davantage dans l'échelle des êtres, à mesure qu'il est plus complet dans sa forme.

Dans les œuvres de la peinture, de la plastique, n'est-il pas impérieusement commandé au peintre, au sculpteur, qui réalisent une idée, de se tenir attachés le plus possible à lui conserver son caractère, à la montrer vivante dans sa manifestation ? Le marbre et la toile qui s'animent sous la puissance de l'idée, ne sont-ils pas simplement chargés de la matérialiser, et l'artiste, tout en demeurant libre, n'est-il pas astreint à la faire reconnaître, à la rendre sensible, à s'y tenir étroitement uni ? Jusque dans l'architecture, le plus rationnel des arts, n'y a-t-il pas accord nécessaire entre le plan de l'édifice et le besoin auquel il doit répondre, entre le dessin primitif et la richesse et

le nombre des matériaux ? La poésie lyrique n'imprime-t-elle pas son mouvement, son accent, son rhythme à la musique qui l'accompagne, et, dans le drame, la musique qui est la forme, n'est-elle pas presque servilement assujettie aux paroles, et ne sont-ce pas toujours des sons graves, tristes, joyeux et doux qui expriment les différents états de la sensibilité humaine ?

Dans les ouvrages purement spéculatifs, dans les ouvrages où la pensée n'exploite que sa propre sphère, les caractères de l'expression ne dépendent-ils pas de la pensée même, et le mérite d'une création n'a-t-il pas pour première loi le rapport exact et étroit de l'idée avec son incorporation ? Le premier choix, celui de l'idée, est tout à fait libre ; mais le choix une fois fait, les éléments qui concourent à son exécution sont déjà à peu près donnés, l'idée les portant pour ainsi dire en elle-même et requérant de l'expression une vraie et fidèle adhésion à sa nature.

Si donc il est vrai que des lois identiques, que des conditions toujours les mêmes, réalisent et font vivre soit une même idée, soit un même senti-

ment, descendus dans l'arène des choses visibles, comment, en transportant ces principes dans la sphère religieuse, pourrait-on douter qu'une forme arrêtée, invariable, absolue, n'appartînt pas à un système d'idées unique, homogène, fortement lié, qui n'avait aucun analogue sur la terre, un système qui devait s'imposer à l'intelligence, conquérir, lutter, durer à travers les siècles : durer ! ce qui est bien plus que de combattre et même de vaincre. Et quand cet ordre d'idées est celui qui nous révèle Dieu, comment supposer que la pensée divine, en se donnant pour lumière, pour guide et pour appui à l'humanité, ait abandonné avec indifférence au caprice de cette humanité même, à ses vaines discussions, à ses choix bizarres, à son incessante mobilité, la *forme* par laquelle la vérité devait se faire connaître, s'imposer au monde, le pénétrer et l'embrasser tout entier ? En agissant ainsi, la Providence n'aurait accompli que la moitié de son œuvre, car au lieu de la doter des conditions de la durée, comme elle l'avait fait pour tous ses autres ouvrages, elle eût abandonné le plus élevé, le plus nécessaire de tous au hasard

et à l'incertitude des secours étrangers. Elle n'aurait aussi tout donné aux hommes (et à quel prix !) que pour leur en faire perdre le fruit. Ces mêmes vérités jetées dans le domaine de l'instabilité et de toutes les extravagances du sens propre, sans la protection d'une forme consacrée, de lois précises, de cette auréole de lumière qui désigne et couronne le centre du pouvoir, n'auraient pu manquer de s'obscurcir, de se diviser et de se perdre.

Dans une institution destinée à aller jusqu'à la consommation des siècles, tout devait être calculé pour la soutenir et pour l'armer indéfiniment. Ceux-là mêmes qui ne voient dans le christianisme qu'une invention humaine, confessent que la force du système de l'Église, de son administration intérieure, de l'habileté par laquelle tous les canaux où circule sa vie ont été préparés, expliquent en partie sa force de résistance; ceux, au contraire, qui considèrent cette œuvre admirable du côté de Dieu, mettent simplement la sagesse divine à la place de l'habileté humaine, et voient que là, comme ailleurs, la Providence a pourvu à l'accord des moyens avec la fin qu'elle se proposait.

De quoi s'agissait-il, dans ce choix des éléments constitutifs et de leur ordonnance, de quoi s'agissait-il ? Du christianisme tout entier. Les dogmes du christianisme, sans indéfectibilité pour les reconnaître, sans unité pour les lier en faisceau, sans autorité pour les faire respecter, que seraient-ils devenus? Le Cénacle seul pouvait continuer le Calvaire.

Je ne puis oublier, à cette occasion, un aveu arraché à l'une des intelligences les plus puissantes que j'aie rencontrées, à un homme qui, né protestant, était devenu panthéiste, et qui tarissait au service de ce système tous les trésors d'une imagination riche et féconde. Cet homme, comme il arrive communément, rejetait ou défigurait tout dans le système chrétien, mais il ne haïssait que le catholicisme, dont une des gloires est de recevoir toujours l'hommage de la haine à défaut de celui de l'amour. Au milieu d'une longue discussion, où toutes les préventions de son ancienne erreur avaient reparu sous la couche plus nouvelle du panthéisme, je l'arrêtai en lui demandant s'il admettait sérieusement que, la forme catholique

n'ayant point existé dans le monde, il serait, à travers dix-huit cents ans de lutte, resté du christianisme autre chose qu'un système de morale, comme le portique ou le stoïcisme. Après quelques moments de silence, qui firent prendre à la physionomie de mon interlocuteur une expression que je vois encore : — Non, me répondit-il ; la durée eût manqué au christianisme comme religion ; il eût simplement gardé sa place comme système de philosophie morale.

La durée, c'est le premier symptôme de la force, son caractère et son gage, et toutes deux, la force et la durée, ne se déploient vraiment à l'aise que dans l'unité. Unité et perpétuité sont presque synonymes. « Si l'homme était *un*, disait Hippocrate, il ne mourrait pas. » L'Église est *une*, elle survivra à la terre. Et quelle magnifique chose que l'unité dans le nombre, l'unité collective ! l'unité qui n'empêche pas l'universalité ! Ce n'est ni le glaive, ni la force coërcitive qui maintiennent cette union, « exaltée jusqu'à l'unité, » selon l'expression d'un écrivain célèbre ; tout est libre dans l'empire des esprits, et leur obéissance est toujours leur amour.

DE LA VIEILLESSE

AU COMTE PAUL DE RESSÉGUIER

HOMMAGE RECONNAISSANT

A. DE FALLOUX.

DE LA VIEILLESSE

I.

On s'est souvent occupé de la vieillesse; les moralistes, en donnant à cet objet de leurs méditations plus ou moins de développement et d'étendue, n'ont presque jamais omis d'y toucher ; plusieurs ont consacré des ouvrages uniquement à ce

sujet. Amenée, moins encore par mon âge que par la reconnaissance qu'il laisse croître, à étudier la vieillesse, je me trouve peu sur le chemin des autres, et je voudrais ici l'étudier dans ses rapports avec Dieu et l'autre vie ; montrer que la vieillesse est pleine de grandeur et de consolation ; que son activité, concentrée en un foyer, en est plus intense ; que la dignité, la beauté d'une situation dont l'âme fait toute la vie, élèvent au-dessus de tout cette situation même ; et qu'enfin, comme on l'a dit du prêtre, si le vieillard est le plus malheureux des hommes, il est le plus heureux des chrétiens, le plus averti, et, s'il le veut, le plus consolé.

Cicéron distrayait sa vieillesse par l'étude qu'il en faisait, et ce travail la rendait douce et agréable à ses yeux. Nous avons mieux que Cicéron ! Sous les yeux de Jésus-Christ, nous pouvons faire descendre quelques rayons de soleil pour éclairer, ranimer, réchauffer le soir de notre vie.

Chaque âge a une qualité qui porte son caractère propre. La docilité caractérise l'*enfance*, pour qui toute morale, ainsi qu'au berceau du monde,

est renfermée dans le précepte de l'obéissance. Le dévouement caractérise *la jeunesse*, la force, *l'âge mûr*, la dignité, *la vieillesse* : c'est toute la statistique de la vie humaine. Vous n'avez, ô mon Dieu ! déshérité aucun âge : vous êtes le maître du jour et de la nuit : *Tuus est dies et tua est nox.*

Au premier aspect, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, ont toutes sortes d'avantages sur la vieillesse ; mais c'est comme la fantasmagorie de la richesse et du rang : vu de près, cela disparaît. Sans doute, l'enfance a le temps pour elle, mais elle ignore les germes précieux qu'il recèle, les biens qu'il peut faire atteindre ; elle n'est dans le secret d'aucun de ses avantages, elle n'a pas la conscience de son bonheur, elle n'a la raison de rien de ce qu'on lui fait faire, d'aucun but, de la valeur d'aucun moyen en relation avec le but ; elle obéit à la raison comme on obéit à la force ; ses joies sont vives, mais ses peines le sont également : c'est de l'insouciance, de la légèreté, et ce n'est jamais du bonheur.

Le vieillard sait ; et c'est bien quelque chose que de savoir ! Avoir vu durant une longue vie,

Dieu ayant toujours raison, pouvoir se dire *parfaitement content de lui* [1], admirer sa loi justifiée en tous points, avoir mesuré le néant que l'on quitte, pesé sa poussière et entrevu avec certitude les biens que l'on attend, n'est-ce pas aussi quelque chose!

II.

Le vieillard est le pontife du passé, ce qui ne l'empêche pas d'être le voyant de l'avenir. Le prêtre représente le sacerdoce de l'éternité, le vieillard celui du temps; l'expérience en lui, fait les oracles et les prophéties, et plus d'une fois, dans l'état imparfait des sociétés où le sacerdoce et la magistrature se trouvaient confondus, *les an-*

[1] Bourdaloue.

ciens du peuple ont suffi pour maintenir et perpétuer la notion bienfaisante et tutélaire du droit et de l'éternité.

Le vieillard est le vrai pauvre de J.-C. ; ses rides sont ses haillons ; c'est au rayon du ciel qu'il se réchauffe; c'est son pain quotidien qu'il mendie.

Les dieux voulurent que Tyrésias fût aveugle, afin qu'il vécût avec eux plus qu'avec les hommes. La vieillesse, quant au monde extérieur, est bien une espèce de cécité ; il semble que ses yeux soient moins perçants, son oreille moins fine aux bruits de la terre, afin que son recueillement soit plus complet et son attention plus dévouée à la voix du dedans. Dieu hérite de tous les vœux qu'elle ne forme plus, de tous les élans qu'elle supprime, et il lui ouvre toujours davantage le monde intérieur.

Le silence qui se fait en lui le rend sensible au moindre bruit; son œil est exercé et rapide, car l'expérience est une seconde vue montrant dans ce qu'on a vu tout ce qu'on verra.

Le vieillard est comme une sentinelle avancée

sur les limites de la vie ; le sommeil fuit sa paupière; il semble faire cette veille solennelle du preux avant le jour qui l'armait chevalier.

Une bonté particulière de la Providence a rendu la disposition à l'insomnie presque générale chez les vieillards : mieux vaut vivre que dormir ! Dieu veut multiplier les mérites, et comme le temps presse, il fait participer toujours davantage le vieillard au mérite de ces veilles mises dans l'Évangile entre la prière et l'aumône. Veillez et priez, nous dit N.-S. Ce moyen de sanctification est facile au vieillard ; la jeunesse y a peu d'aptitude.

La jeunesse est la plus belle fleur qui soit au monde, dit une chanson bretonne [1] ; mais la vieillesse, ajouterai-je, est le plus savoureux des fruits.

Il y a plus de sucre dans le fruit mûr que dans le fruit vert.

Le malheur découvre à la jeunesse le néant de la vie; il révèle à la vieillesse la félicité du ciel.

[1] Voir les *Chants populaires de la Bretagne*, traduits par le comte de la Villemarqué, de l'Institut, 4e édition, t. II, p. 391.

Les plus froids consacrent à Dieu le matin et le soir de la journée ; l'enfance et la vieillesse sont particulièrement sous le patronage de Dieu.

Comme le laboureur dont parle saint Jacques, le vieillard, *dans l'espérance de recueillir le précieux fruit de la terre, attend patiemment que Dieu envoie les pluies de la première et de l'arrière saison* [1].

Ainsi que la croix du Calvaire, le vieillard est suspendu entre la terre et le ciel ; il tient à l'une par ses devoirs, à l'autre par ses espérances. Il croit, parce qu'il a éprouvé toute chose, et que la vérité de l'Évangile est seule restée au fond du creuset.

La vieillesse, c'est la vie arrivée à son samedi saint, veille de la résurrection glorieuse, lendemain de tous les déchirements de la terre, de tous les supplices de la Croix !

Le Dieu de l'éternité, qui dans un seul temps contient tous les temps, semble avoir voulu que ses trois grandes divisions existassent simultané-

[1] Épître de S. Jacques (ch. v, ℣. 7).

ment et fussent représentées dans la création. La vieillesse, c'est le passé; l'enfance, c'est l'avenir, et la jeunesse le présent. L'expérience, vertu puisée dans le passé, est là pour éclairer la force de conception, la vigueur d'action de la jeunesse.

La vieillesse, dans sa science, est aux notions absolues et positives de la jeunesse ce que la tradition est à la doctrine écrite.

La vieillesse ne coule plus en bronze, elle ne dégrossit plus le marbre ; mais elle perfectionne, elle achève, elle fait ce travail patient, assidu, qui à travers toute la vie est la justification de la loi de Dieu. Un vieux et illustre savant disait : « Plus je vieillis, plus j'observe, et moins j'explique. » Parole pleine de philosophie, si c'est un philosophe qui parle, mais incompréhensible si c'est un chrétien. Chaque jour il comprend mieux et la destinée que Dieu lui a faite et d'où viennent tous les poids dont il l'a chargée.

III.

Suite et conséquence du péché, la vieillesse est le crépuscule de la mort ; mais, comme de tous les éléments de la nature déchue, Dieu sait en tirer des harmonies pleines de beauté. Il se sert des vieillards, des anciens, pour faire parmi les générations nouvelles, les témoins des miséricordes passées.

La vieillesse n'est point une beauté de la création, mais elle est une de ses harmonies. La loi des contrastes est une des lois de la beauté : sous les conditions de notre ciel, l'ombre donne de la valeur à la lumière, le grave au doux, le sombre à l'éclatant. Les proportions diverses de grandeurs s'étayent et se servent ; les saveurs diverses se donnent réciproquement du goût. Rien ne pour-

rait disparaître de cette terre sans y laisser un vide. La hiérarchie, même celle des âges, est une des beautés et des harmonies de la pensée de Dieu, et rien de ce qui la manifeste n'est sacrifié dans son œuvre.

Dieu daigne prévenir de ses soins tout ce qui l'a servi, tout ce qui a servi à ses desseins. Ainsi, quoique la vieillesse soit un des effets de la chute, elle est loin de n'exprimer que le châtiment, et les maux les plus différents ont aussi leurs dédommagements. En elle se montrent, à côté des infirmités et des privations, moins d'occasions de lutte, des consolations puissantes et intimes, des douceurs infinies et secrètes, mille révélations de l'époux de nos âmes, qui ont rendu à plus d'un vieillard pieux la fin de sa vie bien autrement douce que ses commencements.

Rien ne suscite plus de contradictions que la vieillesse dans l'esprit des hommes : c'est un fantôme auquel la jeunesse ne croit pas, c'est un épouvantail pour la plénitude virile; néanmoins, à peine l'apogée de la vie atteint, à peine le premier pas fait sur la déclivité du versant opposé, sans

cesser de la craindre au fond, tous l'espèrent et transigent tant qu'ils peuvent avec ses inconvénients.

Dans l'orgueil de ses puissances, la jeunesse prétend continuer à vivre et repousse l'idée de vieillir. Chose étonnante! ce n'est pas de l'horreur que cause la vieillesse, c'est du mépris. Cela tient-il à la vieillesse, ou bien cela tient-il à la manière de vieillir? *Dans notre siècle*, dit M. de Châteaubriand, *il y a des vieux*, *mais il n'y a plus de vieillards.* Tout le secret du peu de considération de la jeunesse pour l'âge est peut-être dans ce mot-là.

Quand je dis que la jeunesse ne croit pas pour elle à la vieillesse, je ne crains pas d'exagérer ; très-positivement elle la traite un peu comme une superstition, passe à côté de cette idée avec dédain; elle ne lui fait pas l'honneur de la considérer comme un mal nécessaire, de l'accepter comme elle accepte la mort : elle se promet presque d'y échapper et se fait gloire de ne pas vouloir prolonger sa vie au prix de tant d'ignominie. Mais sur tout cela on s'arrête peu ; le temps coule, l'atten-

tion se porte sur d'autres points, la jeunesse se perd dans la maturité de l'âge, et bientôt ces cheveux qui grisonnent annoncent l'approche des grands frimas. Alors on se met à penser à la vieillesse autrement que pour l'éviter; on commence par neutraliser ses rigueurs, à compter avec elle et même à l'interroger, admettant qu'après tout il y a quelque parti à en tirer. Les années se mangent un peu comme les cerises dans le panier de l'écolier : on va d'abord aux plus belles, puis viennent les bonnes, puis les moindres, enfin on est heureux de celles dont on n'avait pas voulu.

Pourquoi la vieillesse ne serait-elle pas le neuvième livre de la sibylle, payé le prix des neuf, et méritant encore son prix ?

Le temps, c'est la pluie de Danaé : chaque goutte en est d'or.

La jeunesse vit, sous le rapport du temps, dans l'abondance; mais qu'est-ce qu'une richesse dont on méconnaît la valeur et qu'on prodigue sans prévoyance et sans regret? La vieillesse enseigne la valeur du temps, et nous apprend que c'est ce

qu'il y a de plus précieux, notre trésor, la matière première. L'homme le mieux ordonné est celui qui emploie le mieux son temps ; l'homme le plus avisé, celui qui tire le meilleur parti du sien. Le temps, c'est ce qui représente toutes les valeurs morales, intellectuelles et même spirituelles. L'homme le plus riche est celui dont le long horizon a Dieu pour terme ; c'est le vieillard surtout qui répète avec Young l'admirable vers de ce poète : « Chaque moment vaut l'éternité puisqu'il peut la donner. »

Connaissant la valeur du temps, on aspire à le sauver, à le mettre en œuvre; par l'ardeur du désir qu'on a de l'exploiter, l'âme va plus vite que les organes ; on est comme cette Ariane [1] de Dannecker, qui va évidemment plus vite que la panthère qui la porte. D'une part son désir s'élance à la poursuite de Thésée, de l'autre il lui faut subir l'allure de sa monture, unique moyen de la rapidité de sa course. C'est bien là l'image de la vieillesse,

[1] Chef-d'œuvre du sculpteur Dannecker, dans la galerie de M. Bethmann, à Francfort.

l'image de cette ardeur qui pousse en avant, qui attire vers le but et qui, unie à la matière son inséparable moyen ici-bas, est arrêtée par ce moyen lui-même. Comment n'irait-elle pas plus vite que son pauvre corps, panthère haletante qui a perdu sa force et sa souplesse! C'est son cœur qui fait la rapidité de son allure, c'est par lui seulement qu'elle se voit grande au milieu de tous les signes de la faiblesse.

IV.

Si nous prenons l'homme naturel, tout est en faveur de la jeunesse, jusqu'aux qualités morales; ainsi, la générosité, le dévouement, les sentiments nobles et désintéressés appartiennent éminemment à la jeunesse. Quand la charité de Dieu ne réchauffe pas le cœur, l'action du temps, le contact avec les hommes ne tendent que trop à ralentir

et à refroidir les élans généreux. La jeunesse est une sorte de divinité temporaire imprimant à son peuple des vertus brillantes qui durent autant qu'elle. Pour les caractères et pour les esprits, il y a *une beauté du diable*, charme de fraîcheur, de spontanéité, d'épanouissement, qui supplée à la beauté des traits, à leur régularité et aux qualités solides. Il n'en sera pas de même pour l'homme spirituel : il est né plus tard, sous des conditions plus sévères qui lui font un auxiliaire des obstacles mêmes. Tandis que la jeunesse est un véhicule pour l'homme de la nature, tout ce qui est épreuve profite à l'âge : une même force est différemment dirigée; tout ce que jeune on faisait pour soi, vieux on le fait pour Dieu. Tout s'épure alors et rien ne s'affaiblit : c'est la même flamme, mais plus subtile, plus vive, parce qu'elle se nourrit d'éléments plus choisis.

Il faut le répéter, si on prend l'homme naturel la jeunesse est le vrai, peut-être le seul bon temps. L'absence de calcul, de bonnes actions plus spontanées et plus complètes, des fautes plus aisées à pardonner, l'élèvent au-dessus de l'âge qui s'abs-

tient bien de certaines fautes, mais qui aussi recule devant plus d'une bonne action. La nature a donc tout fait pour la jeunesse. La religion fait diamétralement l'opposé de la nature, et, par ses divins contre-poids, établit mieux que l'équilibre entre les saisons de la vie. Ainsi, à la fraîcheur, à la grâce, à l'éclat des qualités naturelles, elle substitue la solidité, l'élévation, le mérite des vertus : c'est comme la goutte de cire qui, en se condensant, gagne en solidité ce qu'elle perd en éclat. Le navire de la jeunesse est poussé à pleines voiles; mais si le vent vient à les quitter, ces voiles immobiles attendent un souffle ami, et trop souvent ce sont les illusions qu'elles invoquent comme secours, tandis que le bras, même fatigué, du vieillard continue à manier la rame et dirige la barre.

Le pauvre navire de la vieillesse est tout délabré; jeune, il a lutté contre la tempête des fleurs; vieux, il lutte contre la tempête des neiges; sa carène a touché si souvent! ses voiles sont déchirées, on ne voit de résistant que le gouvernail.

V.

Si la vérité importe ; si la réalité a ses ressources à côté de ses tristesses, si elle a sa force pour compenser les illusions, l'âge avancé a la supériorité sur l'époque des mensonges et des erreurs d'optique. Il est moins exigeant pour la vie, parce qu'il la prend à un taux plus bas, et moins exigeant il a plus de chances d'être satisfait. « Le bonheur est quelque chose qu'on atteint plus aisément alors qu'on y a renoncé, dit Mme de Staël. » En général, c'est dans ces dispositions que la vieillesse nous prend. Tout en souffrant de la perte des illusions, je n'ai jamais pu comprendre comment celui qui a l'honneur de posséder la vérité pourrait les regretter.

La vieillesse est le dernier mot de la vérité sur cette terre, la réalisation de tout ce qui nous est

révélé sur le néant des prospérités, sur le néant de tout ce qui de près ou de loin ne se rattache pas aux promesses éternelles. Elle nous dit la sagesse des enseignements divins, et comment Dieu seul est tout! La vieillesse est vraiment l'âge du grand conseil, dont la seule vue parle et invite à la droite voie.

VI.

Hors du christianisme, j'en conviens, le vieillard

De son âge a tout le malheur.

Mais pourquoi envisager une saison de la vie hors de la pensée qui les embrasse toutes! Dieu a voulu que nous nous trouvassions bien des choses éta-

blies par lui; mais lorsque nous sortons de l'ordre, quelle récompense, quel dédommagement pourraient nous être garantis? Quels droits aurions-nous à faire valoir contre le droit imprescriptible méconnu par nous?

Le christianisme est venu sur la terre au secours de toutes les faiblesses; il nous a appris à respecter l'enfance qu'il a appelée à lui. La femme n'était plus que l'esclave de l'homme : il en a fait sa compagne, et pour comble de grâce, il l'a placée sous la garde protectrice de celui jusqu'auquel il l'élevait. La vieillesse est dépouillée également par la nature et par le monde; ce que l'antiquité avait trouvé de mieux, c'était de l'amuser de respects : son expérience, sa sagesse étaient consultées; mais plus de vie propre, plus d'avenir, tous les regards tournés vers le passé, et pour toute possession, les biens qui lui échappent. Le christianisme a plus fait pour la vieillesse que pour aucune autre saison de la vie, parce qu'il apprend à affronter sans répugnance une mort sans gloire. Non-seulement le courage de la mort est sans gloire pour le vieillard, qui semble plus aban-

donné de la vie qu'il ne la quitte, mais les vertus, en lui, semblent si fort le fruit nécessaire de l'expérience, de la satiété, qu'on trouve qu'il les exerce sans mérite. Elles ont bien néanmoins leurs difficultés spéciales et souvent inextricables. Ce mérite qu'aucune approbation humaine n'encourage, Dieu le voit : le regard providentiel s'attache sur le vieillard comme sur l'adolescent.

Tous les états, comme tous les âges, ont été étudiés du point de vue chrétien, excepté peut-être la vieillesse. Et qu'on ne donne pas pour excuse qu'elle demeure étrangère aux affections qui animent la vie, qu'elle a perdu sa sève et sa chaleur! A la vérité, l'air qu'elle respire est moins enflammé, moins brûlant, son thermomètre est placé à l'ombre, mais c'est la chaleur de l'atmosphère entière et non celle du soleil dardant sur un point.

Le christianisme s'est appliqué à tous les maux pour les rendre supportables; il en est un auquel on a bien peu appliqué sa puissance de transformation : c'est la vieillesse. On a bâti des hospices pour les vieillards, on s'est mis en peine de leur

procurer le gîte et le couvert, mais il faut aussi s'occuper de les réconcilier avec leur état, de leur en faire découvrir les ressources.

Dieu aurait-il donc laissé sans consolation précisément la dernière partie du voyage qui nous mène chez lui? Dieu prolonge notre vie et l'abreuve d'amertumes..... Quel motif d'entière confiance! On n'épure que ce qui doit servir, on ne bat que le fer qu'on doit utiliser, on ne ravive que la plaie qu'on veut guérir.

En avançant dans la vie qui devient toujours plus sombre, on ne voit guère plus rayonner qu'une pure lumière, c'est celle de la foi; comme la solitude et comme la douleur, la vieillesse a ses révélations.

Il y a une parole de l'Écriture qui dit : « Quand tu auras fini, tu commenceras. » Vers la fin de la carrière, bien des idées, beaucoup de sages paroles qui n'avaient été qu'un son, viennent prendre une âme et renferment une vie jusque-là inconnue. Que c'est beau, que c'est grand de vieillir sous l'œil de Dieu! On ne craint tant la vieillesse que parce qu'on la sépare de lui. La mienne ne fait

plus de rêves; mais de tous ceux qu'elle pourrait faire, le repos est encore celui qui la séduirait le moins. La paix, oui; mais le repos, non; il n'est pas de ce monde et n'en doit pas être. Dans la dernière maladie d'Arnaud, quelqu'un l'invitait à se reposer : *Me reposer! Monsieur*, reprit le pauvre moribond en se soulevant, *mais j'ai l'éternité pour cela.*

Assurément, l'activité en nous change de nature et voit circonscrire son terrain; le déclin des forces corporelles l'oblige bien à ralentir son pas, mais puisant dans l'âme son principe et visant à un même but, son instinct reste inaltérable : ce sont les mêmes notes touchées quelques gammes plus bas. Ce que je comprends bien, et je le comprends chaque jour davantage, c'est qu'une lutte s'établisse entre la volonté qui persiste et la vitalité qui s'affaiblit, et j'avoue que de toutes les fantaisies des empereurs romains, celle qui, à mon sens, est la plus compréhensible, c'est la fantaisie de l'empereur qui prétendait mourir debout.

VII.

Il est évident que l'époque de la vie sur laquelle s'entassent le plus d'épreuves est la vieillesse : le sentiment universel en fait foi. *On n'est plus heureux à nos âges*, disait Louis XIV au maréchal de Villeroy. Après la levée du siége de Metz, la même pensée fut exprimée par Charles-Quint, et c'est encore lui qui disait, avec autant d'esprit que de profondeur : *La fortune n'aime que les jeunes gens.*

Cependant, quelque lourds qu'ils soient, les jours de l'âge avancé sont précieux. Qu'on les considère comme jours d'expiation ou comme jours d'indulgence, ils entrent dans la partie la plus spirituellement providentielle des desseins de Dieu. De même que dans les circonstances inopinées qu'on attribue généralement au hasard, la main de Dieu se montre d'autant mieux que l'ac-

tion humaine est moins sensible; ainsi ces années que Dieu prolonge nous sont d'autant plus nécessaires qu'elles paraissent plus inutiles. C'est l'heure qui préside au réveil de la chrysalide : la vie nouvelle qu'elle va revêtir au dedans laisse le dehors plus dénué d'éclat et de vie.

Oui, sauf quelques rares exceptions en faveur d'un petit nombre de prédestinés, la vieillesse est une grâce; car qui peut se croire le droit de dire avec Tobie : « Il m'est plus avantageux de mourir que de vivre longtemps? » Chaque jour accordé au vieillard est non pas un sursis, délai stérile quand il n'est pas plein d'angoisses, mais un temps utile pendant lequel il peut modifier, amender les torts du passé, diminuer sa dette, se libérer peut-être, fléchir, attendrir son juge, convertir l'arrêt en acquittement.

Quelle bénédiction qu'une vieillesse chrétienne! combien elle opère de développements auxquels on n'atteint ni dans la jeunesse ni dans l'âge mûr! Cette halte à la fin de la course permet au voyageur d'essuyer la sueur qui couvre son front, de secouer la poussière qui le souille, avant d'entrer

dans la salle du festin du père de famille. Enlevé par un pouvoir surnaturel, « il quitte les dernières sommités où il était monté. Il regardait de bas en haut; il envisage face à face; il aspira à la réunion et la réunion s'opère [1]; » il ne méprise ni le monde ni les biens qu'il abandonne, mais comme il les voit d'un autre hémisphère, les proportions lui en paraissent changées.

Tout est tristesse pour le vieillard, mais précisément dans cette absence de toute impression douce et heureuse, ne découvrons-nous pas le sens caché, le mot de l'énigme, du moment où le sphinx nous laisse vivre?

Il n'a plus, en mourant, à perdre que la vie!

Celui qui traçait ce vers se doutait peu à quel ordre de vérités pouvait se rattacher sa mélancolique beauté. Au point de vue humain, triste état en effet pour qui, ne vivant que des biens exté-

[1] *Du mariage au point de vue chrétien*, par Mme de Gasparin, 3e volume, page 178.

rieurs, se survit nécessairement quand ils lui sont enlevés! Mais, au contraire, ne prend-on pas vraiment possession de la meilleure partie de soi-même quand disparaît successivement tout ce qui l'appesantissait et l'écrasait. Quelle dignité n'y a-t-il pas dans le renoncement, sinon volontaire, du moins profondément consenti, de tout ce qui flatte la cupidité et l'ambition, dans cette paix céleste qui console mille fois du bonheur, dans cette sérénité qui dépose le sourire sur nos lèvres et qui éloigne de nos fronts jusqu'aux plus légers nuages! Non, la vie n'a pas vaincu le vieillard, c'est lui qui s'élève au-dessus d'elle.

VIII.

Prise du côté du monde, la vieillesse est un malheur, et, comme tous les malheurs, elle doit être portée avec dignité. C'est un bâton qu'elle

demande, et non point une béquille. Humainement parlant, la vieillesse est une honte, car il est certain qu'elle a une sorte de pudeur ; elle est une infériorité, car elle est timide. Selon le monde, elle est une dégradation successive : le temps est son ennemi direct, naturel, et tous ceux qui le reconnaissent pour unique maître deviennent les exécuteurs de ses arrêts relativement à elle. En Dieu, au contraire, il n'y a plus de temps, et la vieillesse n'a plus d'ennemi, si l'éternité a déjà commencé pour elle. La vieillesse serait humiliante si, avec le déchet du corps, l'âme ne gagnait pas en dignité ; mais comme les princes qui s'élèvent en rang à mesure qu'ils approchent du trône, le vieillard gravit les marches de l'éternité par une promotion successive.

Dans les individus, on l'a remarqué avec justesse, la moralité est d'autant plus grande qu'ils savent mieux sacrifier le présent à l'avenir. Ainsi dans l'homme des sens, aveuglé par la passion, c'est l'impulsion présente qui l'emporte ; il cède à ses appétits fougueux avec autant d'imprévoyance que le Caraïbe qui délaisse sa couche le matin, ne

prévoyant pas qu'il en aura besoin le soir, tandis que l'homme moral dispose ses desseins, les développe et, par ses efforts laborieux, arrive au but qu'il s'était proposé.

Quand le but en est digne, l'homme éclairé ne compte le temps pour rien, il sait mettre la jouissance à long terme, et quelquefois, même sans savoir qu'il est éternel, il sait être patient.

Lorsque l'on voit un homme entreprendre une œuvre dont il ne verra pas l'accomplissement, n'est-on pas touché de ce dévouement au bien-être des races futures? Ainsi, lorsqu'un homme, même jeune, sème une forêt de chênes, pose la première pierre d'un édifice que plusieurs générations doivent voir s'élever, n'est-on pas ému de cette pensée de dévouement à ceux que l'on ne connaît pas et qu'on ne doit jamais connaître? Eh bien, presque toute la vie du vieillard est pleine de ce désintéressement-là : dans ce qu'il commence, tout est gland pour lui, car il ne verra le chêne d'aucune de ses espérances; tout ce qu'il commence, même s'il achève, c'est d'autres qui en jouiront.

Le monde entre merveilleusement dans cette

vue du vieillard, et se charge d'en déduire toutes les conséquences, de manière à ce que les actes qui ne comptent plus devant lui, prennent aux yeux de Dieu la pureté d'intention et le désintéressement qui les lui rendent agréables.

C'est ainsi qu'entrant à son insu dans les desseins de la Providence, le monde hâte la perfection des vieillards en épurant leur vertu de tout levain humain et en laissant entière la rémunération qui les attend. L'Évangile nous le dit bien, on n'est pas récompensé deux fois : les vertus formées, développées, exercées sous le seul œil de Dieu, dans le secret de la solitude, viennent prendre rang comme mérite auprès de ces actions de la main droite qu'ignore la main gauche; le regard, l'éloge humain ne les a pas ternies, et rien de leur vertu ne se trouve dissipé.

Recueillir tout le mérite des bonnes actions qu'on a faites, est plus rare qu'on ne pense, et c'est au regard et aux louanges du monde que seront dus probablement presque tous les déchets qu'il nous faudra subir.

L'exercice non interrompu de la vertu devient

alors, quant au monde, quelque chose de semblable à ce qu'on appelle dans la vie intérieure l'état de pure foi, celui où l'âme livrée à la sécheresse ne trouve aucune consolation dans sa foi : on végète encore aux yeux d'un monde qui vous tolère quasi semblable à l'idole dont parle le prophète, sans yeux, sans bouche, sans oreilles et sans voix : état merveilleux que cette mort faite pour nous aider à vivre davantage devant Dieu, silencieux et attentifs, n'écoutant que sa parole et ne goûtant que son esprit!

IX.

Un ingénieux écrivain a dit que cinquante ans était l'adolescence de la vieillesse. Cette adolescence dure peu; bientôt commencent les ravages

partiels promptement suivis d'une générale décrépitude. La charité du monde n'ose pas dire, comme l'Américain sauvage, qu'il faut tuer les vieilles gens; mais, en les laissant vivre, elle ne les ménage pas beaucoup plus. S'ils restent dans la dignité de leur âge, on s'éloigne d'eux pour ne s'imposer ni gêne ni contrainte; s'ils condescendent à se quitter eux-mêmes pour prendre d'autres livrées, c'est le mépris ou le ridicule qui les attend. L'investigation malveillante s'exerce sur leur extérieur; ils se soignent, dit-on, trop ou trop peu. Cherchent-ils à

..... Réparer des ans l'irréparable outrage ?

on rit sous cape de leurs inutiles efforts. Si, au contraire, la négligence s'en mêle, le monde indigné qu'on lui manque d'égards, s'élève contre le cynisme de ces cheveux gris, de cette bouche démeublée, de cette laideur enfin portée à sa plus haute puissance. Après tout, dit-on, le monde mérite bien quelques ménagements, et lorsqu'on s'y montre, c'est à certaines conditions.

Si vous voulez faire valoir le mérite d'une personne âgée, vous verrez de combien de manières la vieillesse est alléguée comme fin de non-recevoir. Un vieillard est-il pieux? on vous dit que c'est un pis-aller. Cherche-t-il à ne peser sur personne et se montre-t-il facile à contenter? c'est que le cœur vieillit comme le corps, et le repos devenant le souverain bien, le détachement n'est que de l'indifférence. Un saint attrait l'appelle-t-il dans la solitude? c'est un bon calcul pour cacher sa tristesse des biens perdus et son envie de ceux qu'on voit posséder autour de soi. Les largesses du vieillard sont-elles grandes? quel mérite ont-elles, puisqu'il est insensible aux privations et qu'il ne donne que ce qu'il va quitter? d'ailleurs à quoi bon avoir un sou passé soixante ans? S'il est doux, c'est qu'un sang glacé coule dans ses veines ; s'il est malade et patient, c'est que le bon sens est de se souvenir des conditions de l'âge. S'il va mourir et s'il se résigne, n'a-t-il pas très-longtemps vécu? Enfin il n'est pas une de ses vertus que le monde ne traduise par une nécessité.

Il y a, j'en conviens, quelque chose de vrai en

cela et par conséquent d'évitable, car le reproche vrai implique presque toujours en soi la faculté de l'amendement. Mais l'exquise justesse qui préside à la découverte de la voie à travers les écueils est rare, comme est rare toute perfection, et dans un sens ou dans un autre la critique trouve toujours à griffer.

X.

Ce qui est vrai pour les vieux, l'est bien davantage pour les vieilles. C'est à elles surtout, même quand elles sont ce qu'elles doivent être, qu'on ne sait gré de rien. Le vieille femme, selon le monde, est quelque chose qui n'a pas même, comme les vieillards, comme les anciens, un nom dans le style élevé; elle est tellement au rebut, que jusqu'à

ceux qui prétendent l'honorer doivent éviter de la nommer et recourir à la périphrase.

Il n'y a pas de plus triste spectacle que celui d'une vieille femme dépouillée de la considération et du respect qui s'attachent à la dignité d'une vie sérieuse. La pauvre vieille femme (et sa tâche commence tôt) est un être qui n'a vraiment aucune place au soleil; au foyer domestique son droit est précaire et contesté. Hors de la vie réelle elle n'est pas mieux partagée. Sauf quelques rares exceptions, elle est exclue des créations de l'artiste et du poëte ; son idée ne se présente presque jamais au moraliste, qui la laisse se parachever comme elle peut. Plus d'un prêtre même, partant peut-être du point de vue naturel, ne voient trop habituellement dans les vieillards que des gens qui finissent; la chrysalide leur fait oublier le papillon. Qui se soucie des vieilles gens du moment où leur vie n'a point de scandale? Qui est-ce qui admet la progression pour leur vertu? Qui vient les aider dans les voies spirituelles? Avec les hommes même âgés, on compte encore; on s'honore d'une conquête quand cette conquête est un homme, on

veille à sa conservation. Il en est tout autrement pour les femmes dont le parlage et les petitesses donnent sans doute des armes contre elles. N'est-on pas sûr de les tenir? et qui donc ne se relâche ou ne se refroidit par la sécurité? Oui, souvent le prêtre lui-même, dévoué à la faiblesse et à l'infirmité, le prêtre, cet homme de tout le monde, passe outre ou rebrousse chemin devant la vieille femme. Il est le bras, l'intelligence de la jeunesse pour lutter avec elle et la soutenir dans les combats; l'âge mûr a ses sympathies et ses vœux, comme force qui règne et gouverne. Il a du zèle pour l'enfance, des encouragements pour l'adulte, des respects pour le vieillard: pour la vieille femme a-t-il autre chose que la négligence ou l'abandon? Et pour peu qu'elle suive un trantran honnête, on se tient pour assuré de son salut comme de la santé de ces indifférents qui se portent toujours bien. Mais une âme n'est-elle pas une âme, à quelque corps qu'elle soit liée? Y a-t-il prescription pour l'élan vers Dieu et son saint amour? Ne se convertit-on pas à tous les âges, et quand Dieu n'a pas obtenu tout ce qu'il voulait, la conversion est-elle accomplie?

Quand une vieille femme s'efface, qu'elle ne fait penser à elle que pour des choses bonnes et agréables aux autres, le monde la laisse bénignement vivre, la reconnaît pour un être inoffensif, et tout se passe en douceur.

La seule vertu sociale de la vieille femme, la vertu qui est dans le véritable esprit de son rôle sur la terre, c'est l'abnégation d'elle-même : c'est pour elle à la fois le mérite imposé et la libre bonne grâce. L'inutilité dont la société la frappe, d'accord avec la nature, est le sûr indice du dessein providentiel. Permis à la vieille femme d'avoir toutes les vertus imaginables, mais dans l'abnégation. Il faut qu'elle meure à elle-même sincèrement, entièrement; sous ce rapport, le public ne serait pas plus facile à tromper que Dieu, et si elle se recherchait, si elle se reprenait vivante sur un point quelconque, justice éclatante et prompte en serait faite immédiatement. Le propre de sa vertu est d'être utile à ceux qui sont en contact avec elle; sa bonté est un baume universel, sa prudence discrète une sûreté; son humble douceur est souvent la paix de la maison qu'elle ha-

bite, sa générosité la richesse de ce qui l'entoure. Le renoncement, si fertile en fruits chez l'homme, a chez la femme des résultats d'une nature moins élevée sans doute, mais qui ne sont ni moins appréciables ni moins généralement appréciés. La vieille femme devient ainsi commode, qualité qu'on ne dédaigne pas aujourd'hui : quelqu'un qui n'exige rien et qui donne tout, qui ne compte pas plus que s'il était absent, et dont on dispose comme s'il était toujours présent, quelqu'un qu'on est libre de ne point chercher et qu'on est sûr de retrouver toujours, est après tout un assez bon meuble.

XI.

Il est bon que la vieillesse souffre, c'est même le cas ou jamais; mais il ne faut pas qu'elle pleure :

les larmes ne soulagent que la jeunesse; quand elles coulent sur les rides de l'âge, la sympathie n'est plus là pour les essuyer, ni l'affection ardente pour sécher ces dernières rosées de l'automme.

« Lorsque vous étiez plus jeune, disait N.-S. à S. Pierre, vous vous ceigniez vous-même et vous alliez où vous vouliez; mais lorsque vous serez vieux, vous étendrez vos mains et un autre vous ceindra et vous mènera où vous ne voulez pas [1]. » Les entraves circonviennent la vieillesse de toutes parts; la dépendance et une dure servitude pèsent sur ses organes affaiblis. Mais à mesure que ses chaînes se rivent et s'appesantissent, que les appuis s'affaissent, que les liens se dénouent silencieusement, que de libertés éclosent et essaient leurs ailes ! que d'aspirations qui ne rencontrent rien qui les gêne! quel sentiment de délivrance, quelle liberté de mouvements à travers l'espace agrandi! Le vieillard chrétien n'est-il pas le plus libre des affranchis de J.-C.? Qu'est la dépendance

[1] S. Jean, ch. XXI, v. 18.

extérieure auprès de la parfaite liberté du dedans?

Cette liberté parfaite du vieillard

Lui permet la franchise, attribut des vieux ans.

Cette franchise peut même s'élever jusqu'à la hardiesse; car tout en redoublant de discrétion et de ménagements pour les autres, la vieillesse use avec insouciance de toute liberté pour elle-même. La jeunesse a des intérêts présents très-vifs à ménager, un long avenir qui se déploie devant elle; la vieillesse, en vue d'un bien moral, peut tout braver : elle a toujours devant les yeux *la perle unique*, elle irait au fond des mers pour la chercher.

Jeune, il faut appeler à son secours pour toutes les choses du salut; vieux, tout y vient, et ce qui était contre nous est pour nous. Ainsi ces défauts, ces tendances qui n'étaient que des forces mal dirigées, tout sert au bien dans la nouvelle application qu'on en fait et du moment où Dieu s'en empare.

Lorsque Dieu prolonge notre vie, combien il est bon d'interrompre ce qu'elle a de trop extérieure-

ment actif pour le mettre au service d'une utilité encore plus haute, plus recueillie et plus intime! L'action qui s'exerce sur les autres et sur nous-mêmes ne perd pour cela rien de sa force; mais si le rayon est plus borné, la concentration en est plus grande, le bien qu'on opère change de sphère sans se ralentir, et rien n'est si raisonnable, ce me semble, qu'une transition qui met en rapports plus directs notre but et nos moyens d'action. La vieillesse est une sorte de noviciat de la spiritualité; le monde extérieur lui échappe, il réagit moins sur elle, elle en devient moins propre à servir les intérêts matériels, mais les autres lui restent. La vieillesse est le noviciat de la mort, mais de cette mort pleine de vie promise au chrétien. Le noviciat participe de l'état qui doit suivre, et la mort, qui est le voile de l'immortalité de ce côté-ci du solennel détroit, se colore des feux qui doivent suivre.

On parle toujours des ténèbres du tombeau; je suis bien plus frappée des rayons qui s'en échappent. La vieillesse pour les recevoir est sur le premier plan. La mort est la justification de toutes

les voies du chrétien, la dernière raison de tous ses sacrifices, cette touche du grand maître qui finit le tableau.

XII.

Un grand chagrin pour la vieillesse, c'est que Notre-Seigneur n'ait pas sanctifié cet âge de la vie en le traversant. C'est le seul âge auquel il n'ait pas légué ses exemples. Les enseignements de son enfance, tout silencieux qu'ils sont, n'en sont pas moins instructifs; néanmoins l'Évangile leur donne peu de développements : on dirait que le milieu seul de sa vie est en lumière, comme pour nous apprendre, enfants, qu'il faut nous hâter de devenir des hommes, et plus tard, qu'il faut nous hâter de devenir des saints!

XIII.

La vieillesse est le dôme majestueux et imposant de la vie humaine; Dieu en fait le sanctuaire de toutes les sagesses, de toutes les justices, le tabernacle des plus pures vérités. L'expérience a tout appris au vieillard, ses efforts sur lui-même ont tout réduit à cet état simple, à cette unité parfaite où toute conviction a son épreuve et sa contre-épreuve, le trésor des traditions et celui des connaissances acquises, tout l'ancien et successivement tout le nouveau, la vérité pratique et la vérité éternelle, la relative et l'absolue, ce qui aide à se conduire dans ce monde et ce qui conduit à l'autre. Si la mort n'avait été que l'épanouissement de la vie, la fleur sublime de la plante dont les

racines s'étendent sous la terre; si, comme dit l'apôtre, la mort nous revêtait simplement d'immortalité, la vieillesse serait l'apogée de la vie, le point culminant, l'époque de la richesse, de la puissance. Mais il ne faut pas l'oublier, la mort, qui est la solde du péché, fait peser déjà le caractère de cette condamnation sur la vieillesse. Elle est le quart-d'heure, quelquefois un peu long, où tous les comptes s'apurent, toutes les soustractions se constatent, et où l'invisible créancier fait solder ses créances. De tous les âges de la vie, la vieillesse est celui où la condamnation qui pèse sur l'homme est le plus sensible ; l'ombre projetée par la mort s'étend sur la fin de la vie. Mais la mort a été rachetée comme le reste ; la vieillesse est le point du milieu : nuit d'un côté, aube de l'autre; la mort rachetée laisse déjà pénétrer les rayons de la vraie vie et les derniers crépuscules sont plus voisins que tous les autres des clartés immortelles.

On comprend que l'antiquité païenne, pas plus que l'incrédulité, n'aient pu saisir ces lueurs chatoyantes de la vieillesse, obscurité profonde ou

clarté croissante suivant le côté dont on l'envisage, selon le point où l'on est, selon qu'on espère ou qu'on nie.

Horace dit de la mort : *In æternum exilium*, — partir pour l'exil éternel — et le chrétien dit : — Retourner dans la patrie éternelle. — Toute la différence des deux points de vue est là.

Il y a en Russie une coutume ancienne fort touchante, fidèlement observée par nos aïeux. A l'heure du départ, les préparatifs achevés, tout le monde s'assied, les voyageurs et les assistants, comme en une halte solennelle, comme pour un dernier recueillement avant le moment suprême de la séparation. N'est-ce pas là un type frappant de la vieillesse qui elle-même n'est qu'une halte avant le départ :

Voyageurs d'un moment aux terres étrangères.
Consolez-vous, vous êtes immortels !

Toute la question du bien-être chez le vieillard, est la question de l'immortalité, selon que le point de départ est une vie qui s'en va ou une vie que

chaque instant prépare. S'il a fortement empreintes les pensées de la foi, quel spectacle ne lui offre pas ce monde vaincu, matière première des transformations en lui-même subies ?

On dit le déclin de l'âge, mais si notre vrai centre est le ciel, le déclin dans l'être double est en même temps une ascendance. Le corps et l'âme sont en contradiction presque perpétuelle; tandis que la nature défaille, ce n'est pas la destruction qui se hâte seule, mais aussi la liberté, la gloire, la perfection d'une âme toujours plus radieuse à mesure que le principe spirituel absorbe tout ce qui ne l'est pas. Pendant que le corps décrépit s'affaisse, l'âme se retrempe; les deux mouvements s'accélérant en même temps, le corps retourne en poussière et l'âme vers le ciel : la mort pour l'un et l'immortelle jeunesse pour l'autre. David était vieux quand il invoquait le Dieu de sa jeunesse, et ce n'était pas le Dieu de son passé, pas plus que le Dieu de Jacob n'est celui des morts ! C'est le Dieu du présent que David invoquait, le Dieu de cette jeunesse qu'il sentait fleurir et s'épanouir au fond de lui-même. Car si les enfants de la lumière

jouissent du jour au milieu de la nuit, les enfants de l'immortalité gardent leur jeunesse au milieu même des glaces de l'âge.

XIV.

La fécondité n'est pas refusée à la vieillesse : voyez le vieil arbre se couvrir d'un feuillage aussi jeune que celui de l'arbrisseau, pousser des fleurs et des fruits tant qu'il vit, quel que soit le nombre des années qui ont laissé leur date sur l'écorce de son vieux tronc. Tant que l'arbre vit, il produit son feuillage et, à défaut de fruits, il donne son couvert et son ombre. Dans l'ordre spirituel, Dieu a voulu que l'homme pût toujours concevoir et enfanter l'homme nouveau ; non par miracle, comme Sarah et Élisabeth, mais sans exception et de droit.

Tandis que toutes les créatures, y compris notre corps, atteignent rapidement leur dernier degré de développement et de perfection, et qu'ensuite elles s'y arrêtent et tournent pour ainsi dire dans le cercle de leur organisme ou de leur instinct, jusqu'à ce que l'affaiblissement et la décadence viennent les ramener à leur origine, l'homme, au contraire, l'homme, intelligence, grandit et se développe sans cesse par toutes ses facultés; il suit une carrière indéfinie, une ligne perpétuellement ascendante de connaissance et de vertu.

L'erreur qui consiste à croire qu'il est pour l'Église une ère de décrépitude, est la même qui admet pour le principe immatériel dans l'homme une égale décroissance : ces opinions marchent de front, parce qu'il s'agit de part et d'autre d'assimiler toujours à la loi qui régit la matière, celle qui régit l'esprit.

« Remarquons en passant que nos célèbres prosateurs conservent leur supériorité jusqu'au déclin de l'âge; nos poëtes, sauf le cas de génie hors ligne, tombent avant l'hiver. La pensée des uns se tient constamment dans la gravité de la vie chré-

tienne; celle des autres n'est qu'un jeu. Mais ce badinage demande une verve sensuelle dont leur vieillesse n'est plus capable : glorieuse impuissance dont elle ne devrait pas s'affliger. Quels regrets des beaux jours dans les amants des muses! Quel mépris de la jeunesse dans Bossuet! Le grand évêque ne date la vie que des cheveux blancs [1]. »

Quant aux vrais poëtes, aux grands artistes, ils n'ont presque pas d'enfance et pas de vieillesse.

XV.

Dira-t-on que l'âge glace l'activité humaine dans l'exécution des œuvres spirituelles? Mais qu'importe, ô mon Dieu! si vous y pourvoyez! Déjà

[1] Moreau, *Considérations sur la vraie doctrine*, 1844, in-8°, pages 198-199.

l'Evangile nous a appris que devant votre tribunal il n'y avait ni Grec, ni Scythe, ni Barbare; eh bien, son divin esprit nous apprend encore qu'à vos yeux les âmes n'ont ni âge ni sexe. Je le sais, la foi, comme la vertu, n'attend pas le nombre des années; mais néanmoins croit-on que le voisinage du terme inévitable n'ait point une portée, une action encore toute particulière? Le vénérable abbé Desjardins disait, deux ou trois ans avant sa mort, qu'il y avait à peine dix-huit mois que les choses de ce monde, relativement à l'éternité, se présentaient à lui sous leur véritable jour. Les approches du moment redoutable perfectionnaient son intelligence : de chrétien pieux, savant et toujours irréprochable, il devenait un saint.

« O visages des saints, douces et fortes lèvres accoutumées à nommer Dieu et à baiser la croix de son Fils, regards bien-aimés qui discernez un frère dans la plus pauvre des créatures, cheveux blanchis par la méditation de l'éternité, couleurs sacrées de l'âme qui resplendissez dans la vieillesse et la mort, heureux qui vous a vus! plus heureux qui vous a compris et qui a reçu de votre

galbe transfiguré des leçons de sagesse et d'immortalité [1]! »

XVI.

Qu'y a-t-il d'entièrement déshérité dans la nature? Où donc a-t-on vu Dieu abandonner complétement l'ouvrage de ses mains? L'hiver n'a-t-il pas ses beautés? Ses sévérités ne font-elles pas ressortir ses douceurs? Sous nos climats rigoureux, le ciel n'est-il pas profond et bleu? Le soleil ne couvre-t-il pas de diamants tous les givres, ne fait-il pas scintiller la neige brillantée? Dans le rude hiver, n'y a-t-il pas, pour contraste avec la tempête mugissante ou le froid glacial du dehors, le retour au foyer, près de ce feu resté couvert et

[1] Le Père Lacordaire, *48e Conférence.*

chaud à travers ses cendres, et qui représente si bien la chaleur contenue et tempérée du cœur du vieillard : douce et tiède chaleur, toujours la même au sein de toutes les destructions et de toutes les intempéries des variables saisons humaines ?

Dans mes longs voyages d'hiver, j'ai été souvent frappée par des effets remarquables de forme et de lumière, attestant que la nature ne subit pas plus que l'homme cet état d'inactivité et de mort anticipées auquel on voudrait condamner la vieillesse. Ah ! dans les œuvres de Dieu et dans nos cœurs il y a toujours assez de puissance et de vie pour bénir et pour aimer, toujours lieu de s'écrier avec les prophètes :

« Feux et chaleurs de l'été, bénissez le Seigneur ! Froids et rigueurs de l'hiver, bénissez le Seigneur ! Rosées et bruines, bénissez le Seigneur ! Gelées et froidures, bénissez le Seigneur ! Glaces et neiges, bénissez le Seigneur ! Nuits et jours, bénissez le Seigneur [1] ! »

[1] Daniel, III.

« Même durant la nuit, élevez vos mains vers le sanctuaire et bénissez le Seigneur [1] ! »

La vieillesse est la nuit de la vie; la nuit est la vieillesse de la journée, et néanmoins la nuit est pleine de magnificences, et pour bien des êtres elle est plus brillante que le jour. Pour beaucoup la nuit est le lieu de la pensée, comme *Dieu est le lieu des esprits et l'espace celui des corps.* C'est là que la réflexion donne rendez-vous, que le recueillement cherche un asile, que l'on entend, que l'on comprend mieux ce silence qui, selon la parole de Philon, *est la voix de Dieu!* C'est à la vieillesse qu'est accordée la manifestation de Dieu la plus intime et la plus évidente, comme c'est à la nuit qu'il a été donné d'être témoin de la naissance du Christ et de sa résurrection; nuits resplendissantes qui ont été saluées du nom d'heureuses !

Infinis sont les rapports entre la vieillesse et la nuit ! C'est en Dieu qu'il faut contempler l'une, comme c'est dans le ciel qu'il faut étudier l'autre. Voyez si pour ses chères étoiles, le ciel a des

[1] Ps. CXXXIII, v. 2.

saisons ! Voyez la nuit de la vieillesse ! elle aussi est parsemée d'étoiles, et de même que le ciel, le vieillard n'a rien à démêler avec les saisons : le monde des vicissitudes s'agite et se meut à ses pieds, l'impassibilité du firmament est déjà la sienne. Qu'il se retire dans la région de ses pensées pieuses, là les espaces ne lui manquent pas ; que l'hiver ou l'été frappe les régions inférieures, les espaces sont toujours bleus et chaque diamant est un monde !

Parfois, dans les nuits prolongées du pôle, apparaît une lueur qui ressemble à l'aurore et qui dissipe un instant les ténèbres ; ainsi, dans l'âge avancé, des illuminations instinctives et comme appartenant à un nouveau jour viennent frapper les yeux. Les heures de la nuit m'ont fait du bien ; il est rare que ces chères compagnes ne m'apportent pas comme un bienfait quelque sentiment ou quelque pensée du ciel.

« Le jour est aux hommes, a dit un ancien, et la nuit est aux dieux. » Oui, le jour, dans son activité et son bruit, est aux hommes et aux choses humaines, comme la jeunesse et la force de l'âge ;

la nuit, dans son silence et son recueillement, est à Dieu, comme la vieillesse en qui la pensée du ciel domine tous les intérêts de la vie. Cet âge ne ressemble-t-il pas à ce repos qui suit la dernière heure du jour, ce repos qui vient après tous les devoirs accomplis ? Les années du vieillard qui répondent à ces heures-là ne sont-elles pas sa propriété plus qu'aucune autre ? N'a-t-il pas acquitté toutes ses dettes, ce vétéran de la terre, et peut-être payé, selon les paroles du Psalmiste, ce qu'il ne devait pas ? Ce qui lui reste est à lui, bien à lui ! Et ce qu'il possède, n'est-ce pas Dieu ?

Le Seigneur recommande sa miséricorde durant le jour et les cantiques d'action de grâces durant la nuit [1].

A mesure qu'on s'élève, la nuit est plus tardive. La vieillesse est la montagne d'où nous vient le secours [2]. Lorsqu'autour d'elle tout rentre dans l'ombre et s'y abîme, visitée par les rayons du

[1] In die mandavit Dominus misericordiam suam, et nocte canticum ejus (Ps. XLI, v. 9).

[2] Levavi oculos meos in montes unde veniet auxilium mihi (Ps. CXX, v. 1).

soleil, sa cime s'illumine des clartés recueillies à travers une longue vie et apparaît au loin comme un phare.

Anne, fille de Phanuel, qu'était-elle dans le temple, sinon une lampe allumée? L'Évangile ne nous apprend-il pas, par l'exemple de cette sainte veuve, que la vieillesse peut passer la nuit de son âge sans jamais sortir du temple, servant Dieu dans le jeûne et dans la prière : jeûne de tout bonheur humain, prière incessante pour obtenir Celui qu'elle attend [1]!

Qu'est-ce qu'attendre, quand c'est Dieu qu'on attend sur la foi de sa parole, si ce n'est en même temps goûter le charme du mystère et le grand jour de la certitude? si ce n'est apercevoir, à travers un crépuscule doré, l'éclat de la lumière incréée? si ce n'est les délices d'apprendre et en même temps de savoir, si ce n'est bondir de joie à chaque pas qu'on fait, se recueillir pour jouir,

[1] Et era Anna prophetissa... et hæc vidua usque ad annos octoginta quatuor : quæ non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die (S. Luc, II, v. 36-37).

se parer pour plaire, appeler en se sentant répondu!

Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi [1]. Que la vieillesse se réjouisse! C'est pour souper et non pour un repas pris au milieu du jour, dominé par le bruit et le mouvement; c'est pour souper avec nous que viendra le Seigneur, à la fin de notre journée lourde, fatiguée et laborieuse, à l'heure des interminables et douces causeries, où l'intimité se fait plus grande, où l'effusion coule à pleins bords, à la nuit close, où les cœurs se rapprochent, se confondent et ne songent plus qu'à bénir et sanctifier le repos qui va suivre.

Je me recueille, ô mon Dieu! à la fin de ma vie comme à la fin d'une journée, pour vous apporter les pensées de ma foi et de mon amour. Les dernières pensées d'un cœur qui vous aime ressemblent aux derniers rayons plus intenses et plus colorés avant de disparaître. Vous avez voulu,

[1] Ecce sto ad ostium et pulso... Cœnabo cùm illo et ipse mecum (Apoc., ch. III, v. 20).

ô mon Dieu! que la vie fût belle jusqu'au bout! Faites-moi croître, reverdir, monter comme la plante qui dresse encore une fois sa tête vers vous, avant de donner sa graine et mourir!

NUNC DIMITTIS

Une pente plus rapide, une impulsion plus forte m'entraîne vers la tombe; chaque heure de plus me dépouille et me fait descendre de quelques pas. Les grains de poussière au fond du clepsydre se font rares et je les compte sans effroi. Qu'elles sont imposantes ces années qui nous restent, ces années qui peuvent n'être qu'un jour! La veille de tout grand jour porte un caractère solennel, et de tous le plus grand se lève dans l'éternité.

Nunc dimittis. C'est à présent, ô mon Dieu! que vous pouvez retirer à vous votre servante et

lui donner la paix. Son bagage est allégé, le moins fort de vos anges l'emporterait sous son aile. L'orgueil qui enfle est abattu, le moi a perdu sa substance, le monde lui a retiré ces lourdes faveurs, le poids du péché a été emporté par le pardon et par les larmes, et sous votre joug léger et doux tous ses membres se sont assouplis.

LE CHRISTIANISME

LE PROGRÈS, LA CIVILISATION

Si l'homme n'avait pas tout reçu, si l'homme avait créé, découvert ou rencontré ce qu'il possède, si tout germe était autochtone en lui et avait été mis au jour par sa propre et seule vertu créatrice, je comprendrais qu'en raison d'un tel com-

mencement, si différent de son origine véritable, rien dans l'homme ne dût jamais ni s'arrêter ni finir. Dans cette hypothèse, par cela seul qu'il eût conçu les premières vérités, l'ordre infini auquel elles appartiennent eût été obligé de lui ouvrir ses inépuisables trésors.

Mais en réalité il n'en a point été ainsi. Par l'adjonction de la matière à l'âme immortelle, tout s'est trouvé borné dans le pouvoir de l'homme et dans son action. Dieu a pris, dans l'infini réservoir de sa sagesse, certaines notions pour en faire le patrimoine et le fonds commun de l'humanité; il en a pour ainsi dire fixé le nombre comme celui des sons et des couleurs : tout le reste du domaine du Père éternel n'est point accessible à l'homme, il n'explore que la sphère dans laquelle il est enfermé, il n'exploite que le coin de terre donné, car à lui, comme à l'Océan, d'infranchissables limites ont été posées. Est-ce à dire pour cela que le temps ait été condamné à l'impuissance et l'homme à l'oisiveté?

Non. Le temps préside au développement successif, à l'avancement graduel des masses, mais il

ne peut rien, siècle ou année, sur ce qui fait atteindre à l'espèce humaine le point culminant de sa grandeur intellectuelle et morale. Ce que le temps perfectionne nécessairement, ce sont les méthodes, les classifications ; ce qu'il crée, ce sont les instruments, et c'est bien assez pour sa gloire. Voyez les lettres, les sciences, la philosophie.

On a quelquefois disputé sur la prééminence littéraire des anciens et des modernes. A en croire Fontenelle, par exemple, dans sa polémique célèbre avec son antagoniste Lamotte, il suffit de la chronologie pour marquer les rangs dans la marche de l'esprit humain ; il suffit de connaître le chiffre de deux siècles pour savoir d'avance lequel des deux prime l'autre. Sans doute, le niveau général des sciences ou des connaissances humaines s'élève, comme le sol de nos cités, par la seule action du temps; mais l'homme de talent de nos jours a-t-il plus de talent que l'homme de talent d'il y a deux mille ans? Dans nos académies de Paris, de Londres et de Berlin, comptons-nous beaucoup de savants qui dépassent les proportions de Pythagore, de Platon et d'Aristote; y a-t-il beau-

coup d'architectes qui fassent mieux que le Parthénon, beaucoup de sculpteurs de nos jours qui éclipsent Phidias ou Praxitèle ?

C'est des mains du Créateur que le génie sort, comme Minerve, armé de toutes pièces, n'importe le millésime. Les grands hommes ne sont que le produit de l'absolutisme divin. Sans la révélation, qui est venue nous ouvrir un ciel que nous ne savons, hélas ! ni conquérir ni même désirer, qu'y aurait-il donc de changé par le seul fait des hommes dans la destinée humaine?

On oppose souvent au chrétien les progrès ou les bienfaits attribués à la réforme du XVIe siècle et à la philosophie du XVIIIe; voici, selon moi, ce que les chrétiens doivent avoir le courage de s'avouer à eux-mêmes et de répondre :

Oui, dans la longue suite des temps, il y a peu de châtiments infligés aux chrétiens plus sévères, plus humiliants que l'ensemble des événements accomplis sous le nom de réforme, et qui tous prirent pour point de départ la haine ou le mépris des catholiques.

Une seconde épreuve a porté un caractère moins

rigoureux, quoique non moins accusateur, c'est la philosophie du XVIIIe siècle, période durant laquelle on a laissé les ennemis du christianisme tirer le corollaire des vérités sociales renfermées en puissance, comme les vérités de tout ordre, dans le sein de l'Eglise. Les théories humanitaires du siècle dernier n'ont fait jaillir qu'une portion de ce qui était latent dans le christianisme; les philosophes n'ont qu'essayé d'étendre à la société ce qui jusque-là avait été appliqué surtout à l'individu. Ils ont tenté d'agrandir le cercle et d'élargir le précepte; mais ils n'ont jamais promulgué en fait de vérités que des idées puisées à la source du christianisme et empreintes de son esprit. Comment la société chrétienne s'est-elle laissée devancer ainsi par ceux qui en même temps enfonçaient le poignard dans le sein qui les avait nourris? Ne dirait-on pas des fils insouciants et ingrats qui laissent piller l'héritage de leur père par ceux-là mêmes qui l'outragent? Soyons généreux, indulgents envers nos ennemis, mais aux frères que nous respectons et chérissons, nous leur devons d'être sévères. Les fautes des catholiques ne nous tou-

chent-elles pas bien plus que les injustices haineuses de leurs adversaires? Pour combien donc faut-il compter dans la réforme ou dans la philosophie encyclopédiste les abus, le relâchement qui nous y ont conduits?

Ce que les philosophes, à leur tour, ne peuvent nier, c'est l'identité de leurs maximes avec l'esprit du christianisme. Ce qu'ils prenaient ou donnaient pour des vues originales, n'était le plus souvent que des déductions tirées des principes déposés dans leurs cœurs par leur éducation première. Ce qu'ils venaient annoncer se rapprochait de ce que le christianisme a toujours eu pour mission d'introduire dans le monde, comme ces billets dont on constate l'origine et le larcin en les confrontant avec la souche dont ils ont été découpés.

Que le XVIIIe siècle fût épris d'un amour sincère de l'humanité, soit; mais enfin qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait, ou plutôt qu'a-t-il voulu faire que le christianisme n'ait de tout temps porté en lui-même? But et tendances, le christianisme les revendique; seulement il aurait manifesté un autre esprit et employé d'autres moyens.

Toujours, en effet, en dépit de ceux qui ne craignent pas de mettre la sainte majesté de l'Évangile au service des prétentions les plus mesquines, la mission du christianisme a été d'agir sur les sociétés, tout en se tenant en dehors de certaines luttes temporelles, et en se gardant d'imposer aucun régime politique proprement dit. Sans être infidèle à cette parole de son divin fondateur : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » sans donner pour objet immédiat à son enseignement la modification des États, des institutions ou des lois, tout en exerçant son empire dans une sphère plus haute que la place publique ou le sénat, le christianisme a transformé le monde en transformant la conscience. C'est dans le cœur de l'homme, dans ses replis les plus cachés qu'il pénètre; il ne s'applique qu'à sauver les âmes, mais par un admirable enchaînement, par une voie indirecte quoique infaillible, ce qu'il opère dans l'individu réagit sur la société tout entière.

C'est ainsi que le christianisme, sans affecter d'être politique, n'a jamais cessé de se montrer civilisateur.

Il s'agit seulement de se demander où va, où doit aller la civilisation? Ce n'est pas le christianisme qui hésite devant cette question; de quelque côté que souffle le vent de la pensée humaine, il poursuit sa route. Il est le principe de tout développement, il est force motrice, premier mobile, semblable, dans une certaine acception, à la vapeur qui sert à tout et ne contient pas forcément les applications dont elle est le moyen.

Le christianisme ne s'identifie à aucun régimo politique, son caractère d'universalité s'y oppose; il est l'essence du progrès, mais il faut qu'il puisse marcher avec tous les degrés de civilisation. Il n'attend pas qu'un peuple soit arrivé à telle ou telle hauteur, c'est à chaque actualité qu'il répond; indifférent aux accidents transitoires, c'est le principe du mal qu'il attaque; partout où il le trouve, il le travaille et le mine, non pas en vue d'une préférence quelconque, mais en vue de l'extirpation du mal même qu'il est venu combattre sur la terre. S'il y a quelque part injustice, négation d'un droit, mépris de l'humanité, c'est à cela qu'il s'en prend.

Le christianisme n'a donc d'autre tendance sociale que le maintien ou la recherche du règne de Dieu dans la société, règne qui n'est impossible ni avec un roi, image la plus parfaite de la famille ; ni avec une oligarchie, gouvernement des sages ; ni avec une aristocratie, représentation des traditions nationales et des forces collectives de la richesse et de l'intelligence ; ni avec une démocratie, en ferme possession d'elle-même et bien disciplinée.

Les infractions à la loi divine ne constituent pas seulement le vice et le malheur de l'individu, elles sont aussi vice et malheur pour les nations ; en dehors du christianisme, il n'y aura jamais de prospérité ni de liberté durables. L'histoire, enregistrant dans ses annales la longue déception des peuples et des rois, démontre jusqu'à l'évidence que si les nations et leurs chefs avaient toujours été dociles aux enseignements du christianisme, l'état politique du monde serait bien différent de ce qu'il est aujourd'hui.

Seul, l'élément divin peut vaincre les deux grandes forces du mal : l'orgueil et l'appétit sen-

suel. L'orgueil pour son esprit, la convoitise pour son corps, voilà les deux pôles de l'homme : il est là tout entier; qu'est-ce qui, de lui, le combattra? Pour oser seulement l'entreprendre, il lui faut Dieu.

Le christianisme ne s'occupe ni des branches de l'arbre pour leur imprimer une inflexion, ni de son feuillage, pas même de son tronc, mais il veille à sa sève, dont tout le reste émane, et branches, tronc, feuillage profitent de ses soins.

Faites le bien implicitement, sans acception de système politique, et c'est le système politique qui représente sincèrement la cause du vrai et du bien qui en profitera. Il faut en ce monde savoir attendre, beaucoup plus semer que prétendre recueillir : la violence seule est rapide et peut marcher vite, mais aussi les traces de son passage peuvent disparaître avec la même rapidité. L'action utile est lente, son labeur reste longtemps inaperçu, mais les effets ne manquent jamais d'en devenir sensibles à distance. En dégageant de l'empire des circonstances et de la séduction des hommes, les idées que vous savez incontestable-

ment bonnes pour vous y dévouer, votre conscience est satisfaite. Appliquez-vous donc à ce bien certain, opposant au reste cette résistance morale par laquelle la société peut compter une activité de moins, mais jamais un danger de plus.

Ne bravons pas légèrement le péril possible de ne pas rencontrer la pensée de Dieu dans l'inconnu. Quelle tristesse d'avoir attaché son cœur à ce que Dieu n'a pas voulu, à ce qu'il ne voulait pas au moment où vous vous y livriez avec toute votre ardeur! Gardons la passion de notre âme pour ces causes dont le triomphe n'a rien de douteux; que chacun ambitionne bien plus ce qui mérite le succès que ce qui l'obtient.

Qui agit dans un autre but, peut, même lorsqu'il réussit, regretter ces efforts; qui agit, au contraire, libre de toute vue partielle, personnelle, contingente, dans un sens général, faisant à toute heure le bien qui se présente, n'exprimant que ce qu'il sent vrai, ne soutenant que ce qu'il croit juste, celui-là semble ne s'inquiéter que du jour présent, mais en réalité il travaille pour toujours. Schiller l'a dit dans un vers admirable : « Celui

qui fait le bien en son temps a travaillé pour les siècles. » Peu de choses en ce monde s'obtiennent d'une façon directe et absolue : il y a plus de gens atteints par ricochet qu'à bout portant, et ce qui est lancé dans l'espace finit toujours par rencontrer quelqu'un. Que la vérité, la justice, la charité pénètrent un cœur, et toute une atmosphère s'embaumera au loin.

C'est beaucoup s'occuper des autres que de surveiller sa propre rectitude, fortifier son âme, la purifier de tout venin, de toute faiblesse, de toute irritation, de toute susceptibilité intérieure, de tout respect humain. Sous ces conditions, le bon travail court le risque d'être à lui-même sa seule récompense, mais qu'importe? Dans les semences jetées au vent, combien n'y en a-t-il pas qui s'en vont germer loin, bien loin de la tige qui les a portées?

L'esclavage, par exemple! le christianisme n'a pas besoin d'en ordonner l'abolition, il l'inspire, et cela suffit pour qui veut se conduire d'après son esprit. C'est son avénement incomplet dans les âmes qui permet à l'esclavage de subsister, et

jamais la vérité n'a fait un progrès qu'elle n'ait par cela même rendu l'asservissement de l'homme impossible. Combattre l'esclavage uniquement au point de vue philanthropique, c'est trop souvent perdre sa peine, car la convoitise et la cupidité veillent à sa garde; mais seconder, développer, réchauffer l'élément moral qui lui est le plus opposé, c'est accélérer et centupler les chances de la délivrance.

Au fond, la civilisation n'a vécu et ne vit que du christianisme; elle le suit de loin, un jour peut-être elle se moulera sur lui; mais ce jour, la faiblesse pauvre et obscure ne peut le hâter autrement que par l'espoir sacré qu'elle en conserve et par des actes répétés en conformité avec le génie chrétien. Souvent les notions élémentaires de la foi ont suffi pour élever l'homme à la plus haute dignité morale, et ce que la foi peut en ce genre, seule elle le peut. Tout ce qui paraît au dehors, a commencé au fond de nous-mêmes, et rien ne peut changer virtuellement dans les institutions humaines, si nos cœurs n'ont pas changé.

Un autre et non moindre bienfait du christianisme, c'est de ne rien amener par secousses et de ne jamais avancer pour reculer. Tout ce qui a été dicté, fondé par lui en ce monde, l'a été sans violence. Le besoin vrai d'un peuple ou d'un individu a de profondes racines; la lenteur d'un progrès se proportionne à sa force inhérente. Un progrès que la passion humaine n'a point provoqué, quelque immense qu'on le suppose, n'est point destructeur à son passage, ni cruel à son avénement; tout y incline, les résistances se sont graduellement affaiblies, et il s'adapte alors naturellement aux grandes choses devenues nécessaires et opportunes; c'est seulement quand la volonté brusque et prématurée de l'homme s'interpose, que le bouleversement et le ravage commencent.

La nature aussi, comme tout ici-bas, soumise aux lois de la mort, a ses révolutions, ses décadences et ses progrès; quand il lui faut porter un dernier arrêt, c'est par tous les degrés de vétusté qu'elle procède : sous sa main attentive et pré-

voyante, la trace des bouleversements disparaît, ce qui renaît surgit de ce qui meurt, et lors même qu'elle fait des ruines, elle ne fait pas de décombres.

DE LA RÉSIGNATION

AU COMTE ALBERT DE RESSÉGUIER

AU PRINCE AUGUSTIN GALITZIN

HOMMAGE RECONNAISSANT

A. DE FALLOUX.

Le lecteur est déjà averti que rien de ce qui fut écrit par Mme Swetchine n'était destiné à la publicité ; je crois devoir le répéter à ceux qui vont commencer la lecture de ce véritable Traité de la Résignation.

Jamais cette âme incomparable ne s'est montrée plus à découvert que dans la plupart des pages suivantes. La plus fine observation des choses de la terre y brille à côté de la paix anticipée du ciel; des traits dignes de La Bruyère y abondent à côté d'élévations dignes de S. Augustin. La faculté de vivre à la fois de la vie du monde et de la vie de Dieu, sans avoir besoin d'aucun effort pour passer d'une sphère à l'autre, ne s'est jamais montrée avec un caractère plus touchant et plus original, plus séduisant et plus utile. On peut dire d'un seul mot, à ceux qui ont connu Mme Swetchine, qu'ils vont la retrouver elle-même tout entière.

Malheureusement, cette œuvre n'est qu'une ébauche. Personne ne pouvait essayer de l'achever à la place de son auteur. Certaines transitions manquent, quelques points de haute spiritualité sembleront peut-être insuffisamment préparés ou éclaircis ; il importe donc de se souvenir que Mme Swetchine, n'épanchant sa pensée et son cœur que pour satisfaire et pour éclairer sa conscience, ne s'est point préoccupée d'initier graduellement l'esprit des autres à son point de vue.

On a lu tout-à-l'heure [1] : « Écrire au crayon, c'est comme parler à voix basse. » On aura donc une juste idée de l'intention intime qui a présidé à cette composition, quand on saura que plus de la moitié de ce manuscrit inachevé est tracé au crayon.

A. DE F.

[1] *Pensées*, ch. 1er, Pensée LXXIV.

DE LA RÉSIGNATION

In voluntate tua, Domine, universa sunt posita et non est qui possit resistere voluntati tuæ : tu enim fecisti omnia, cœlum et terram, et universa quæ cœli ambitu continentur. Dominus universorum tu es.

ESTHER, IX, II,

CHAPITRE Ier.

De la résignation hors du Christianisme.

La résignation est une de ces vertus dont le christianisme a doté le monde; non que dès le commencement l'âme humaine ne l'ait contenue

en elle-même, avec tous les principes du mal et du bien, mais c'est à la seule lumière de la révélation qu'elle s'est manifestée empreinte de ce caractère de liberté, d'amour, de suavité et de force dont les saints, qui sont les sages du christianisme, nous la montrent revêtue.

L'homme a toujours souffert, il a toujours vu ses volontés traversées, et c'est toujours à forces plus ou moins inégales qu'il lutte avec la destinée. Néanmoins, quoique nécessairement vaincu dans bien des circonstances, quant à l'action extérieure qu'il lui faut subir, l'homme reste maître au fond de son cœur des conditions de sa défaite, et, par la loi de la liberté morale sous laquelle il vit intérieurement, il est certain de pouvoir échapper à toute volonté qui n'est pas la sienne. Fléchir ou braver, se raidir ou se soumettre, adorer ou nier, sont autant de voies qui restent ouvertes devant lui. Ce qui décide de son choix, est uniquement l'idée qu'il se fait de la puissance qui le domine, selon qu'il la suppose intelligente ou aveugle, amie ou ennemie, implacable ou impassible. Un sentiment instinctif nous avertissant que

la simple force n'a rien de moral, et qu'une loi spirituelle a seule le droit de nous commander, la volonté en nous suit les modifications que subissent les croyances et les opinions; elle réagit en même temps sur les impressions qu'elle atteint, pour les combattre jusque dans leur double et si forte racine de la nature et de l'habitude.

Le premier système religieux qui se présente à notre pensée est celui de cette Grèce, si ingénieuse dans ses fictions, et dont nos premières études nous rendent la mythologie familière.

En examinant l'influence que ce système exerçait sur la volonté humaine, nous sommes frappés d'abord de cette déité sombre qui, planant en souveraine sur les passions personnifiées dont l'Olympe est peuplée, ne se révélait que par des arrêts arbitraires et irrévocables. Le dieu vrai maître des dieux, même de celui qui usurpait le nom de

dieu suprême, s'appelait le Destin, le Destin dans sa cécité profonde et avec le cynisme de ses décrets capricieux et tyranniques. Jupiter, formateur et ordonnateur d'un monde qu'il n'avait pas créé, et qui ne réalisait aucun plan qu'on pût saisir, ne se présentait aux hommes ni comme législateur, ni comme juge. D'une main indifférente, il avait imprimé le mouvement aux éléments tirés du chaos, sans que le mal, dont la nature et l'origine restaient des problèmes sans solution, eût encouru son animadversion. L'action de Jupiter sur les événements du monde n'était pas plus libre que sa pensée en le formant n'avait été morale; sa volonté obéissait elle-même à des arrêts sans appel émanés d'un pouvoir dont l'essence était profondément inconnue; la force aveugle était partout, et nulle part l'autorité qui descend de Dieu aux hommes par le commandement explicite et direct.

Sous la loi d'un polythéisme brillant, qui n'avait oublié que le respect pour les dieux et la pitié pour la nature humaine, on vit le peuple le plus avancé et le plus intelligent de la terre, en-

qui le besoin du droit et de la justice aurait dû recevoir un stimulant nouveau de son développement même, persister néanmoins dans un système qui bannissait des cieux jusqu'à la sagesse et à la liberté. Et quand de tels dieux, en perpétuelle contradiction avec la conscience du genre humain, s'inclinaient devant le *fatum* et ses ténèbres qui désespéraient la raison, la volonté humaine ne pouvait trouver au-dessus d'elle ni règle, ni lumière, ni appui; elle se voyait dès lors forcément livrée à l'alternative d'une lutte insensée ou d'un découragement amer et abject. Aussi, dans les peintures que l'antiquité nous a laissées de l'homme aux prises avec l'infortune, ne voyons-nous, à quelques illustres exceptions près, que le raidissement de l'orgueil ou l'ivresse qui naît des plaisirs des sens : Ajax ou Epicure, voilà les deux termes auxquels devait presque inévitablement conduire la douleur, soit qu'elle portât à s'étourdir ou à tout braver.

Les croyances religieuses s'étant affaiblies chez les Grecs, elles vinrent se résoudre en système de philosophie. Celui du Portique exalta plus qu'au-

cun autre la puissance de la volonté, s'efforçant de la montrer triomphante jusque dans ses inutiles résistances aux arrêts du sort; prétention vaine qui n'eut d'autre résultat que les apparences d'une impassibilité chimérique et une menteuse négation de la douleur.

Le fatalisme mahométan, corruption de principes vrais, comme l'islamisme entier, égara la résignation dans des voies fausses. Le monde, aux yeux des sectateurs de Mahomet, n'était pas, comme aux yeux des païens, conduit par une divinité aveugle; mais en reconnaissant une cause première, libre et intelligente, un Dieu esprit et par qui tout a été fait, ils arrêtaient irrévocablement tous les événements dans son sein, en sorte que d'une part, s'enchaînant lui-même, Dieu perdait jusqu'au droit de se laisser fléchir, et que de l'autre il dépouillait l'homme de toute liberté morale.

A ce point de vue, Dieu n'efface pas pour écrire, mais c'est la parole de Pilate qui a force constante et universelle : *Ce qui est écrit est écrit.*

Instrument souple entre les mains d'un chef ardent et habile, l'islamisme s'empara de l'instinct paresseux de l'Orient pour donner à la soumission aveugle toute l'activité qui se retirait de l'esprit et du cœur, et dirigea cette soumission vers le fanatisme guerrier. La croyance à un arrêt qui fixait à l'avance l'avenir inconnu, rendant inutile toute prudence, armait les musulmans d'un invincible courage, excité encore par le dogme du salut qu'obtenaient tous ceux que la mort frappait les armes à la main.

Cette croyance, et toutes les indulgences offertes à la sensualité, firent en grande partie le succès de cet islamisme qui faillit recevoir pour couronne la conquête matérielle du monde; mais partout où le fanatisme guerrier n'eut pas à protéger le fanatisme religieux, le mahométisme porta ses fruits; il éteignit l'activité morale dans le double sommeil de la paresse et de la volupté, et

partant de l'imprévoyance pour arriver à l'incurie, il plongea les âmes dans un engourdissement léthargique.

Le quiétisme indien, autre forme également dénaturée de la résignation, prend sa source dans une erreur subtile et fondamentale, dans un panthéisme qui confond toutes les substances et intervertit tous les rapports. L'âme humaine n'y est pas considérée comme une création du Très-Haut, mais comme une portion de lui-même, de la même manière que l'étincelle est une partie du feu dont elle se détache. On conçoit que dans cette hypothèse, l'homme devienne très-légitimement sa fin à lui-même, et qu'un état de satisfaction imbécile, d'immobilité externe et interne, soit une des conséquences de son absorption dans l'unité divine.

Toute erreur, quand elle passe de la spéculation à la vie réelle, devenant dangereuse pour

la morale, le résultat logique de ce dogme indien de l'absorption est de retrancher l'action, de faire disparaître la notion du devoir, d'attaquer l'énergie humaine dans le double but qu'elle doit se proposer, le dévouement aux autres et le détachement de soi-même. Au lieu de marcher à la lumière de préceptes vivifiants, la résignation chez l'Hindou aboutissant à l'indolence, semble suivre l'ombre et la déclivité des penchants naturels; elle annule l'intelligence, elle puise toute sa force dans l'imagination, dans de vagues spéculations qui n'ont d'autre application que l'inutile pratique des puérilités les plus bizarres. Même à l'égard des gymnosophistes de l'Inde, il répugne de reproduire les accusations banales d'hypocrisie et de mensonge; mais en les écartant, ainsi que le veulent le bon sens et l'expérience, ces étonnantes aberrations nous démontrent encore à quel point des principes isolément vrais, des intentions droites et une incontestable force d'inertie défendent mal, dès qu'on est hors de la vérité, contre les conclusions les plus insensées.

Si donc une soumission de respect et d'amour ne peut s'adresser à une cause aveugle; si nier la souffrance est tout autre chose que nous apprendre à la supporter; s'il est également vrai que cette soumission, dans les conditions qui en font une vertu, ne ressort ni d'un fatalisme qui stéréotype Dieu et le monde, ni d'un quiétisme qui vaporise toutes les vérités dont il s'empare, ne sommes-nous pas forcés de conclure que la résignation, telle que nous en possédons la notion, dépend des vérités révélées?

Sans Dieu et l'homme, connus comme ils le sont à la double lumière de l'histoire et du dogme, le caractère moral de l'autorité eût toujours manqué au pouvoir qui dispose de notre destinée, et jamais la crainte servile n'eût cédé sa place au respect filial. Le seul fait de la Rédemption, dans son double caractère de puissance et de charité, nous initie plus avant à la justice, à la convenance, au mérite, au bon sens de la soumission parfaite, que toutes les inductions humaines, tous les calculs de la prudence, les démonstrations

abstraites et les vagues aperçus d'une creuse théosophie.

Un Dieu vague, impersonnel, quelconque, et voulant rester inconnu dans sa royauté par delà les soleils, ne pouvait exercer aucun droit sur l'homme abandonné à lui seul et ignorant à la fois ses grandeurs et son néant. Pour créer en nous cette soumission ferme, tendre et patiente, il faut que la prière adressée à Dieu par un grand saint : *Noverim te, noverim me* [1], ait déjà été exaucée au fond de nous-mêmes; il faut que ce Dieu, si défiguré et si méconnu par l'ignorance et la mauvaise foi, soit vraiment, aux yeux de l'homme, le Dieu vivant, le Dieu créateur qui nous tira du néant ainsi que toutes choses, et après la chute daigna réparer son ouvrage; il faut qu'en remontant les âges, l'homme ait vu se dérouler le magnifique tableau des plus frappantes miséricordes, et Dieu ne jamais manquer aux siens, lors même qu'il semble les abandonner; il faut surtout qu'une foi vive lui montre dans les cieux le Dieu qui nous a

[1] Vous connaître, me connaître!

parlé, le bon Dieu, le Dieu fils de l'homme, cet Emmanuel de l'autel qui est venu nous tout apprendre, qui est venu vivre, mourir, demeurer avec nous!

A défaut de ces secours divins, on peut sans doute mettre son honneur dans son courage et opposer un front calme aux coups du sort, mais ce n'est pas à une fermeté d'apparat, à une bonne contenance extérieure, à des actes isolés que se borne la résignation chrétienne qui doit pénétrer tous les sentiments, avant même de les traduire au dehors. Cette résignation est plutôt la libre expression d'une volonté régénérée et victorieuse qu'un effort de vertu; elle est bien plus une situation de l'âme qu'une adhésion calculée et mesurée sur l'épreuve du moment. On ne saurait trop le répéter, la permanence de tels effets suppose essentiellement et avant tout une fois vive, éclairée, agissante, telle que le christianisme seul pouvait la former, parce que lui seul, dans son admirable répartition d'ombre et de lumière, se montre également armé de justice et de miséricorde, et merveilleusement attentif à tout ce qui se passe sur la

terre. C'est à la sagesse qui a tout prévenu et tout préparé qu'il appartenait d'attirer à elle, en les laissant libres, toutes nos volontés, et si notre Dieu ne s'était nommé à nous la Providence, jamais notre cœur n'eût conçu la vraie et vivante résignation.

Il n'est pas de système religieux qui ait proclamé plus hautement que le christianisme la liberté de l'homme. Renfermée dans cette parole même du Tout-Puissant : *Faisons l'homme à notre image,* elle est également attestée par le plus ancien des faits humains auquel nous puissions remonter, le péché originel, qui n'est, hélas! qu'un immense et criminel acte de liberté.

Si l'homme n'avait pas une personnalité distincte, une vie propre, l'intelligence pour connaître, la faculté de choisir; s'il n'avait pas une sphère d'action, et dans la conscience un inex-

pugnable asile, où serait la ressemblance avec Dieu?

Si l'homme n'était pas libre, comment aurait-il été coupable? Comment aurait-il traversé les desseins de Dieu et consommé son propre malheur? Sans liberté, point de responsabilité; sans responsabilité, aucun acte ne serait empreint de moralité, et par conséquent toute justice dans l'application de la récompense et du châtiment deviendrait impossible.

Par cela seul que la liberté est le caractère de sa nature, l'homme se distingue du reste de la création, et il est investi d'une vie spéciale et personnelle qui le rend, avec la grâce, maître et artisan de sa propre destinée. C'est par le libre arbitre que l'homme, placé entre le bien et le mal, peut être coupable ou méritant; c'est parce que la volonté humaine peut protester, résister en subissant la loi qu'intérieurement elle repousse, que son adhésion a un sens, son consentement une valeur, et que son choix, quel qu'il soit, pèse dans la balance.

Mais cette liberté, qui en Dieu est absolue, n'a

été pour l'homme que magnifiquement concédée ; le premier attribut de sa royauté sur le monde ne peut être qu'une première servitude à l'égard de celui de qui il la tient. Dieu a placé l'homme au sommet de la création pour qu'il en concentrât les rayons et que son hommage reçût par là plus d'unité et de valeur. Il a créé l'homme libre pour élever sa dépendance et lui faire un mérite de la confesser. Quelque grand que soit l'homme, il a tout reçu, et de chacun de ses priviléges naît toujours un devoir.

Au sentiment de cette liberté commun à tous les hommes, le chrétien ajoute la connaissance de l'usage qu'il en fait; il mesure de l'œil l'abîme ouvert par la chute, il voit toute l'impossibilité de le combler sans la grâce.

De ces deux termes, fondements primitifs d'une même histoire, l'homme créé libre et l'homme tombé, base révélée qui nous découvre toute la

pensée de Dieu et toute notre faiblesse, naissent immédiatement deux vertus qui appartiennent en propre au christianisme : l'humilité, dont le monde ancien n'avait jamais entendu parler, et la soumission, méconnaissable sous les travestissements de l'erreur..

L'orgueil étant la cause de la chute de l'homme, n'est-ce pas à l'humilité de le relever? Une corrélation existe, secrète et puissante, entre la liberté qui a compromis tous ses droits et la résignation qui, se confiant aux moyens réparateurs, fait remonter l'homme au rang d'où il n'aurait jamais dû descendre. Toute la morale chrétienne est l'expression logique de la situation où la liberté et la chute ont placé l'homme. Cette morale est comme un vaste réseau qui l'embrasse tout entier; toutes les parties en sont identiques, malgré des proportions diverses; elles portent chacune la même empreinte, jusque dans les déductions éloignées où l'on a quelque peine à retrouver la substance du précepte sous la forme éthérée et sublime du conseil.

Néanmoins, parmi ces déductions, il en est qui

sortent plus immédiatement des entrailles mêmes du dogme chrétien et qui sont comme ses premiers-nés : l'humilité et la résignation réclament les honneurs de cette primogéniture. Ces deux vertus, en effet, ne mettent pas seulement au grand jour le caractère le plus saillant de la morale chrétienne, mais elles initient à tout ce que son essence a de plus intime et de plus profond, et elles sont encore les moyens efficaces par lesquels les enseignements les plus explicites et les plus hauts atteignent à une réalisation complète. Ainsi, pendant que l'humilité devenait la première vertu de l'homme, à cause de l'orgueil qui avait été le principe de sa chute, la résignation s'enchaînait volontairement pour expier les écarts de la liberté.

La rédemption, œuvre d'adorable et infinie miséricorde, dont la puissance s'est concentrée tout entière dans les abaissements de l'obéissance, nous montre, immédiatement au-dessous des trois vertus théologales, l'humilité et la résignation. S'humilier et souffrir, voilà le royal chemin dans lequel Notre-Seigneur nous précède; s'humilier et souffrir, c'est, avec la grâce, toute la joie de l'inno-

cence et toute la confiance de l'homme pécheur; c'est tout le parfum des humbles fleurs qui croissent au pied même de la croix.

Née aux premières clartés du monde et appuyée sur les vérités que nous ont transmises l'Écriture et la tradition, la résignation, telle que la conçoit la pensée chrétienne, ne peut avoir rien de commun avec les voies tracées par la sagesse du paganisme. Comment, dans son sens intime, raisonnable et sincère, le christianisme n'eût-il pas jugé le stoïcisme faux et contradictoire? Comment n'eût-il pas jugé la négation de la douleur particulièrement absurde dans un système qui ne donne aucune prise sur elle, puisqu'il ne lui oppose aucune espérance?

Le christianisme, ouvrage de Celui qui a fait la nature, n'en bouleverse pas ainsi les lois, même par l'introduction de l'élément surnaturel; il ne prétend pas supprimer la douleur, mais il la pu-

rifie, il la soulage en la sanctifiant, il la justifie à nos yeux en nous montrant sa relation profonde avec nos véritables besoins, et seul il sait l'adoucir en nous faisant entrevoir la félicité qu'elle peut nous mériter un jour. Ce n'est pas la vérité, hélas! qui niera jamais la douleur; elle qui est venue en sonder les profondeurs, en montrer les desseins; elle qui sait si bien aussi toute la dignité à laquelle elle élève l'âme humaine et tout ce qu'elle doit y féconder! Au lieu de la nier puérilement, elle la dépouille de tout ce qui l'égare ou la corrompt, elle la transforme par le secret d'une alchimie divine. Transformer appartient à l'homme agissant au nom de Dieu, et non pas créer ou anéantir.

Dans le système de l'enchaînement fatal de toutes les causes et de tous les effets, le chrétien voit une coupable atteinte portée à la puissance et à la liberté du souverain Être. L'informe notion d'un Dieu créateur et pourtant absent de son œuvre, je ne sais quel arrêt une fois prononcé qui porte à jamais ses conséquences inflexibles, doivent frapper l'homme de terreur ou de stupidité, et éloigner de lui,

avec l'espérance, jusqu'à la foi en la pitié céleste.

Descendu dans le domaine de l'action, le dogme de la fatalité n'exerce pas des ravages moins funestes, en ôtant à l'activité humaine tout vrai stimulant. Et en effet, pourquoi agir, pourquoi combattre l'inertie, la paresse et la légèreté, si nos efforts sont vains, si en nous et hors de nous rien n'est modifiable, si Dieu n'attend rien de nous, s'il n'est pas vrai qu'agents libres et réfléchis que nous sommes, Dieu en nous donnant sa loi nous ait révélé sa pensée et ait daigné nous prendre pour ses coopérateurs; s'il n'est pas vrai enfin que sur cette immense scène du présent qui projette son ombre sur l'éternité, nous avons l'œuvre de Dieu à continuer, notre talent à faire valoir et à la fin de chaque jour un salaire à mériter?

Les hypocrites efforts pour assimiler la résignation chrétienne au fatalisme musulman ne réussiront jamais, quoi qu'on fasse, à confondre des dispositions séparées entre elles par les plus caractéristiques symptômes. Le Turc prend la veille pour le lendemain; chez lui l'inerte soumission précède l'action au lieu de la suivre, et quand elle ne la

retranche pas, elle l'affaiblit : cette volonté, dans son imbécile adolescence, redouterait de passer à la virilité. Hors de la vérité, la volonté est une force suspecte; on l'enchaîne ou on l'abrutit faute de pouvoir la gouverner. Le chrétien est moins timide; la résignation active, intelligente jusqu'au bout, n'est pour lui que le dernier terme de son activité même, la dernière raison de tous les efforts tentés et épuisés. C'est seulement après avoir déployé toutes ses ressources, mis en jeu toutes ses forces, que le chrétien entre dans le repos de la soumission parfaite, vainqueur, quelle que soit l'issue de la lutte, car la victoire, pour la conscience, n'est que l'accomplissement de son devoir et l'achèvement de sa tâche tout entière.

On ne serait pas plus juste de vouloir reconnaître quelque chose de la résignation chrétienne dans les faux semblants du quiétisme indien.

Malgré tout ce que le christianisme porte en lui

même d'abandon tendre à la volonté divine, de propension à s'unir à elle et de bonheur à s'y livrer, les sentiments qu'il fait germer n'ont rien de commun avec l'absorption de toute personnalité et l'orgueilleuse prétention d'une identité blasphématoire. Le christianisme perfectionne la vertu humaine par l'action de son principe divin; il asservit la matière et combat ses usurpations, et néanmoins il la fait participer à toutes les sanctifications de l'âme. Son respect pour les réalités met en garde contre les rêves puérils, contre les chimères pieusement enfantées par l'imagination, contre les illusions, quelque sainte que puisse paraître leur source, quelque innocents que soient leurs effets. C'est toujours de symboles sensibles qu'il recouvre les pensées les plus subtiles, c'est toujours la substance du devoir qu'il nous fait toucher, nouveaux Antées, pour renouveler nos forces.

La parfaite rectitude de la résignation chrétienne n'en a pas moins été menacée dans le sein même de l'unité catholique. Elle l'a été d'abord par le déterminisme, système qui prend son nom de la succession des causes déterminantes; erreur assez obscure et peu prononcée, mais qui n'est pas sans danger, bien qu'elle n'ose pas aller aussi loin dans la prédestination que quelques sectes modernes. .

. . . . . .

Le quiétisme du XVIIe siècle a eu des destinées beaucoup plus connues : il arrivait paré de belles couleurs, sous l'imposante et persuasive autorité de noms vénérés et chers. Mais le vêtement le plus brillant ne dissimule pas l'erreur à la vigilance des sentinelles d'Israël, et pour elles, signaler l'écueil, c'est en préserver tout ce qui a droit au nom de fidèle . . . . . .

. . . . . .

Nous avons dit ce que la résignation chrétienne

n'était pas; essayons à présent de dire quelque chose de ce qu'elle est.

Les définitions de la foi ne sont pas les seules auxquelles l'Eglise applique sa dictature souveraine; elle s'étend également sur la morale; le dogme les contient l'une et l'autre, l'affirmation ne pouvant venir que de lui. L'Eglise est donc à la fois l'orthodoxie en fait de croyances, et l'infaillible rectitude en fait de notions morales. Le symbole, traduit et passé dans le domaine de l'action, donne aux préceptes leur valeur et leur sens; c'est encore lui qui garde toutes les vérités qu'il nous fait connaître, de l'interprétation étroite, de l'extension injuste, de toute déviation, de tout déplacement par lequel l'ordre des importances pourrait être interverti. Dieu, qui n'exclut rien parce qu'il embrasse tout, mène de front toutes les simultanéités; il a fait la place de toutes choses, dans la nature, dans la dualité de l'homme, et aussi dans ce monde spirituel où toutes les vertus comme toutes les vérités se concilient entre elles. La Religion nous les présente comme des sœurs qui ont un égal droit à l'héritage paternel, et qui sont destinées à se sou-

tenir toujours, à ne se nuire jamais, aucune ne pouvant légitimement s'étendre au préjudice des autres, l'intégrité de chacune ayant été mise sous la sauvegarde de toutes.

C'est donc à travers les écueils du brutal fatalisme, du quiétisme indolent, que la résignation chrétienne trace sa route pour ne favoriser aucun excès et préserver la vertu même de tout empiétement comme de toute irrégularité. Assez belle pour ne vouloir que la beauté qui lui est propre, assez puissante pour se renfermer dans ses limites, assez humble et assez élevée à la fois pour traiter directement avec Dieu, libre, vivante, forte, généreuse, calme, sereine et digne avant tout, la résignation revêt successivement tous ces caractères ou les présente confondus dans un reflet sublime.

Oui, elle est digne et fière cette résignation qui courbe la tête et fléchit le genou; on ne saurait la priver du haut rang qu'assure à la liberté l'obéissance volontaire. « Que le Seigneur te commande! » ce cri de l'archange Michel est, selon la parole d'un éloquent écrivain, le plus noble souhait qu'une créature puisse former en faveur d'une autre créa-

ture. Que Dieu te commande! et la suavité et la force accompagneront son commandement, et le oug du Seigneur t'affranchira de tout autre!

Oui, la résignation est libre; car il n'y a pas d'acte plus souverain que celui par lequel on résigne sa liberté!

La résignation est vivante et glorieuse : vivante, car il y a plus de vie dans la mort de celui qui, selon l'Evangile, se meurt à lui-même, que dans la plupart de ceux, ombres et cadavres, que le combat, le dévouement et le sacrifice n'ont jamais ennoblis; glorieuse, car le chrétien se résigne, comme Abraham obéit. Il a tout appris de la parole révélée, il la reconnaît encore, parlée ou traduite, également intelligible dans les événements que Dieu, sans repousser le concours de notre impuissance, choisit pour la manifestation de sa volonté! Trop de clarté illumine le fil conducteur que le fidèle tient entre ses mains, pour qu'il s'inquiète des obscurités où le devoir l'engage; et, comme ce n'est pas des chances du succès qu'il se demande compte, mais de la rectitude de chacun de ses pas, partout où l'action est contrainte de s'arrêter, c'est

la soumission qui vient se mettre à sa place.

Enfin la résignation est calme et sereine, de cette sérénité visible dont le flambeau est intérieur et qui est la joie de la vertu. La résignation vit de respect et de confiance; mais elle a aussi une vue de compréhension et d'amour qui rend plus pénétrables à ses yeux les ruses adorables dont la miséricorde divine se sert envers les hommes pour les amener à ses fins.

Ainsi, la nuit de notre exil peut avoir des ombres, mais n'a point de ténèbres. Tant que l'action est en marche et son issue en suspens, la force et l'activité morale prennent tout leur développement; maïs dès que la lutte a cessé, dès que le caractère d'irrévocabilité est venu proclamer la sanction ou la permission divines, le chrétien fléchit devant elles, et sa volonté s'unissant à la volonté suprême, elle entre, selon la magnifique expression de Bossuet, dans les puissances de Dieu.

CHAPITRE II.

Justice et convenance de la résignation. Ses différents degrés.

Dieu a voulu que sur la terre il n'y eût de méritant ou de coupable que la volonté humaine ; elle seule, vivante pour le mal ou pour le bien, assume une responsabilité. On peut dire même, sans manquer d'exactitude, que dans ce monde il n'y a que deux puissances : Dieu et la volonté humaine. Quand elles s'unissent, c'est pour cette terre la gloire et le bonheur; quand elles se séparent, c'est la révolte avec tous les châtiments

qu'elle amène, comble du malheur pour la créature ; mais dans l'un et l'autre cas, glorification du Créateur.

Du moment où l'homme a connu l'abîme dans lequel le chef de sa race avait plongé ses enfants ; du moment où il a senti s'agiter en lui le germe funeste du mal, et compris que ce germe surmontait sa volonté, il a dû chérir l'expiation qui devenait le moyen unique de sa réhabilitation et le gage de sa réconciliation avec Dieu.

La rapidité du mouvement qui l'entraîne aveugle et étourdit le coupable (et quel homme de bon sens peut ne pas se juger tel !) ; mais à peine a-t-il repris son sang-froid, que le châtiment devient à ses yeux le droit imprescriptible de la justice offensée, et quant à lui-même une pieuse espérance.

Dieu n'a qu'une seule manière de punir : l'abandon. Les sévérités de Dieu se méditent pendant son silence ; dès qu'il parle, c'est que le pardon est au bout du châtiment, et ses plus redoutables menaces sont des avertissements. Dieu ne punit pas seulement pour donner ensuite un libre cours à sa miséricorde, c'est aussi afin de réduire et de

préparer les cœurs sur lesquels il veut agir. « Parce qu'ils ont violé cette alliance, je leur ai fait sentir mon pouvoir, » dit le Seigneur. Mais après l'épreuve sévère et cruelle, le Seigneur ajoute : « J'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, je l'écrirai dans leurs cœurs, et je serai leur Dieu et ils seront mon peuple. »

Ne voit-on pas que ces âmes brisées, amollies par l'affliction, sont destinées à recevoir plus profonde encore l'empreinte des caractères sacrés que trace la main divine ?

Le châtiment, sous le nom de douleur, comprend les innombrables épreuves infligées à la nature humaine. Souffrir, voilà ce qui n'a pu être épargné. La faiblesse pouvait être rachetée par la puissance, l'ignorance par la sagesse, la pauvreté par la richesse : le péché ne pouvait l'être que par la douleur. Les détails de la passion, l'agonie et la mort d'un Dieu, qui sont le point saillant du grand drame de la Rédemption, nous découvrent la nature des moyens qui s'appliquent à l'accomplissement de notre régénération.

Si la souffrance n'avait été entre les mains du

Dieu sauveur qu'un châtiment, il ne l'aurait pas assumée sur sa tête en tout et toujours ; il l'aurait gardée en réserve pour ses justices, et nous devançant dans une voie éclatante et sereine, il nous aurait fait parcourir un cercle complet de développements brillants et utiles. Mais le remède ici n'eût pas été à la profondeur du mal, le venin n'eût pas été extirpé, le fer rouge n'eût pas été appliqué à la blessure. Alors, et à cause de cela, le Christ a ouvert la voie royale de la croix ; il y est entré, nous précédant, ne s'épargnant en rien, essuyant tour à tour toutes les souffrances et toutes les ignominies, les épuisant quant à lui-même, et nous en transmettant néanmoins le dépôt tout entier. L'expiation ! Ah ! combien elle doit nous être chère ! C'est le sang de notre Maître, la trace vivante de ses pas dans la poussière où nous marchons après lui, le gage de notre réintégration dans l'héritage paternel ; c'est notre rang perdu et reconquis, le nœud de notre lamentable histoire ; c'est le Calvaire sans lequel il n'y aurait pas de résurrection.

L'acceptation de la souffrance, c'est-à-dire la soumission à la volonté de Dieu, est tellement cette piété à laquelle ont été promis non-seulement les biens de la vie future, mais aussi ceux de la vie présente, que tous les instincts des natures élevées s'y rapportent. Ainsi, un sentiment profondément gravé dans notre âme, c'est la solidarité. Eh bien, se révolter contre la souffrance de la race humaine, c'est s'isoler du reste de l'humanité, c'est refuser de prendre sa part des décrets sévères qui pèsent sur elle, c'est se séparer de ses frères, ne pas se sentir frappé en eux et ne pas vouloir l'être quand ils le sont; c'est enfin ne pouvoir plus dire même avec le poëte : *Humani nihil a me alienum puto* [1], car on ne compatit que du bout des lèvres au sort qu'on ne veut pas partager.

[1] Rien de ce qui est humain, je ne l'envisage comme m'étant étranger.

Ce retentissement immense de tout cœur qui a battu, dans le cœur qui bat encore, cette conviction brûlante que chacun de nous eût pu commettre les crimes commis par tous, cette solidarité qui fait sans cesse tressaillir notre cœur de sympathie, de gloire, d'indignation ou de pitié, ce sentiment si fort déjà lorsqu'il n'est encore que naturel, reçoit du christianisme une vie plus haute, une bien autre portée.

Quoi, quand Abraham obéit, quand Job se laisse dépouiller, quand David lave sa faute dans les larmes, quand le nouvel Isaac consomme son sacrifice sur le Calvaire, nous, coupables, nous nous révolterions contre l'obéissance, la pauvreté, les larmes et la mort! La Mère du Christ a survécu à son divin fils et nous ne laisserions pas le Christ nous transpercer de ce même glaive de douleur! Ah! si telles étaient nos dispositions, quel menaçant démenti ne recevraient-elles pas de la foule innombrable des martyrs et des saints dont la vie n'est guère que la paraphrase du mot sublime de sainte Thérèse : « Souffrir et mourir! »

Si les choses sont fortuites, il est clair qu'elles n'obligent en rien; il devient permis, selon l'humeur qui domine, de se livrer à ces colères de l'enfant qui prête de la sensibilité à ce qui n'en a pas, et frappe l'objet contre lequel il s'est frappé, ou s'en distrait dans sa mobilité capricieuse.

Si ce n'est pas Dieu qui règne, il est tout simple que l'homme devienne le maître de toutes ses actions, qu'il personnifie en lui-même la loi, et qu'il rejette comme étant en dehors d'elle tout ce qui s'oppose à son bon plaisir. Ainsi, repousser tout ce qui lui est incommode, nier ou calomnier ce qui le dépasse, écarter ce qui le blesse, le contrarie ou l'afflige, écraser ce qui lui est inférieur, voilà ce qu'il sera d'autant plus raisonnable d'attendre de l'homme, que l'homme sera plus conséquent avec lui-même. Mais si, au contraire, *le cœur encore tout voilé de l'épaisseur de la chair*, commence néanmoins à entrevoir, sous la gros-

sière enveloppe des choses, l'esprit qui les a créées, s'il aperçoit une puissance ordonnatrice qui ne les conserve que parce qu'elle les conduit; si surtout les mauvais jours dont se compose son pèlerinage sur la terre viennent à lui apparaître comme le prélude d'une vie qui ne doit pas finir; que de conséquences surgissent, que d'enseignements découlent de ces vérités primitives! Les choses alors commencent à participer à l'importance et pour ainsi dire à l'intelligence des personnes, car elles ne sont plus à nos yeux que ce que l'éternelle sagesse a voulu qu'elles fussent dans l'ordre de notre salut; tandis que cette même sagesse une fois écartée du gouvernement du monde, ce sont au contraire les personnes qui s'assimilent aux choses, jouets comme elles de combinaisons aveugles dont l'impulsion première se perd dans une épaisse et profonde nuit.

La révélation seule nous apprend Dieu et nous-mêmes; seule elle nous découvre la direction des destinées générales de l'humanité et de nos destinées particulières : double mouvement magnifiquement figuré par la double révolution annuelle et diurne du globe.

Après avoir suivi le doigt de Dieu dans l'histoire et dans les prodiges sensibles de la vie de chacun de nous, après avoir reçu la sublime promesse que pas un cheveu de notre tête ne tombera au hasard, que nous faut-il encore? Dieu n'a-t-il pas à la fois calmé toutes nos craintes et déplacé irrévocablement nos répugnances et nos estimes? Une telle parole, une parole infaillible, ne nous donne-t-elle pas le sentiment que nous sommes veillés, gardés, protégés par le grand œil paternel toujours ouvert? Dans l'horizon éclairé par sa lumière, quelle perplexité est sans issue, quelle tristesse trop poignante, quelle contrainte importune, quelle douleur au-dessus de nos forces? Dieu ne prend-il pas les devants pour nous faire tout supporter, quand il nous donne la certitude d'échapper au néant, l'espoir d'éviter la réproba-

tion, et je ne sais quel délicieux et immérité pressentiment du ciel, pour prix d'efforts languissants et de souffrances justement subies?

En regard de cette éternité qu'il s'agit de conquérir, le mal n'est plus que ce qui nous éloigne du but suprême, le bien n'est plus que ce qui nous y conduit, fût-ce l'anxiété et l'affliction. Quand l'immortalité promise à l'homme s'imprime vivante dans ses convictions, toutes les conditions de son existence sur la terre se trouvent changées; les événements qui s'y croisent dans tous les sens n'ont plus d'importance, je dirais presque de réalité, que dans leur relation avec ce but.

Ainsi donc, l'homme peut se raidir, protester, mentir à son sens intime, mais si les démons ne lui ont pas soufflé le hideux blasphème, s'il croit, il faut qu'il se soumette; s'il fléchit, il faut qu'il se prosterne. Point de milieu; choisir dans les objets de sa soumission, la restreindre ou la suspendre n'est qu'une sorte de neutralité entre la rébellion et le consentement, un compromis entre la peur qui supprime le murmure et cette autre faiblesse qui ne sait qu'endurer, une simple attitude

extérieure qui maintient l'âme en assez bons termes avec ce qu'elle respecte, mais n'en laisse pas moins la volonté malade, frappée de cet appauvrissement moral si sévèrement flétri par Dieu sous le nom de tiédeur.

Cependant, n'exagérons rien, n'anticipons même pas ici sur les progrès de la grâce qui, dans sa marche invisible et ascendante, nous découvre successivement de nouveaux horizons et nous fait accomplir facilement les choses les plus difficiles. N'oublions pas qu'il y a plus d'une région habitée dans le royaume céleste, plus d'une station sur la montagne sainte, et que si les jalons de la base au sommet ont été placés irrévocablement par la main de Dieu même, il n'impose pas à la totalité de ses enfants la route tout entière. La vertu a ses degrés, et, en ce qui touche les hommes, elle a aussi sa hiérarchie.

La morale faite de main d'homme trahit son origine autant par ses exagérations que par ses lacunes; arbitraire dans ses exigences, elle enfle ou réduit le précepte et presque toujours l'improvise; tantôt elle impose l'héroïsme par une formule impérieuse, tantôt elle corrompt la loi morale par un impur alliage. La religion catholique, au contraire, instruite par son divin maître à distinguer le précepte obligatoire pour tous du conseil qui demeure facultatif, met ses enfants en garde aussi bien contre le relâchement que contre ces excès dans la théorie du bien qui n'ont été souvent qu'une noble et attrayante manière de périr. La résignation est à son point de départ fort distante du haut degré auquel elle peut s'élever. Comme les autres vertus chrétiennes, elle ressemble à une pyramide dont la large base est le précepte, et qui s'élève et se rétrécit par degrés jusqu'à n'être plus qu'une aiguille, image de la perfection et de la consommation du conseil.

Le premier degré de la soumission est l'acquiescement respectueux à la volonté divine : puis ce sentiment se transforme en une acceptation pieuse

et sincère dont la confiance est le principal mobile. L'âme s'abandonne alors plus qu'elle ne raisonne : elle voit dans celui qui lui impose l'épreuve, moins le créateur qui a droit de tout exiger, que le sauveur adorable qui par son exemple prêche l'obéissance. Dieu n'est plus seulement pour elle cette sagesse qui ne peut ni tromper, ni se tromper elle-même, mais encore la sagesse pleine d'amour qui voit dans l'homme le chef-d'œuvre de sa puissance et qui a tout préparé pour lui procurer le salut. . . . . .

. . . . . .

Bientôt on voit la lutte que cet état comporte encore, s'affaiblir graduellement et disparaître en oscillations de plus en plus légères, à travers un crépuscule impénétrable et mille fois pénétré. Entrée dans la voie de l'abandon, la confiance de respectueuse devient filiale, le consentement à tout ce qui est envoyé de Dieu passe comme en une sainte habitude.

La volonté qui n'exécute qu'en proportion de ce qu'elle voit, et qui voit toujours mieux et plus loin à mesure qu'elle exécute, ne peut s'éclairer

sans que le progrès de sa compréhension ne double ses forces; elle surmonte tous les obstacles, se dégage successivement de toutes les entraves; et enfin, comme dernier terme de ses efforts, elle se délivre d'elle-même. Allégée de ses encombres, plus intelligente du principe de son détachement, alimentée de tant de grâces reçues, sentant sa révolte affaiblie d'abord, puis vaincue et maintenant expirante, elle arrive au terme bienheureux où l'on ne peut plus voir que ce que Dieu veut et rien vouloir de ce qu'il n'a point voulu. C'est alors seulement, c'est après avoir ainsi dompté le monde en lui-même, que le chrétien, noble affranchi du Christ, met tout entière aux pieds de son maître la puissance qu'il vient de reconquérir, et présente dans les inextricables enlacements de la liberté et de la grâce l'assimilation la plus réelle de la nature humaine à celle de Dieu.

Ainsi, dans ces hauteurs diverses et diversement illuminées, nous avons successivement la foi respectueuse qui s'incline, la foi pieuse qui se soumet, la foi victorieuse qui s'unit; mais toujours la foi, parce que la foi est l'âme de la rési-

gnation, précisément pour en faire, dans son principe comme dans ses effets, une vertu surnaturelle qui peut-être les comprend toutes.

Dieu a tant fait pour diminuer le nombre des coupables! Il désire nos progrès, leur sourit et les aide, il ne nous les impose pas. Mais quand une fois par la grâce du précepte accompli, on a découvert quelque chose de la belle ordonnance des desseins de Dieu; quand une première initiation nous a mis dans le secret de ses vues, comment s'arrêter à la lettre de sa loi, comment cesser de répondre aux plus touchantes sollicitations de son amour qui mendie notre abandon complet? Quand on a tant fait que de quitter les voies de la nature, voies qu'après tout il est quelquefois commode et doux de suivre; quand on s'est raidi contre soi-même, qu'on s'est imposé silence, qu'on s'est vaincu sur mille points sensibles, est-ce la peine de s'arrêter dans la région d'une obéissance

douteuse, contestable, et après avoir renoncé au monde, à ses séductions, de n'arriver pas même, ainsi dépouillé, à la vraie liberté des enfants de Dieu!

Une constellation de vertus veille à la garde de cette résignation : le chrétien qui lit chaque jour : « Le juste vit de foi, » n'ajouterait-il pas, si son cœur souffre : Il vit de foi et de résignation!

La foi rend la résignation raisonnable.

L'espérance la rend facile, elle trompe nos douleurs en nous faisant pressentir les véritables joies, et soulève tous les fardeaux par la force de l'attrait qui emporte vers les biens invisibles.

La charité, pour qui rien n'est impossible, communique son esprit à la résignation.

L'amour de Dieu, quand il nous a détournés du long amour de nous-mêmes, aplanit les collines pour que rien n'intercepte l'horizon divin, il comble les vallées pour que rien ne retarde notre marche.

La patience touche de si près à la résignation qu'elles semblent souvent une seule et même chose. C'est par la patience qu'on possède son

âme. La patience, fruit délicieux quand on le cueille mûr et dont la racine seule est amère, selon la parole d'un ancien.

L'humilité est le vrai flambeau qui éclaire nos souffrances. Insolvables comme nous sommes, que pouvons-nous souffrir que nous n'ayons mérité, sinon dans le détail, au moins dans l'ensemble? La douce et tendre humilité arrache le trait, guérit la blessure que la résignation cicatrise.

Le sacrifice! Il ne faut pas oublier que l'autel chrétien est un tombeau, et que c'est sur les ossements des confesseurs et des martyrs que l'adorable victime nous invite à nous immoler avec elle. L'esprit de sacrifice s'applique à tous, et si des actes héroïques sont demandés aux uns, il reste encore pour les autres l'immolation obscure et continue.

Les velléités, les dévouements incomplets, la foule de ces moyens qui transigent avec l'idée franche et entière, ne portent en eux-mêmes ni fruits heureux, ni consolations efficaces. Quand on a tant fait que de vouloir se détourner de soi, il faut se tourner vers Dieu irrévocablement, en-

tièrement. Il faut devenir cet « habitant de la cité » sainte, qui porte, comme dit saint Augustin, au » fond de son cœur, un *fiat* et un *amen* continuels, » qui veut toutes ses peines et ne veut aucune » des consolations dont il est privé. Demandez-lui » ce qu'il souhaite, il vous répondra que c'est pré- » cisément ce qu'il a. La volonté de Dieu dans le » moment présent est le pain quotidien qui est au- » dessus de toute substance. »

CHAPITRE III.

Avantages de la soumission.

Cette soumission que Dieu semble demander pour lui, c'est pour nous qu'il la veut ; elle est tout entière dans notre intérêt, elle répond à notre plus pressante nécessité.

Si notre nature n'avait pas été si profondément dégradée, si le péché n'offusquait notre vue en épaississant incessamment les ombres autour de nous, les motifs de la résignation pris en nous et hors de nous ressortiraient encore de la raison des

choses. Comment la faiblesse ne se confierait-elle pas à la puissance, les ténèbres à la lumière, l'ignorance profonde à la sagesse pour laquelle rien n'est caché ?

Ce qui nous est le plus révélé par les saintes Écritures, c'est la bonté de Dieu et l'amour qu'il a porté à l'homme : il l'a créé pour en être connu, servi, aimé et lui faire mériter par là l'éternité bienheureuse. Il ne lui impose des devoirs que pour le couronner. Pouvons-nous douter qu'après avoir tracé à sa créature un si sublime programme, la Providence attende autre chose d'elle que son obéissance aux moyens de la réaliser ? La liberté dans un être créé a une intime corrélation avec l'obéissance ; sans loi pour la régler, la liberté ne serait plus qu'un fatal présent, une sorte de robe de Nessus ; tout équilibre serait rompu.

De tous les traits qui composent la grande et

divine figure du Christ, aucun n'est plus marqué que l'obéissance. Non-seulement tous ses actes, dont le dernier et le plus sublime l'a conduit à la mort, et à la mort de la croix! mais toutes ses paroles n'expriment que l'immolation de sa volonté. *Je suis descendu du ciel,* dit-il, *non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de Celui qui m'a envoyé.* Ainsi, il ne suffit pas au Christ que par la consubstantialité de sa nature divine, sa volonté soit identique avec celle du Père céleste; fils de Dieu, Dieu lui-même, il est descendu sur la terre afin de nous faire connaître et aimer davantage cette volonté, et pour nous initier à tous les bienfaits de la soumission.

La foi qui nous découvre nos destinées, nous révèle en même temps toute l'économie du plan divin; elle nous montre chacun de nous objet de la sollicitude providentielle, comme s'il en était l'unique centre; elle nous dit que non-seulement Dieu veut notre salut, mais que relativement à nous, c'est la seule chose qu'il veuille. C'était, d'une part, imposer à l'homme l'obligation de son propre bonheur au prix de tous les

efforts; mais c'était, d'autre part, s'engager à rendre en quelque sorte infaillibles les moyens d'y parvenir.

La pauvre créature humaine qui vit un jour, dont l'âme peut se perdre ou lui être redemandée à chaque instant, ne doit aussi, sous un Dieu fidèle à ses promesses, trouver dans la vie qu'une préparation divine, la plus propre à développer, à fortifier, à redresser, à épurer le germe spirituel et l'élever au niveau des destinées que l'Éternel lui prépare. L'homme manque à sa vocation, Dieu n'a garde de manquer à sa promesse. Toutes les ingratitudes, les distractions de sa créature, n'empêchent pas qu'à chacun des instants de son passage sur la terre, tous les moyens de perfectionnement ne lui soient donnés ou offerts. Le moyen peut se déguiser, mais sous quelque forme qu'il se présente, il ne perd jamais son essence, et, si l'homme le veut, sa puissante vertu.

De là résulte que toutes les situations où Dieu nous met, tous les dangers même, s'ils ne sont pas le châtiment de nos provocations téméraires, doivent tourner à notre avantage, et que ce qui

est, par cela seul qu'il est, est conforme en tous points à notre intérêt suprême.

Il ne saurait en être autrement du moment où vous admettez au Ciel un régulateur souverain, et sur la terre une créature dépendante. Le Créateur, vérité et puissance même, ne saurait se tromper sur le but que doit atteindre la pauvre créature si bénévolement appelée à l'existence, non plus que sur la nature des secours qui lui sont indispensables. Dieu, tel que nous le représente le christianisme, seul vrai père de ses enfants, travaille à leur bonheur durant toutes les fractions de ce temps qu'il a fait surgir de son éternité. L'homme est à la fois, selon la parole de S. Paul, *le champ qu'il cultive et l'édifice qu'il bâtit.* Pour Dieu, tout est moyen, la nature, les hommes, les éléments eux-mêmes, terre remuée, ensemencée, sarclée par le divin laboureur; toutes les intempéries concourent à la beauté des récoltes, et l'aquilon et les glaces de l'hiver sont aussi nécessaires que le soleil pour faire fructifier la précieuse semence. De là toutes les vicissitudes et chacune en son temps.

D'autre part, le Sauveur nous a dit : *Rien de souillé n'entrera dans le ciel. Défaites-vous du vieil homme. En vérité, je vous le dis : Si l'homme ne renaît, il n'entrera pas dans le royaume des cieux.* Que trouvons-nous donc ici? Deux termes séparés par un abîme, mais un abîme qui selon la même parole peut être comblé par la miséricorde infinie et la volonté humaine : Premièrement, un Dieu, qui a tant aimé les hommes qu'il est venu vivre, souffrir et mourir au milieu d'eux; secondement, une nature faible, imparfaite, mais douée de facultés morales qui la rendent susceptible de progrès et capable de répondre à la sublimité de sa vocation.

De là, bonheur et malheur, tels que le monde les entend, comportent une signification plus profonde et plus vraie qui donne le secret des miséricordieux desseins du Créateur sur sa créature.

Par cela seul que le maître est charitable et puissant, la créature *éducable,* ce monde apparaît comme une immense école où tout ce qui est en dehors et au dedans de nous est destiné à devenir

promoteur de notre avancement. Nous n'avons pas seulement besoin d'être enseignés, nous avons besoin d'être guéris, le genre humain étant *ce grand malade* qu'appelait ainsi et que connaissait si bien le pieux Augustin. Eh bien, le grand malade appelle le grand médecin. La Rédemption est le gage de la guérison; la résignation n'est autre chose que la volonté de saisir tous les remèdes offerts.

La sagesse divine, embrassant tout l'homme dans la loi qu'elle lui a donnée, embrasse également l'ensemble de ses destinées. Il n'est pas une vertu dont elle fait un devoir à l'homme qui ne serve puissamment son bonheur temporel. Mais cet être passager, elle ne le considère que dans ses rapports avec l'immortalité, et si elle l'arme en guerre pour le temps, c'est en vue de le faire arriver à la conquête de ce ciel qui souffre violence.

Le bonheur terrestre, mélangé, court, incertain, toujours si près du néant, n'a pu être le but final que s'est proposé la Providence en nous créant : sa grandeur désavoue un but si in-

fime, son amour réserve aux hommes plus de magnificence et de libéralité. Mais nous prenant si bas, et portant si haut le point de nos espérances, quelle fécondité, quelle variété de soins, de secours, d'inventions ne faut-il pas pour nous aider à monter l'échelle de la réhabilitation ! Peut-on comprendre ce qu'il a fallu de ressources ostensibles ou cachées pour émouvoir cette nature tantôt rebelle, tantôt assoupie, pour la redresser, l'élever, l'attirer, l'instruire, la guider sans contrainte, l'assouplir, l'éclairer, et comme à son insu, prévenir ses chutes ? *Que n'ai-je fait, ô mon peuple, pour toi ?* dit le Christ à chacun de nous ; *que pouvais-je faire que je n'aie fait?* Père de la grande famille humaine, il s'incline vers ses enfants, leur dispensant le pain de la science chrétienne, et ne leur versant que d'une main tremblante le vin de la tribulation.

Les événements humains ne sont qu'une suite de remèdes appropriés à notre état diversement maladif, une suite d'enseignements qui s'appliquent aux formes variées de notre ignorance, et le monde est le théâtre de cette divine mise en

œuvre, où le Réparateur se montre aussi grand et plus miséricordieux que le créateur. Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu.

Les plus grands maux de cette terre sont complétement en disproportion avec ce poids de gloire éternelle qui, si nous le voulons, les récompensera un jour. Qui de nous, même sans être entièrement détaché de ce monde, n'est prêt à lui préférer mille fois le salut ? Eh bien, ces peines, ces déchirements humains qui ont détruit nos illusions, isolé, ou transpercé notre cœur, repassons-les dans notre mémoire avec sincérité et justice, et nous reconnaîtrons que les sévérités les plus cruelles dans l'ordre de la nature, ont été salutaires, que nous devons beaucoup de ce que nous sommes à ce qui nous a manqué, et que, dans nos chagrins les plus cuisants, s'est trouvé déposé le secours qui nous arracha de l'abîme. Les enfants de Dieu ne reçoivent que des biens de

sa main libérale, biens méconnus dans la langue des hommes, mais auxquels nos anges gardiens savent donner leurs vrais noms. *Chastisements of the Almighty are blessings in disguise* [1].

Observons avant tout que cette volonté devant laquelle on nous demande de fléchir ne nous impose jamais rien d'impossible, de déraisonnable, d'abaissant. Dans aucun cas la perfection chrétienne n'a exigé qu'on se soumît à une position coupable ou dangereuse, qu'on supportât avec indifférence la disgrâce de Dieu, la privation des sacrements et des innombrables richesses dont Dieu a doté son Église. La résignation ne s'applique qu'aux choses qui passent. Elle n'a jamais non plus nié les droits de la sensibilité humaine, et on ne saurait trop le répéter, ce n'est pas tant l'excès de la douleur qu'elle combat que la révolte. Dieu fait de si belles choses de la douleur, quand elle se montre simple et profonde, qu'il y a toujours grâce pour elle et indulgence pour nos

[1] Les châtiments du Tout-Puissant sont des bénédictions déguisées.

larmes, alors même que la faiblesse les a fait couler.

Mais lorsque irrités par la peine, livrés à une amertume pleine d'orgueil, nous posant fièrement devant le Très-Haut, nous semblons lui demander compte de nos épreuves, traiter avec lui de puissance à puissance, jouissons-nous bien de la plénitude de notre raison, et mesurons-nous la distance qui sépare notre néant de l'infini, de sa puissance et de sa sagesse?

Ah! si dociles au contraire à la voix de l'humilité et de la justice, nous prenions vis-à-vis de Dieu l'attitude de coupables, qui est la nôtre, que de vérités nous seraient révélées par nos peines et que de choses mal comprises s'expliqueraient! La souffrance, ce messager divin — *der gottliche Bote, das Elend,* — nous apparaîtrait alors comme le messager de la réconciliation.

Profondément malheureux, dit l'Ecriture sainte, celui auquel il n'est pas donné de redouter la sentence suprême; en effet, lorsque cette crainte vit en nous, comment la justice de nos cœurs ne nous dirait-elle pas que la justice de Dieu demande

satisfaction, et si les conditions de cette satisfaction étaient abandonnées à notre seul choix, qu'est-ce qui nous rassurerait sur leur convenance et leur efficacité? Débiteurs insolvables, comme nous pouvons redouter de l'être, la résignation nous offre les moyens de nous acquitter, et ces moyens sont précisément les chagrins, les amertumes, les dégoûts, que, dans tous les cas, il nous faudrait subir.

Ce choix des peines expiatrices et purifiantes est fait de main de maître; c'est encore cette même main qui trace la voie où il nous faut marcher; dès lors notre tâche est bien réduite; et nous sommes certains que nos épreuves divinement calquées sur nos besoins, faites à notre taille, se mesurant à nos forces, sont aptes à produire tous les effets qu'elles se proposent. Sommes-nous donc si sûrs de ce qui nous convient! Nos prévisions démenties sans cesse, nos vues journellement convaincues d'erreur, pourraient à elles seules nous détacher de notre sens. Qui donc a jamais pu arranger le plus petit détail de sa vie au gré de sa satisfaction propre, et, dans le cercle d'intérêts le plus restreint, combiner avec certitude les effets

d'une résolution, en énumérer les chances, en prévenir les inconvénients, assurer enfin l'inconnu d'un avenir quelconque?

Il y a plus, la réalisation de nos vœux aurait pu suffire souvent pour ôter à notre prudence le courage d'en former de nouveaux; car si tous nous avons souffert d'espérances déçues, n'avons-nous pas aussi à déplorer l'accomplissement de quelques-unes d'entre elles? L'antiquité exprime sous une multitude de formes la téméraire ignorance de nos désirs passionnés, et la fable de Sémélé est au fond des expériences de tous les âges. C'est contre le succès même de nos souhaits que nous garde le Dieu des chrétiens, qui refuse pour exaucer, comme il blesse pour guérir : « We ask in folly, but we are answer'd in wisdom [1]. » Dieu de toute éternité a répondu à nos cris plus aveugles encore qu'impuissants : *Vos pensées ne sont pas mes pensées, vos voies ne sont pas mes voies.* Et c'est par cela même que l'oreille du Seigneur est

[1] Nous demandons dans la folie, on nous répond dans la sagesse.

attentive à notre insatiable besoin de fidélité, qu'il repousse si souvent les vaines chimères par lesquelles ce besoin s'exprime. « Tout est fait pour les élus, » mais dans le milieu de la souffrance qu'ils traversent et qu'ils habitent, et je vous dirai comme Baldad, cet hypocrite ami de Job, indigne de la vérité qui était dans sa bouche : *Le jonc peut-il verdir sans humidité? ou l'herbe des prés peut-elle croître sans eau?*

Vous vous plaignez des coups terribles et inattendus; mais comment fait-on sauter les rochers, comment réduit-on le fer, si ce n'est avec le feu et l'enclume? Et vous qui gémissez sous l'écrasante continuité de vos peines, n'est-ce point parce que vous n'avez pas encore pénétré leur dernier mot? *Un chagrin ne vient jamais seul*, selon un dicton populaire : le chagrin, comme ce démon de l'Evangile, s'appelle *Légion. Dieu*, dit le livre de Job, *fait toutes choses trois fois en chacun des*

hommes. C'est que la vertu, comme la science, ne s'acquiert que par une suite d'expériences et de leçons dont la première condition, pour qu'elles soient utiles, est d'être répétées.

Si le vent de la prospérité ne soufflait pas pendant un certain temps, comment s'assurerait-on qu'il n'y a rien de fortuit dans la vertu, et que le cœur est vraiment purifié du levain qui enfle et de tout orgueil de la vie? De même si nos chagrins et nos tentations n'apparaissaient qu'à longs intervalles, s'ils faisaient trop tôt place à la consolation, où serait l'apprentissage de la patience, l'emploi de notre énergie? Comment le germe divin, dont les intempéries font surtout l'accroissement, jetterait-il ces profondes racines qui doivent porter ses branches jusqu'à la vie éternelle? C'est par les coups redoublés que notre nature rebelle se façonne, et c'est dans les insistances de Dieu que se lit sa volonté. Il ne s'agit point ici seulement de façonner le fer, il faut encore que le fer devienne acier, et l'on sait ce que coûte à l'ouvrier la dernière perfection de son ouvrage, ce dernier poli si difficile à obtenir.

Il sortira, dit l'Écriture, *de la maison du Seigneur, une fontaine qui remplira le torrent des épines* [1]. Qui vous dit que les eaux vivifiantes de cette fontaine eussent couru aussi limpides, aussi rapides sur un autre lit?

N'est-ce pas Notre-Seigneur lui-même qui nous a appris à dire : *Que votre volonté soit faite?* Parole la plus tendre, la plus dévouée que jamais l'amour ait prononcée, où nous prenons les devants pour saluer et bénir une volonté encore inconnue. Et ce règne de Dieu, dont nous demandons chaque jour qu'il nous advienne, n'est-ce pas sa volonté régnant en nous, souveraine et maîtresse par la résignation? Et n'est-ce pas elle encore qui est cette paix que le Sauveur promet à ses disciples : *La sua volonta è nostra pace* [2].

Qui donc a résisté à Dieu et est demeuré en paix? Disons donc avec l'Apôtre : « Pressés par toutes sortes d'afflictions, nous n'en sommes pas accablés. Nous nous trouvons dans des difficultés

[1] *Et fons de domo Domini egredietur et irrigabit torrentem spinarum.*

[2] Sa volonté est notre paix.

insurmontables, mais nous n'y succombons pas; nous sommes persécutés, mais nous ne sommes pas abandonnés; nous sommes renversés, mais non perdus. »

La résignation est une généreuse profession de notre foi dans la charité des desseins de Dieu sur nous. Plus les épreuves sont complètes, et plus elles doivent armer notre courage, nous laissant mieux apercevoir la pensée providentielle. C'est contre le hasard qu'il n'y aurait ni force ni courage. Du moment où l'on voit se dessiner une intention divine, on est bien près, je pense, d'accorder sagesse, miséricorde et prévision à ce mot de l'énigme non encore déchiffré. Moins les événements se montrent modifiables, moins on peut leur assigner des causes humaines, plus il y a lieu d'y opposer des vues de foi, parce que la part de Dieu s'y découvre davantage; plus sa volonté est impénétrable, et plus elle recèle de grâces et de bonté.

Tout ce qu'émonde sa main adorable, profite à l'arbre. Soyons attentifs au moindre appel pour marcher à l'action, et dans les temps difficiles où l'action est impossible, imitons ces troupes valeureuses qui, l'arme au bras, sur l'ordre de leur chef, comme une muraille vivante, demeurent immobiles exposées aux coups de l'ennemi, et n'en sont pas moins jugées dignes de recueillir dans la victoire la couronne qui l'attend.

CHAPITRE IV.

De la résignation aux peines dites irréparables.

L'épreuve la plus difficile pour la résignation se trouve sans contredit dans les malheurs sans remède. L'irrévocabilité est un degré ajouté à la douleur; c'est le dernier, celui qui les complète tous.

Le plus petit mal, jugé définitivement irremédiable, grandit et s'étend; il est de l'essence d'un malheur irréparable d'arrêter tout déploiement de forces, de paralyser toute action; il rend la lutte

insensée, et l'immobilité devant la douleur est un des plus grands supplices au point de vue humain, nulle vraie consolation n'étant possible pour les maux sans retour. La vie naturelle n'offre aucun espoir de soulagement pour ce qui doit durer autant qu'elle.

La foi seule peut étendre et transformer notre horizon; elle seule nous place de manière à nous faire entrevoir la région où tout ce qui finit sur la terre se renouvelle et recommence, où tout ce qui tombe blessé se relève guéri, et déjà de ce monde supérieur, où les réparations s'accomplissent solennelles et entières, descendent jusqu'à nous des reflets qui soulagent nos cœurs oppressés.

Un célèbre écrivain nous a dit « que le chrétien, comme Alexandre, ne se réservait que l'espérance; » part magnifique qui signale comme trop étroites les bornes de l'univers.

De tous les événements qui portent le redoutable caractère de l'irremédiabilité, la mort de ceux qui nous sont chers est sans doute au premier rang. Se voir enlever une partie de soi-même et survivre par la douleur aux affections qui faisaient notre gloire, notre force, notre joie, notre sécurité, et peut-être tout cela ensemble, c'est se sentir à la fois brisé, appauvri et transpercé. Ces regrets si légitimes sont plus que permis, il est de notre dignité de ne pas les perdre, et ce n'est tout au plus que contre leur excès que le christianisme nous arme. Seulement, là comme ailleurs, changeant nos points de vue, il nous fait pénétrer profondément dans la réalité de notre affliction, pour la rendre conforme à son divin esprit et la dégager de tout ce qui l'aigrit ou l'envenime.

Le christianisme est toujours prêt à sanctionner avec nous tout ce qu'il y a de juste, de poignant, de cruel dans nos afflictions; il est toujours prêt à reconnaître comment une lacune dans les joies goûtées peut devenir un abîme, la disparition d'un seul être faire de ce monde un désert, comment la privation cruelle peut attacher à chaque moment

un poids qui pèse et déchire; mais après toutes ces concessions, il nous demande s'il est bien juste aussi que la créature immortelle s'arrête à un point douloureux de l'espace pour en étendre les ombres sur toute sa carrière, si cette irrévocabilité de la mort, incontestable de ce côté-ci de la tombe, garde son nom au delà, si la foi nous a jamais parlé de séparation éternelle, si les amis pleurés sont bien perdus au lieu de n'être qu'absents, si enfin, pouvant espérer de les retrouver un jour, nous ne devons pas nous efforcer de mettre un frein à notre impatience, hâtant par la prière une délivrance commune.

Et la mort pour nous-mêmes, pouvons-nous l'oublier? cette mort qu'on a nommée le milieu d'une longue vie et qui du moins, quelque nombreux que soient nos jours, ne frappe jamais qu'à son début une existence qui ne doit pas finir? Ce que serait, sous les conditions présentes, la vie de l'homme si la mort n'était pas, suffit pour nous réconcilier avec elle. Châtiment et signe le plus expressif de la chute de l'homme et des vengeances de Dieu, elle n'en est pas moins semblable à cette

lance du poète qui guérit les blessures qu'elle fait.

A travers toute la route que nous avons à parcourir, la mort nous prodigue d'utiles enseignements; elle aussi guide notre marche, illuminant en avant d'elle l'horizon des plus célestes clartés, et faisant pâlir ces feux errants, ces trompeuses lueurs qui surgissent de la terre coupable pour nous séduire et nous égarer. La mort nous enseigne à la fois le néant de tout ce dont elle se joue et la grandeur de tout ce qu'elle respecte ; sa pensée est le juge éclairé, le conseiller infaillible, et si nous ne prenions pas sans cesse le crépuscule pour le jour même, nous verrions combien ces instructions vivantes que donne la mort sont secourables à ce matin unique et rapide qui compose la vie.

La vieillesse aussi est un mal irréparable : rien ne peut faire qu'on remonte le cours des ans ;

mais, comme toutes les situations sans éclat, elle renferme des compensations puissantes et un charme secret connu seulement de ceux qui s'exercent à le goûter. Si la vie du vieillard a été vertueuse, le long regard jeté par lui sur le passé est plein de douceur; il contemple tous les éléments, tous les gages d'un immortel et heureux avenir. Arrêté sur la hauteur d'où le pays se montre plus étendu et plus riche, il suit le cours des eaux qu'il a su maîtriser, il reconnaît ses ombrages, ses abris de prédilection, les champs fécondés par ses sueurs, des glands semés par lui devenus chênes; le même soleil éclaire encore de ses rayons obliques et toujours amis, la longue route qu'il a suivie et les sentiers mystérieux par lesquels la bonne Providence l'a doucement conduit à elle.

Si, au contraire, les jours du vieillard ont été mauvais dans le double sens des fautes et des chagrins qu'elles amènent, et que pourtant l'obstination n'ait pas fermé son cœur, il assiste à la vérification vivante de la sagesse des préceptes divins, à l'admirable spectacle de Dieu justifié dans ses voies, de la loi vengée en tous points par les con-

séquences de ses transgressions; il voit clairement parmi les souffrances subies celles que Dieu et la nature ne lui avaient pas préparées, il distingue cette longue suite d'invitations qui l'ont appelé et dont peut-être il a suffi qu'une seule n'ait pas été repoussée.

Ah ! l'exhérédation n'entre pour aucune de ses créatures dans le plan de la Providence ! Si des forces latentes, des grâces voilées, ne couvaient pas sous cette cendre de la vieillesse, la vie ne se serait pas étendue jusqu'à elle. Dieu a pourvu à la durée de toutes ses créatures insensibles, et à la consolation de toutes celles qui ne le sont pas. Dans ce monde où l'épreuve est partout et le châtiment final nulle part, l'égalité entre les conditions de la vie est plus grande que ne le fait croire la diversité des apparences. Ce n'est point en dehors des situations qu'on les juge, c'est de leur centre. *Gustate et videte* — goûtez et voyez, — nous dit le Psalmiste, goûtez d'abord afin de voir. Les compensations ne manquent nulle part.

Un des priviléges de la vieillesse, c'est de posséder par excellence la vérité dépouillée de tout

prestige en mettant toutes les réalités à nu. Et compte-t-on pour rien les dangers surmontés, les consolations divines plus immédiates, mille adoucissements ingénieux ménagés par le maître à son infime serviteur? Compte-t-on pour rien une allure ralentie, si l'on veut, mais plus sûre, l'expérience, la dignité, le calme, qui font de la vieillesse, dans la pensée de Dieu, une halte sublime entre le monde vaincu et l'éternité.

Et ces infirmités corporelles dont une seule, et la plus légère, gâterait le plus merveilleux ensemble de prospérités, voyez-les réagir sur un cœur qui les accepte! Elles peuvent bien nous placer dans un état d'infériorité physique, nous imposer la contrainte et la dépendance, renverser et briser en nous la superbe, mais non pas, si nous le voulons, entreprendre sur les charités de la vie et sur les consolations pieuses, humbles et intimes. Loin

de là, il semble que ces infirmités nous fassent vivre dans l'atmosphère même des béatitudes de l'Évangile! En nous rendant plus timides au regard des hommes, elles nous mettent davantage sous celui de Dieu. Nous sommes alors par nature ce que saint François d'Assise s'était fait par état et par vertu, *poverelli di Christo* : pauvres et les vrais pauvres, car la pauvreté, qui est la privation du nécessaire, s'est faite pour ainsi dire nous-mêmes.

Il faut avoir expérimenté les infirmités corporelles, être parti des répugnances les plus vives et s'être ensuite réconcilié avec elles, pour savoir combien on peut vivre en paix avec l'humiliation, l'habituelle souffrance et la gêne incessante. Ce qu'un long exercice de la soumission sur un même point lui fait faire de chemin, passe toute prévision et ne saurait être égalé que par le tendre respect que l'on peut prendre pour une infirmité dont, à force de patience et d'amour, on a vaincu les ennuis.

Nous pouvons souffrir dans notre honneur, soit que nous nous trouvions en réalité dans les conditions que les lois du monde flétrissent, soit que les apparences seules donnent prise sur nous.

L'honneur, cette île escarpée et sans bords dont on ne voit pas deux fois le rivage, pas plus qu'on ne revoit celui de la mort, veut que toute tache soit indélébile, que toute blessure garde sa cicatrice : l'esprit du monde a fait son code, il l'a marqué de son incisive empreinte et y a versé son implacabilité.

Le monde, il est vrai, oublie parfois ; mais il n'efface rien et ne pardonne jamais. Il ne peut pardonner, et c'est tout simple ! Ne disposant d'aucun bien véritable, d'aucune récompense réelle, il n'a pour se protéger lui-même que le châtiment inexorable. Mais précisément parce que ce maître dur, capricieux et impuissant, n'a rien de mieux à offrir, on est invité à chercher plus haut, dans les espaces

libres, un refuge contre des arrêts irréformables ici-bas. Si notre appréciation met le monde à sa véritable place, qui nous dira combien ses flagellations seront entrées dans la justice tardive que nous en faisons? Est-il bien probable qu'une éclatante approbation nous accompagnant toujours, nous eussions cherché Dieu avec le même élan et la même persévérance?

Lorsque l'honneur est compromis, la vertu peut n'en être pas moins intacte ou reconquise; elle est toujours prête à nous protéger et capable de le faire; rien ne saurait empêcher que la conscience n'élève son témoignage et ne nous place sous la loi de l'innocence, ou sous la loi du repentir.

S'il est un malheur auquel s'applique rigoureusement le mot irréparable, et que l'on ne puisse proférer sans frémir, c'est l'impénitence finale, la mort dans le péché, dans l'inimitié de Dieu Ce

malheur ne porte guère la douleur que dans le cœur des témoins; quand il est personnel, la volonté pervertie s'étourdit elle-même et, comme dans les maladies invétérées et mortelles, rend le malade ignorant de son mal et sans appréhension du danger. Mais quelle vue pour les assistants, que l'impie consommation de toutes ces révoltes, la lourde pierre du tombeau scellant tous les crimes, et le Sauveur nié ou bravé jusqu'au seuil de l'éternité! Ah! si la Providence a voulu que le seul malheur qui est sans espérance fût sans consolation, du moins il n'est pas de précautions par lesquelles elle ne nous ait gardés contre l'application de cet arrêt, pas de soins ingénieux que sa bonté n'ait pris pour s'en réserver le secret, comme afin de rester elle-même plus libre.

Ne pouvant pas faire disparaître sa justice, on dirait que Dieu s'est complu à la voiler d'une part, à l'éluder de l'autre, tant il admet de signes de récipiscence dont il se montre disposé à se contenter. L'Église, notre sainte mère, veut que tout amendement permette l'espérance; aussi, dans ce mourant qui contriste la foi de tous ceux qui l'entou-

rent, un mot, un regard, un regret, insaisissables éclairs, suffisent à rendre quelque confiance. Que sa main ait laissé approcher le crucifix, que ses lèvres l'aient effleuré une dernière et première fois, qu'un faible signe ait répondu aux paroles sacramentelles, et le Juge suprême s'attendrit, il est prêt à révoquer sa sentence.

Ces limites extrêmes de la miséricorde, l'Église trouve moyen de les dépasser encore, car elle fait plus que de réduire le nombre de nos inquiétudes, d'accueillir tout ce qui peut nous rassurer. Le malheur accompli, sous quelque désolantes et absolues conditions que ce puisse être, elle élève la voix pour nous défendre impérieusement d'individualiser nos alarmes, aimant à proclamer qu'il n'y a pas un nom propre en enfer.

Cette réserve toute chrétienne s'étend à bien plus forte raison à ceux qui boivent encore aux citernes empoisonnées. Tout ce qui vit peut s'amender et gagner de vitesse les plus avancés : Dieu ne laisse vivre que pour cela. Non-seulement nous ignorons ce qui se passe entre Dieu et l'âme du pécheur impénitent qui comparaît à son tribunal,

mais un nuage aussi épais cache à nos yeux notre propre état. Qui de nous a jamais su *s'il était jugé digne d'amour ou de haine*, et quelle sera sa persévérance? Mystère impénétrable aux anges mêmes, et qui, jusqu'à l'heure du jugement, restera plongé dans les profondeurs de l'insondable Trinité.

Non! et c'est la plus puissante des considérations qui doivent nous réconcilier avec les malheurs irréparables, nous ne pourrions, dans notre état si profondément déchu, nous passer de leurs terribles enseignements, de leur influence incessante et libératrice. Sans les maux irrémédiables, c'est-à-dire ceux qui restent entiers et présents au fond de nous-même, rien ne combattrait suffisamment les instincts mauvais; le mal renaissant toujours de lui-même par une désolante fécondité, rien ne serait assez puissant pour fixer l'inconstance de nos pensées, la mobilité de nos cœurs.

Ah! n'oublions pas sans cesse cela même dont nous croyons nous souvenir toujours! Le néant de la vie n'est mis à découvert que par ces maux poignants qui étouffent, déchirent et ne s'apaisent un moment que pour reparaître et ressaisir leur

proie. Combien ne nous disent-ils pas le peu qu'est la joie auprès de l'empire que la douleur sait prendre! Comme ils nous montrent l'équilibre rompu entre la possession et la perte, entre ce qui nous fait mourir chaque jour et ce qui nous donne l'illusion de vivre!

Toutes les pensées que la bonté de Dieu peut vouloir suggérer à sa créature, me semblent contenues dans notre lutte avec l'irréparable. C'est le diapason divin auquel s'accordent toutes les appréciations quand elles sont justes et vraies. Les malheurs qui ont un terme peuvent révéler le Tout-Puissant, faire atteindre un but partiel, déterminer un sacrifice d'éclat, pousser à des actes vertueux, mais il est rare qu'ils obtiennent un effet intégral et profond. C'est lentement que les vallées se comblent, que les montagnes s'aplanissent, que l'Océan se déplace, que se déterminent les configurations

nouvelles, et dans l'âme humaine aussi, c'est lentement que la régénération s'accomplit. C'est peut-être ce chagrin qui, vous détachant de vous-même, sera l'âme de vos dévouements, rendra votre piété plus solide, vos voies plus droites, et qui déjà vous porte instinctivement aux régions de la paix et de la liberté, devenant à la fois le lest, la voile et le gouvernail de la navigation vers une autre terre et d'autres cieux. Cette souffrance qui vous suit partout, que vous ne combattez plus, sachant trop qu'elle ne peut vous quitter, écoutez-la comme la voix d'un ami, d'un guide qui vous rappelle incessamment au fond de vous-même; traduisez ses impressions, pénétrez son esprit, croyez à ses inspirations, et vous expérimenterez bientôt que rien ne sert plus puissamment la formation en nous de l'homme nouveau et intérieur, que cette griffe de la réalité douloureuse et inflexible.

Nous ne passerons pas en revue tous les maux sans remède. Qui ne les sait multipliés à l'infini et susceptibles de mille combinaisons inattendues et redoutables? Il suffira d'observer qu'il n'en est pas un auquel le véritable esprit de soumission ne puisse s'appliquer pour le dominer et l'adoucir. Le levier ne demande pour point d'appui qu'une invariable et filiale confiance en la miséricorde divine.

Nos malheurs, quels qu'ils soient, se résument après tout dans l'impression qu'ils nous laissent, et c'est précisément cette impression qui seule peut nous faire un mérite, puisque c'est le seul point sur lequel il nous soit donné d'agir. Les événements extérieurs nous envoient la douleur à l'état brut, et c'est à la transformer comme toute autre matière première que nous devons travailler. Un grand médecin [1] a dit : *L'âme se fait son*

[1] Stahl.

corps. On peut dire avec la même vérité : L'âme se fait sa douleur. Elle la modifie, elle lui fait porter ses couleurs, ou plutôt lui imprime le caractère de la loi qui la régit.

Sans parler même des fautes exceptionnelles et de leurs conséquences, il est prodigieux pour combien nos défauts et nos imperfections entrent dans l'amertume de nos plus réelles afflictions ! Ce qui les rend insupportables est presque toujours ce que Dieu n'y avait pas mis, et souvent une souffrance légitime en elle-même et cruellement intense, n'attend pour s'adoucir, si ce n'est pour disparaître, qu'un retour, un effort de plus sur nous-mêmes, ou un pas de plus vers Dieu.

Du plus grand mal, le Seigneur peut tirer le plus grand bien. Marchons sur ses traces à la lumière de ses préceptes; par l'effet d'une vraie et profonde soumission, changeons nos peines en grâces, nos épreuves en mérites, tous nos sacrifices en offrandes, afin de n'être plus nous-mêmes qu'une libre et volontaire oblation. « Ah ! nous dit une voix bien chère à la foi catholique, si nous

savions unir notre raison avec la raison éternelle, au lieu de n'être que des patients, nous serions au moins des victimes [1].

[1] Le comte de Maistre, sur la mort d'Eugène de Costa.

CHAPITRE V.

Difficultés de la Résignation appliquée aux peines que nous causent les personnes.

Bien plus que nous ne sommes disposés à le croire, nous sentons comme nous pensons, et il serait difficile d'apprécier combien s'intéresser à ses propres peines, les approuver, croire qu'on est dans son droit en se plaignant, les nourrir par l'imagination, les *indulger* par les susceptibilités et les délicatesses du cœur, ajoute à leur intensité, à leur domination, et combien au contraire la réa-

lité même de la plus sincère impression est affaiblie par le jugement qui la démontre exagérée ou puérile.

Qu'on y prenne garde, l'activité dévorante du cœur se fait un aliment de tout; elle peut chercher l'émotion dans ce qui l'irrite et le blesse, comme dans ce qui le flatte et le séduit Depuis que le péché nous a fait vivre en nous-mêmes par cette personnalité ardente et coupable qui substitue son unité fausse et passionnée à l'unité vraie pour laquelle nous avons été créés, l'amertume et l'irritation peuvent nous entraîner comme l'attrait des sentiments les plus doux.

Tout instinct humain est devenu, depuis la chute originelle, un glaive à deux tranchants : par sa puissance d'antagonisme, il engendre perpétuellement son contraire; ainsi l'on voit sans cesse une soif inextinguible d'amertume et d'irritation provenir d'un immense besoin de bonheur, et la haine naître de l'amour.

Les intelligences élevées, mais qui voient les choses humainement, font en général consister leur philosophie a bien supporter les revers qu'a-

mènent les événements, et leur honneur à ressentir très-vivement les chagrins qui leur viennent des personnes. Que ce soit notre orgueil ou notre cœur qui en souffre, on exalte en soi-même cet excès de sensibilité, et dissimulant sa faiblesse sur tous les autres points, on serait presque disposé à l'exagérer sur celui-ci.

Cette appréciation naturelle n'est pas sans vérité : il n'y a rien sur la terre de si haut placé que l'homme, rien qui nous soit plus intime que notre semblable, qui soit plus près de nous que notre prochain, rien qui puisse être davantage pour un cœur d'homme qu'un autre cœur, rien de si imposant que l'opinion de tous. Dans les revers qui ne mettent en jeu que les choses, les événements semblent suivre leur cours impassible, innocents des complications qu'ils amènent : on dirait qu'ils ne peuvent pas être autres que ce qu'ils sont. Dans les peines qui nous viennent des personnes, tout prend au contraire un caractère intentionnel; c'est une intelligence qui se dresse contre nous, une liberté qui se constitue en hostilité particulière à notre égard. Ces intérêts qui traversent les nôtres,

ces difficultés suscitées, ces oppositions, ces ressorts mis en œuvre, sont conduits par une main dont nous suivons, dont nous comptons tous les mouvements. Là, je le sais, est l'illusion; car ces hommes, si maîtres de leur intention, ne laissent pas, sans perdre cependant leur responsabilité, d'être les instruments de la justice divine, comme les objets qui n'ont ni raison ni vie. Ce qui nous fait croire le contraire est une erreur d'optique, mais qui, pour être réduite et démêlée, demande des yeux déjà exercés aux saintes et visibles ténèbres de la foi.

Nous pouvons souffrir par les autres d'une infinité de manières, et d'abord par leurs défauts. Il en est, j'en conviens, de très-incommodes, et pourtant ce qu'il y a de vraiment poignant, souvent d'intolérable dans la souffrance que nous en éprouvons, ne vient-il pas de nous-mêmes, et ne serait-ce pas aussi nos propres défauts qui

nous font tant souffrir de ceux des autres? Si nos torts ne nous ébranlaient pas, nous resterions plus tranquilles, et ce sont tous ces éléments de trouble qui nous jettent à la merci du provocateur. S'il en est ainsi, tournons toute notre attention contre ces complices du mal que nous fait l'ennemi. On n'agit efficacement que sur soi, et après tout on a moins de peine et on a plutôt fait de se réformer soi-même que de réformer les autres. Redoublons d'indulgence lorsque nous sentons la révolte si près d'engendrer l'aversion, et tâchons de tempérer par la compassion l'arrêt de la justice, en nous rappelant que les personnes engagées et vaincues dans cette triste lutte s'infligent bien plus de tourments qu'elles n'en causent.

Ne nous arrêtons pas là. Ces défauts que nous connaissons, que nous signalons, soyons attentifs à empêcher qu'ils ne produisent des fautes. Veillons charitablement sur les autres, pour les garder d'eux-mêmes, pour écarter les occasions de chute, pour prévenir les éclats auxquels ils se livrent et où Dieu est si aisément offensé. Mais au lieu de cela, que de fois notre humeur n'a-t-elle

pas excité ces défauts, n'y a-t-elle pas fait allusion avec malice, ne les a-t-elle pas reprochés avec dureté, se faisant un griéf personnel de ce qui n'appartient qu'aux conditions mêmes du caractère!

Une des propensions les plus déraisonnables et les plus communes, est de chercher une intention blessante dans une disposition générale dont est exposé à souffrir tout ce qui entre en contact avec elle, et de vouloir imposer aux autres, pour l'amour de ses propres aises, le devoir de l'amendement. Mais y pensons-nous bien? Quoi! ces défauts qu'un homme ne surmonte pas dans l'intérêt de sa conscience, de son salut éternel, pour son âme qui dès cette terre le lui demande au nom de la paix, pour Dieu qui ne cesse de l'y exhorter, il s'en corrigerait parce qu'ils vous sont incommodes? Sans cesse ne le voyons-nous pas user contre lui-même de l'indisputable faculté qu'il a de se nuire?

On a beaucoup dit que l'intérêt gouvernait le monde; cela n'est vrai qu'avec beaucoup de restrictions. La volonté libre et pervertie se propose-

rait volontiers, lorsqu'elle est de sang-froid, de n'écouter que l'intérêt; mais dans le mal il faut subir un maître comme dans le bien. Les passions, leurs humeurs, leurs caprices, ont vite déjoué nos projets. Si on y regarde de près, on reconnaîtra que ce n'est pas tant l'intérêt qui conduit les hommes que la passion, et que c'est presque toujours à la passion que reste le terrain.

Est-il un scandale, un désordre qui n'ait son enseignement? Que nous apprend le perfide? que Dieu seul ne trompe pas. Et l'ingrat? que c'est Dieu seul qui paie pour ceux qui ont oublié leur dette.

Quant à ces peines au-dessus de toutes les peines, qui ont trompé, détruit toute espérance de bonheur, et, en navrant le cœur, l'auraient flétri, altéré peut-être, si la sève divine n'était venue prêter sa vie au renouvellement de ses nobles instincts, pourquoi l'étonnement se mêle-

rait-il à une trop compréhensible douleur! Ignorait-on que nulle part sur cette terre la créature humaine ne devait rencontrer son centre et même son vrai refuge, et que traversant le monde des affections dont aucune n'est sa fin, comme la colombe, il faut qu'avant de se reposer elle s'élève toujours : *Volabo et requiescam.*

« On cherche la vie dans ce qu'on aime [1]. »

Mais en voyant que sur tant d'êtres qui aiment il y en a si peu que leur amour ait rendus heureux, est-il donc difficile de comprendre le but de cette loi qui frappe du caractère de transgression et d'illégitime emploi toute force qui s'égare dans les volontés ardentes, dans les préoccupations fixes et absolues, et même, comme on l'a si bien défini, « dans l'envieuse pauvreté d'un exclusif amour [2]? »

Les peines de la sensibilité vraie purifiée du levain d'égoïsme, ont un autre caractère; mais les déceptions qui les menacent, les profondes

[1] Saint Augustin.
[2] M. Sainte-Beuve.

atteintes, les tristes et soudaines révélations, les blessures faites à une confiance qui ne pourra plus renaître, ne lui sont pas davantage épargnées. La raison a pu régler ces sentiments, l'imagination ne s'y mêler que pour la plus petite part....., il suffit d'avoir ouvert son cœur, de s'être appuyé sur le cœur d'un autre, d'avoir compté, espéré, pour rencontrer ces torts volontaires ou involontaires qui trahissent bien plus l'infirmité que la malignité de notre nature. S'il est vrai que toute souffrance vienne de quelque amour, il est bien plus vrai encore qu'aucun amour n'est affranchi de la souffrance, et dès lors en nous y abandonnant ne préparions-nous pas nos mécomptes, ne nous rendions-nous pas complices de nos propres déceptions, quand ce qu'il y a d'infini en nous attendait d'un faible cœur toute l'affection dont le nôtre avait besoin ?

On veut changer les conditions de ce monde périssable et mobile, tout pétri de néant. Cet instinct de bonheur, laissé à l'homme par des vues si hautes et si sages, en souvenir de l'état dont il est déchu et de celui où il aspire, ce même instinct

mal compris, tend incessamment à faire descendre le ciel sur la terre, à posséder ce que Dieu simplement nous prête. L'homme naturel n'est pas précisément impie, mais il est essentiellement idolâtre; il a un culte toujours prêt pour tout objet de son goût ou de sa prédilection. Au lieu de mériter le bonheur céleste par le travail, à titre de grâce et de récompense, il veut y arriver dès ce monde par la voie altière et impérieuse d'une indomptable volonté. Il déifie tout ce qu'il aimé, et veut être la fin de tout ce dont il est aimé, et lorsqu'il n'aboutit pas aux égarements les plus funestes, les déceptions et les amertumes, les peines énervantes et qui consument lentement ne lui font pas défaut.

Ce même instinct de bonheur se fait jour dans les brillantes et inexécutables utopies qui commencent par la négation du point de départ du genre humain, le péché, et de son point d'arrivée,

le Ciel. Bâtissant ainsi sur l'erreur, on arrive à des conséquences absurdes; comme si le sort de l'homme pouvait essentiellement changer tant que son cœur reste le même!

Le désir insatiable d'être heureux entraîne l'homme ; l'utopie sociale bouleverserait le monde, décrétant, dans sa coupable indifférence, la ruine et même la mort des générations présentes, en vue d'une âge d'or qu'elle n'imagine qu'à travers les décombres et les débris. Hélas! jusque dans les champs fertiles des hautes espérances chrétiennes, la foi, d'ailleurs soumise, mais laissant trop librement flotter entre ses mains le fil par lequel l'Église guide tous ses enfants dans tous les labyrinthes, rêve quelquefois pour cette terre un autre vêtement, préférant la transformation du cachot ténébreux et sombre à la joie promise de le quitter. Toujours cette terre! et pour le millénaire qui veut en faire le théâtre des splendeurs célestes, et pour le réformateur chimérique qui poursuit le rêve insensé d'un bien-être et d'une égalité impossibles! Mais cette terre, dont ils veulent faire une demeure permanente et le but final

de la destinée humaine, n'est que le lieu passager de l'épreuve; elle ne comporte que les douceurs de la vertu pratiquée et cet avant-goût de bonheur qui ne nous est donné qu'afin que nous en distinguions l'insuffisance.

Tant qu'on se meut dans le monde des impressions, tant qu'on est engagé dans la mêlée avec tout l'aveuglement de l'imprévoyance, on prend toutes les apparences au sérieux : on s'en prend au premier venu, le sang-froid manque sous cette grêle de coups ; mais à mesure que le tumulte s'éloigne, la pensée ravisée reprend sa liberté ; elle observe et en vient bientôt à se demander compte de tant d'étranges démentis donnés aux sentiments par les actes, de tant de joies qui ont fait naufrage sans tempête et sans écueils, de tant de résultats qui ont trompé les attentes les plus opposées, de tant de causes si parfaitement naturelles, mais surnaturellement agencées, et enfin de cette impossibilité manifeste de rien expliquer humainement. C'est ainsi qu'on est mis sur la voie de cette volonté suprême qui agit à la fois d'une manière ostensible et mystérieuse, imprimant un double

caractère à tous ses enseignements, de même qu'il y a toujours dans les paroles de l'Écriture un sens historique et un sens mystique qui en est l'âme.

Si à ces premières révélations succèdent les épreuves redoutables et redoublées; si ces peines, en apparence celles de tout le monde, ont mille pointes acérées et recourbées qu'on ne leur soupçonnait pas, si leurs proportions communes prennent un développement gigantesque par telle ou telle secrète coïncidence avec les dispositions qui devaient les rendre spéciales, incisives et poignantes; si ces étonnantes peines semblent avoir un œil pour viser au point le plus vulnérable, une oreille pour surprendre tout gémissement, une bouche pour se rendre toujours plus intelligibles; si elles découvrent en vous plus de points sensibles que vous n'en aviez jamais aperçu vous-même, si l'action de ces peines enfin est à la fois tout ce qu'il y a de plus torturant et de plus lumineux, et si, rétrécissant toujours le cercle, elles ne laissent plus autour de vous que l'espace du sacrifice, de l'abnégation et seulement assez d'air pour respirer encore du côté de Dieu, force ne nous

est-il pas d'en nommer l'auteur? La malice humaine a sans doute bien de l'esprit, son bras est puissant pour blesser, mais elle frappe fort au lieu de frapper juste; et qu'il y a loin de l'intelligence qui dirige ses traits, à la main sûre et ferme du grand archer!

. . . . . .

. . . . . .

Au point culminant de l'épreuve commence cette claire vue, si pleine de consolation, car c'est là que Dieu se montre visiblement, sous l'épiderme des dispositions humaines, qu'il se meut, ordonne, agit; c'est là que toute révolte, toute impatience contre l'agent extérieur semble tenir du sacrilége; alors l'intervention divine devient si manifeste que, même sous la forme du châtiment, elle raffermit notre confiance, comme autrefois il suffisait de la présence du monarque pour faire la grâce du condamné.

En nous occupant de ceux qui souffrent, nous passons trop près de ceux qui font souffrir pour ne pas leur adresser quelques mots. Si Dieu sait tirer le bien du mal, si le bien relatif, avec ses plus riches conséquences, peut résulter des chagrins subis, il n'est rien dans les merveilleuses transformations possibles et providentiellement prévues qui puisse rassurer pour eux-mêmes ceux qui l'infligent. Ils assument la responsabilité de leurs actes et ils la gardent. Les victimes ont dû souvent au bourreau le haut rang où elles allaient se placer et le rôle de bourreau n'en devient pas plus enviable.

Voilà donc le miracle de la résignation; quant aux peines qui nous viennent des personnes, c'est de les faire transparentes et de nous montrer Dieu derrière elles. Du moment où on a entrevu le Sauveur à travers le voile léger des événements et des hommes, les injures, les offenses, les torts les

plus intentionnels, les plus directs, ne sont que le doigt divin traçant la voie miséricordieuse qui conduit au bonheur futur. Nos peines peuvent encore nous faire souffrir, mais elles n'ont plus de venin; du rang de maîtres, nos ennemis descendent à celui d'instruments : on les voit obéir, eux qui croyaient commander.

Mais arrêtons-nous à ce mot d'ennemis, pour lui faire perdre dans les cœurs religieux sa trop facile et trop commune application. Un ennemi! mais de tous les accidents, c'est le plus rare! Une personnalité inquiète et susceptible nous rend difficiles et chatouilleux à l'endroit de tout ce qui nous touche; tout ce qui n'est pas bienveillance nous semble inimitié; nous voyons une âpre opposition dans toutes les impressions qui ne nous flattent pas, et il suffit de ne point dépasser les bornes de l'équité pour nous paraître d'une sévérité révoltante. *O mes amis*, s'écriait Platon, *il n'y a point d'amis*! O vous qui vous croyez mes ennemis, dirais-je plus volontiers, non, vous n'êtes pas mes ennemis! Vous me blessez, vous me déchirez, peut-être me faites-vous mourir, mais vous ne

savez pas, vous ne voyez pas le mal que vous me faites. La légèreté humaine est, bien plus que la méchanceté, la cause de tous les sinistres effets que l'on croit ne pouvoir expliquer que par la haine. Quel ennemi a pu jamais nous faire plus de mal que nous ne nous en sommes fait, et ce n'est pas précisément d'amour que nous manquons pour nous-mêmes!

La faiblesse paresseuse qui se laisse prendre à de perfides apparences, une prévention contre laquelle on ne se sera pas tenu en garde, une de ces omissions de bonté et de justice dont ne sont pas à l'abri les meilleurs et les plus justes, que d'incitations à l'erreur, que de piéges tendus au jugement! Et, dans ceux qui exercent influence ou autorité sur les autres, d'un faux jugement aux plus redoutables conséquences, il n'y a qu'un pas!

On explique tout alors par la malveillance, mais mesurer la malveillance à la grandeur du mal que nous souffrons, est encore une des illusions de notre préoccupation égoïste. On arme toujours de colère ou de haine le bras qui nous frappe, et si

la vérité se dévoilait à nous, quelle surprise n'éprouverions-nous pas en reconnaissant que ces flèches qui nous transpercent ont été lancées à l'aventure, que je ne dis pas le remords, mais l'attention même s'est à peine attachée au mouvement qui nous a fait subir mille supplices. Ah! que de lumières épargnées aux méchants, afin qu'ils ne soient pas aussi coupables qu'ils sont insensés!

Où est l'homme assez malheureux pour savoir tout le mal qu'il a fait? Que les puissants l'ignorent, c'est tout simple; mais les plus obscurs, les plus petits, le savent-ils? Le sais-je, ô mon Dieu? moi chétive, moi pur néant, sais-je les maux que j'ai fait endurer, les fardeaux que j'ai fait peser, les espérances que j'ai trompées, les larmes que j'ai fait répandre, leur abondance, leur amertume? De toutes les obscurités de cette vie, les plus impénétrables sont les enlacements des destinées entre elles. Ce que nous ignorons le plus profondément, c'est la portée possible, les effets immédiats, les conséquences éloignées, la réaction de nos fautes, de nos exemples, de nos procédés, les

innombrables fois, les mille et une manières dont nous avons pu blesser des intérêts, des intelligences, des âmes, et qui sait? des cœurs qui peut-être nous aimaient, et qui avaient mieux mérité de nous!

22 août 1842. — Aix-la-Chapelle.

CHAPITRE VI.

Comment dans le monde et hors de ce monde tout être et toute chose, excepté l'homme, accomplit la volonté de Dieu et demeure à la place qui lui est assignée.

Marcher dans la voie de Dieu, lui appartenir, être ce qu'il a voulu que nous fussions, et nous perdre en lui un jour, voilà nos seuls vœux raisonnables. Les autres, quand l'ordre peut les réclamer, ne sont que légitimes et permis.

Si nous jetons un coup d'œil sur l'univers visible et invisible, sur les êtres spirituels qui occupent au-dessus de nous l'espace qui sépare le ciel et la terre, et sur les créatures animées qui se meuvent à sa surface ou dans son sein, nous apercevons une innombrable foule d'êtres distincts entre eux de rang, de droits et de priviléges, mais tous fidèles à la réalisation de la pensée qu'ils représentent, et contents à la place qui leur a été assignée.

Renfermés dans la sphère qui leur est attribuée, ils parcourent leur carrière, et la force inhérente à chacun d'eux se déploie avec ordre et mesure dans cette régularité de mouvements en rapport avec les harmonies qui font la beauté et la majesté de la nature. Ainsi, les innombrables tribus de la hiérarchie céleste, ces immortalités heureuses qui chacune ont une bannière et un nom, ne rivalisent jamais entre elles de gloire et de préséance. Le lien direct qui les unit à leur maître suffit à leur félicité, et elles n'en cherchent pas la mesure dans une jalouse comparaison. Chacune de ces saintes phalanges chante les magnifi-

cences du Créateur avec autant d'ardeur que si seule elle était appelée à les célébrer, et les chœurs angéliques qui glorifient les béatitudes éternelles et en révèlent les transports, ajoutent à leurs joies l'adoration dont ils voudraient pénétrer l'univers.

L'amour dans le ciel veut le partage, comme sur la terre l'ardente passion veut l'exclusion ; les enfants de la lumière sont fidèles à son essence qui se prodigue sans rien perdre et se communique pour s'enrichir. Les âmes humaines passées à la béatitude céleste ont abjuré avec toute rivalité, tous les ambitieux instincts. Écoutons les secrets de ces âmes heureuses dans ce que nous en révèle leur chantre inspiré :

Ma dimmi : voi che siete qui felici,
Desiderate voi più alto loco
Per più vedere o per più farvi amici?

Con quell' altr' ombre pria sorrise un poco,
Da indi mi rispose tanto lieta,
Ch' arder parea d'amor nel primo foco ;

Frate, la nostra volonta quieta
Virtù di carita che fa volerne
Sol quel ch' avemo, et d'altro non ci asseta.

Se disiassimo esser più superne
Foran discordi gli nostri desideri
Dal voler di colui che qui ne cerne;

Che vedrai non capere in questi giri [1].

. . . . . .

« — Réponds, toi et les ombres qui jouissent » d'un tel bonheur, désirez-vous un lieu plus haut » pour mieux contempler Dieu et pour vous aimer » davantage? »

» D'abord elle sourit ainsi que ses compagnes, ensuite, aussi joyeuse que dans les feux du premier amour, elle répondit :

« — Frère, une calme vertu de charité guide » notre volonté; elle ne lui laisse désirer que ce » que nous avons et ne nous donne la soif d'au-

[1] DANTE, *Paradis*, chant III.

» cune autre chose. Si nous voulions être plus
» élevées, nos désirs ne seraient pas en harmonie
» avec la volonté du Dieu qui nous voit ici; de
» tels désirs ne sont pas admis dans les sphères
» célestes. »

En descendant des choses les plus hautes à celles qui le sont le moins, la nature, à tous ses échelons, reproduit ce même enseignement positif et profond. Chaque règne, chaque espèce, chaque individu de cè règne, de cette espèce, demeure dans ses limites, sans altération, sans empiètement, et les natures diverses s'y touchent sans se confondre. Nulle part, dans la nature, de tendance à quitter les conditions auxquelles on a reçu l'être, pour en poursuivre d'autres, à dépeupler par un mouvement ascendant les rangs inférieurs : astre, océan, fleur, oiseau, tous veulent être ce qu'ils

sont et proclament dans un touchant et solennel langage leur universel acquiescement.

A la vérité, ce n'est que par fiction qu'on attribue une volonté aux éléments qui composent notre univers; mais l'ordre, la mesure dans lesquels ils se maintiennent, révèlent le plan qui les régit. Et ce plan ne nous donne-t-il pas l'idée de Dieu ? Le monde, avec tout ce qu'il enserre, œuvre d'une unique pensée, marqué d'un même sceau, ne nous dit-il pas, quand chaque astre marche dans son orbite, quand l'océan se maintient dans ses bornes, quand la fleur, l'oiseau, reproduisent partout une égale soumission, ne nous dit-il pas que dans l'ordre moral Dieu trace une même route et marque aux nations comme aux individus le respect des limites, des devoirs et du service qu'il leur a imposés?

L'univers soumis est assurément un beau spectacle: mais l'univers n'a point de volonté, ou bien sa volonté, s'il en avait une, serait enchaînée, et c'est d'un consentement libre que Dieu peut attendre sa gloire. L'homme seul interromprait-il,

par ses révoltes et ses impatiences, un si sublime concert ?

. . . . . .

. . . . . .

Quand Dieu nous parle, et que de préférence à sa parole nous écoutons le père du mensonge; quand, au lieu des béatitudes de l'Évangile, nous n'estimons, ne poursuivons que les prospérités qu'il dédaigne et qu'il nous apprend à redouter; quand, au lieu de vouloir la volonté de Dieu, nous nous passionnons pour la nôtre, nos instincts peuvent être vrais, mais ils sont dévoyés.

L'homme ne se trompe pas quand il tend au bonheur, seulement il s'égare dans les moyens qu'il prend pour l'atteindre. C'est dans le même piége que tombent les nations quand elles prennent l'ambition pour mobile et la gloire pour but, quand elles se confient à la force ou à l'utopie.

C'est ainsi qu'on a vu des intentions droites et généreuses, mais trop humaines, provoquer la révolte quand rien n'était mûr pour le combat, ni même pour les conséquences de la victoire, l'eût-on remportée. Il arrive alors qu'on ne sait plus que faire de son succès, qu'il tourne contre ceux-là mêmes qui l'ont obtenu, et que, dans l'hypothèse d'une défaite, la fatigue, l'humiliation, cette force brute qui s'est montrée faible, l'absence d'un principe de devoir qui seul soutient, jettent dans le découragement, bientôt après dans la dépendance et la servilité.

Il y a sans doute des peuples qui sont plus à plaindre que d'autres, des peuples dont la condition blesse les plus imprescriptibles droits de la conscience et de la raison, dont le malheur est immoral en ce qu'il amène les plus funestes conséquences pour le caractère même; mais cela, le temps seul peut légitimement y faire droit. Ce qu'il en faut pour que les plus grands excès arrivent à une sorte de redressement, n'a point été calculé jusqu'ici. L'équité, en regard de l'injustice flagrante, poursuit obscurément son chemin dans

l'esprit des peuples, comme une lente et graduelle gestation, mais son jour vient !

Ne vous faites donc pas une Jérusalem terrestre d'où tous les maux seraient bannis, où toutes les félicités comme tous les mérites, resteraient fixes à jamais. Une erreur impie supprime le Ciel en voulant le faire descendre ici-bas. Que notre exil soit plus léger, rendons notre prison supportable, embellissons-la si nous pouvons, assainissons-la surtout; mais n'imaginons pas en faire un palais, le tabernacle d'un bonheur sans nuage! Non, ce bonheur-là attend pour se déployer une autre terre et d'autres cieux.

Toutes les utopies, dans leurs essais d'application, ont presque toujours été des œuvres de destruction; l'ardent désir du bonheur, poursuivi au mépris du devoir et de la prudence, devient toujours une source de calamités. Tout cela est éga-

lement un déplacement de forces, une ignorance de la mesure et des proportions, un empiétement aveugle de notre sort présent sur notre sort futur. Dieu a fait l'âme humaine si large et si profonde, que si on ne lui ouvre pas l'infini, il faut bien qu'elle se sente à l'étroit, et que, peuple ou individu, elle fasse explosion de la manière déplorable dont en use toute force longtemps comprimée.

On ne saurait assez le redire, nous représentons ici le problème de vivre dans un monde avec les instincts d'un autre, et il s'agit de résoudre de quelle façon l'homme de l'éternité trouvera le chemin de sa royale demeure. Le reste est secondaire.

Dans notre siècle en particulier, l'envie de monter, qui n'a jamais quitté la nature humaine, a pris des développements effrayants, résultats des chances d'ascension plus multipliées offertes à toutes les époques de perturbation. Le besoin de faire autre chose qu'on ne faisait et de s'élever au-dessus de la condition de ses pères est si général, que si la puissance d'action égalait l'audace des désirs, toute

hiérarchie sociale serait renversée, et tout serait vacant dans les rangs inférieurs.

A ces incitations de l'orgueil se joint une inquiétude vague, un besoin, comme dans les malades, non pas d'être mieux, mais autrement. Tout ce qui manque, tout ce à quoi on aspire devient, avec les regrets auxquels on s'abandonne, l'objet d'un véritable culte. La volonté dans ce cas, prend précisément le contre-pied de la destinée que Dieu nous a faite.

. . . . . .

. . . . . .

Ainsi l'homme, partant toujours d'un point solide, incontestable, puisqu'il est en lui et qu'il se reproduit universellement dans tous ses semblables, se trompe de chemin, manque le but ou s'en éloigne, parce qu'il néglige l'étoile qui le conduirait sûrement; l'horizon vers lequel il se dirige est mouvant et se prête à toutes les erreurs décevantes.

La vérité est une, mais tombée sous la condition d'une nature complexe, elle se traduit en instincts mêlés qui prennent à rebours ses inspirations et se laissent égarer par de fallacieux mirages. Ce bonheur pour lequel nous avons été faits, où ne le plaçons-nous pas? jusqu'où ne le faisons-nous pas descendre? Et l'ambition toujours inassouvie de nouveaux rangs et de nouveaux honneurs; et cette autre ambition (moins grossière et pas plus chrétienne) d'influence, de succès, de considération, ce besoin d'agir sur les esprits quand ce n'est pas à Dieu qu'on les mène, n'est-ce pas encore l'informe et matérielle ébauche de ce zèle qui dévorait le Prophète pour la maison de Dieu?

Nous voulons être libres, riches, heureux, aimés, savants! Vœux bien légitimes; seulement, la plupart du temps nous nous trompons de liberté, de richesse, de bonheur, d'amour et de science.

Ce que nous cherchons vainement sur la terre, nous le trouverions sûrement en Dieu. Il n'épargne certes rien pour nous mettre et nous remettre sur la voie; il nous parle autant par ce vide si pesant sur nos cœurs, par l'ennui profond qui nous poursuit, par les mécomptes que nous nous ménageons, par les déceptions dont d'autres se chargent, que par l'attrait ineffable de sa grâce. Ne voulant ni assez comprendre, ni assez désirer le Ciel, nous le travestissons au gré de tous les leurres de la passion.

Ah! croyez-moi, fiez-vous à ce qui EST : ce qui est a force de loi; ce qui est a pour soi sinon la sanction, du moins la permission de Dieu. Et que mettrions-nous à la place? Nos propres idées qui nous ont mille fois trompés, dont nous ne savons ni la portée ni les conséquences? Quand par hasard nous sommes vraiment maîtres de décider nos préférences, nous hésitons, nous cherchons en vain, et le plus petit arrangement nous échappe! Et nous voudrions après cela que nos vues fussent toujours exactes et sûres quand il s'agit de ces myriades de combinaisons par lesquelles la foule

des êtres qui marchent dans un même orbite accomplissent à leur insu les desseins providentiels!

On arrive, pour peu qu'on y songe, à se démontrer rigoureusement que l'objet de nos répugnances est toujours ce qui nous est le plus indispensablement, le plus infailliblement nécessaire. C'est dans ce lien qui vous semble trop étroit pour vos facultés, vos instincts et vos talents, que vous êtes certains de vous mouvoir à l'aise, si c'est le devoir qui l'impose? Et cette inquiétude dévorante, elle sera pour vous une lumière qui accompagnera vos pas! Et cette affliction, elle était ce qui seul pouvait vous faire briser avec le monde et vous soustraire à son influence.

On ne connaît bien que les inconvénients du parti qu'on a pris, de la situation où l'on est, du mal qui nous travaille; mais enfin la sagesse ou

le bon sens ne consistent-ils pas à se dire que tout parti a des inconvénients, que toute situation a ses peines, que toute organisation porte en son sein le principe qui la détruit! Quand vous pensez à l'obstacle qui vous arrête, au chagrin qui vous fait souffrir, et que vous les énumérez, quel que soit leur nombre, n'avez-vous pas en regard d'eux l'infini des chances contraires?

Pouvez-vous dire que ce chagrin, cette inquiétude dont la dévorante fixité vous absorbe, une fois éloignés, vous laisseraient pour toujours, au moins pour longtemps, dans une satisfaction entière et une sécurité profonde? Mais si au lieu de cela, vous devez d'une manière ou de l'autre continuer ou recommencer à souffrir, la grande, l'inévitable loi étant de souffrir, que vous en importent après tout la mode et la façon?

Quand vous vous chargez vous-même de faire votre destinée, c'est à vos seules forces que vous confiez le soin d'en adoucir les rigueurs. Dieu ne met ses consolations que là où il avait mis la peine, il ne fait surabonder la miséricorde que dans le sillon creusé par la pénitence et les labo-

rieux efforts. Vous êtes à la fois trop pauvre et trop grand : trop pauvre dans vos vues, car elles n'atteignent pas l'horizon vrai, trop grand pour que vous puissiez être votre récompense à vous-même.

Écartons de notre vie tout ce qui n'y est pas marqué du sceau de la volonté divine. « Chacun, dit saint Grégoire de Nysse, est le peintre et le sculpteur de sa vie. » Au milieu des données premières de notre destinée, sur lesquelles, en apparence, nous ne pouvons rien, nous ne savons pas assez, faibles, enchaînés, entravés que nous sommes, tout ce que nous pouvons encore.

Quand l'homme résiste à Dieu, c'est Satan et sa difformité colossale; qnant il obéit, il vient en aide à Dieu pour son œuvre. La nature, sortie des mains du Créateur, a obéi une fois pour toutes; la vraie gloire de l'homme est d'obéir à Dieu à chaque instant et toujours.

Certes, il appartient à l'homme de grandir, de monter sans cesse : le désir du développement est au premier rang de ses attributs, mais d'un développement intérieur et tout moral, régulier, paisible, et qui n'est que la loi par laquelle il est appelé à compléter son être. Remarquons qu'il n'y a que l'homme intérieur qui puisse croître toujours et dont l'avancement soit indéfini; l'homme charnel marche précisément en sens inverse : les bornes de la vie et de la matière le cernent de toutes parts.

Entre ces deux gravitations opposées, il n'est donc qu'une ambition qui soit digne de nous, celle qui assure nos progrès dans la vie spirituelle. Mais là encore, il faut consulter la volonté de Dieu, savoir ce qu'il veut de nous et la place qu'il nous assigne. Quelle qu'elle soit, nous devons nous en contenter. Comment oserions-nous choisir dans

les demeures du Père céleste? Être ver de terre, selon les desseins de Dieu, vaut mieux, aux yeux de la sagesse, que la haute nature des anges abandonnée à elle-même.

L'humilité sied aux choses saintes comme à toutes les autres. Jusque dans le légitime vœu d'une perfection plus grande, interdisons-nous la véhémence des désirs; consentons avec joie à voir la spiritualité de nos frères dépasser la nôtre, et, sans retour sur nous-mêmes, ne soyons sensibles qu'à ce qui honore Dieu : il sait ce qu'il nous faut et ce à quoi il nous appelle, et lui seul le sait. Ainsi que tout maître, il choisit son serviteur; il entend être écouté, servi comme il lui plaît, et non comme il plaît au serviteur.

Il n'est pas de manière dont l'Écriture ne s'efforce de nous détourner, dans le bien même, des pensées qui peuvent être orgueilleuses, orgueilleuses non pas à cause de la sublimité de leur essor, mais relativement à nos forces que nous aurions dû mieux apprécier.

Notre impuissance nous est rappelée à chaque invitation qui nous est faite d'avancer, et l'humi-

lité nous est toujours présentée comme le palladium de nos intentions les meilleures; mille passages des saintes Écritures l'attestent.

Un des titres à la miséricorde céleste, allégués par le Roi Prophète, est :

« Qu'il ne s'est point enflé d'orgueil, *non est*
» *exaltatum cor meum ;*
» Qu'il ne s'est point occupé de la grandeur,
» *neque ambulavi in magnis;*
» Qu'il n'a point souhaité un rang au-dessus de
» son état, *neque in mirabilibus super me.*
» Si je n'ai point eu d'humbles sentiments de
» moi-même, dit-il, si mon cœur s'est élevé, que
» mon âme soit réduite à l'état d'un enfant que sa
» mère vient de sevrer. »

Et c'est parce qu'il sent que Dieu lui rend témoignage de cette humilité dont il fait son seul droit que, tout entier à la joie, il s'écrie avec transport : « Qu'Israël mette son espérance dans le Seigneur, maintenant et à jamais. »

Et l'Évangile, à son tour, ne nous rappelle-t-il pas que « nul d'entre nous ne saurait ajouter une coudée à sa taille? »

Heureuse dépendance de notre condition sur la terre qui, par le besoin même que nous avons du bienfait, nous rend le bienfaiteur plus présent et plus cher! Heureuse et passagère indigence qui nous laisse dire avec saint Ignace : « Il nous manque bien des choses, afin que Dieu ne nous manque pas! »

Que la part qui nous a été faite pour ce monde nous soit précieuse avant tout, et jusque dans ses plus insignifiants détails. Préférons, sans avoir choisi, tout ce qu'il nous faut accepter; que de plus en plus notre intelligence se réconcilie avec le sort des petits qui ont reçu de si miséricordieuses promesses, et s'abstienne d'envier le sort des grands auxquels s'attachent tant de redoutables menaces. Tous peuvent s'élever, tous peuvent descendre. Et qu'importe d'être le premier ou le dernier sous les yeux et dans le sein de Celui qui renferme en lui-même le commencement et la fin de toutes choses!

O mon Dieu! ce n'est pas la gloire du ciel que j'envie, ce n'est pas d'y régner que je demande, c'est encore de vous y servir! Ah! si dans le ciel il y avait des sœurs converses, et que j'en fusse!.....

CHAPITRE VII.

Qu'il est un excès de douleur qui dément les paroles de la soumission.

Il ne faut pas se le dissimuler, s'abandonner tout entier à une douleur excessive, consentir à cet excès, rend illusoires toutes les paroles et même tous les actes par lesquels on croirait exprimer la résignation. Qu'importe la soumission du bout des lèvres, quand la résistance vit au fond du cœur, quand Dieu n'est qu'un juge qui ne prononce que des arrêts, quand notre confiance, res-

pectueuse, si l'on veut, reste inerte et stérile? Souffrir, c'est comme mourir; il le faut bien, qu'on le veuille ou non; et ce qui distingue le chrétien c'est de joindre à la nécessité ce qui la transfigure et l'anéantit.

Sans doute le chrétien souffre, il souffre profondément parce que c'est une dignité de souffrir, et que toutes les dignités il les possède; de plus il souffre toujours, car Dieu, qui a fait la consolation, n'a pas fait l'oubli. Néanmoins, tout en reconnaissant la souffrance à laquelle le péché a condamné les hommes, les paroles des Livres saints sont formelles et unanimes à proclamer le règne de la joie dans cette vallée des larmes. « Le cœur de l'homme de bien, dit l'Ecclésiaste, est un festin continuel. » Et l'Apôtre ne vient-il pas nous enjoindre *d'être toujours dans la joie?* Les saints n'ont pas d'autre langage : « Je veux bien que la piété pleure, disait saint Paulin, mais je veux que la foi se réjouisse toujours. »

L'Écriture, qui concilie toutes les contradictions, n'établirait-elle pas ici la plus flagrante de toutes, s'il n'y avait dans la piété des joies pour

dominer toutes les afflictions, les envelopper, les revêtir comme de ce vêtement d'immortalité qui, selon l'expression de saint Paul, doit absorber la mort? La foi, dans ses degrés, est aussi un arbre qu'on juge par ses fruits; de sorte que nous ne pouvons pas plus regretter, comme *ceux qui n'ont point d'espérance*, que nous inquiéter comme *ceux qui n'ont point de père dans les cieux.*

Que de changements s'opèrent dans notre esprit par une seule pensée de providence et d'immortalité? Que devient le présent, quand se lève une seule espérance? Dieu entre dans la vie du fidèle par ses inspirations, et par sa grâce il l'admet à sa plus intime familiarité; comment donc du sein de cette vie, mêlée en quelque sorte à celle de Dieu, ne formerions-nous pas des jugements tout autres que ceux qui sont dictés par la nature abandonnée et s'abandonnant elle-même?

Le saisissement imprévu, le bouleversement douloureux ont bien des droits sans doute à l'indulgence divine; toutefois, si la piété est profonde, ancienne (ce qui comporte un âge spirituel qui n'a rien à faire avec le nombre des années), elle a dû préparer le bien, produire les effets qui lui appartiennent, gagner de vitesse, pour ainsi dire, la spontanéité même, et réduire au moins considérablement le nombre des redoutables surprises. On a beau dire que les impressions ne se raisonnent pas, ce qui marque le vrai chrétien d'un sceau tout particulier, c'est la manière, non pas seulement dont il résiste à la douleur, mais la manière surtout dont il en est atteint.

L'habitude de la modération pieuse repétrit tout l'homme et fait triompher la puissance du christianisme, qui n'est pas surnaturel uniquement dans la vérité qu'il enseigne, mais encore dans tous les

effets qui en ressortent. Si dans les âmes réduites et façonnées au saint joug de la foi, les premiers mouvements mêmes peuvent être soumis et fidèles, combien Dieu n'a-t-il pas le droit de les exiger tels, quand la réflexion a pu intervenir, quand une sorte d'ordre a succédé à la perturbation, quand enfin le temps, ce puissant auxiliaire donné à la vertu, a pu agir?

Que dire alors des profonds ravages qu'on laisse s'accomplir, de ces transports violents, de ces regrets qui dévorent et dévastent, de ces douleurs convenablement portées au dehors, mais qui n'en poursuivent pas moins une œuvre de destruction à laquelle la volonté assiste comme impassible, ou même en en calculant les effets, en y applaudissant d'une sombre joie intérieure?

Quand l'excès de la souffrance fait que la mort, même comme anéantissement, nous semblerait encore une délivrance, cela ne nous révèle-t-il pas le caractère coupable d'une douleur qui nous fait abjurer toutes nos espérances? Ce suicide négatif, qui a presque la gravité de l'autre, conséquence d'une douleur continue, énervante, usant incessam-

ment les ressorts de la vie, n'est-il pas un ennemi auquel nous devons résister de toutes nos forces, quand il abrége et tranche évidemment des jours où Dieu sans doute avait déposé mille germes de salut?

Songe-t-on bien à quel degré mourir de chagrin est une mort impie? Y a-t-il un saint qui soit mort de chagrin?

Les hommes sont particulièrement touchés de ces sortes de mort; ils les admirent avec une piété idolâtre; ils croient y voir l'apothéose de la sensibilité humaine. Au lieu de cela, comment ne pas répéter, avec sainte Brigitte : « Les insensés! qui s'écrient : Nous voulons plutôt mourir que quitter nos volontés! » Vainement ils disent, en courbant la tête, sans vouloir relever leur âme accablée : Nous adorons les voies de Dieu; lui seul est le maître! Ah! quel que soit le respect du silence ou de la parole, cet abandon à la douleur, cette souffrance sans contrôle, n'a qu'un nom pour la conscience, et ce nom, c'est : — murmure!

Et ce murmure n'est pas seulement une plainte: quoique inarticulé, ce murmure est accusateur.

Car n'est-ce pas accuser Dieu d'être un maître injuste, que de laisser croire qu'il inflige à ses serviteurs un fardeau au-dessus de leurs forces, un fardeau que leur vertu veut bien porter en s'interdisant de gémir, mais dont ils ne restent pas moins écrasés? N'est-ce pas accuser Dieu d'ingratitude que de donner à supposer qu'il fait ce dont bien des hommes, même corrompus, sont incapables, qu'il laisse manquer ceux qui se donnent à lui?

Et quand les ennemis de ce Dieu de justice, mais aussi de mansuétude, rient de ses foudres, contestent ses bienfaits, proclament sa suprême indifférence, vous, ses croyants, ses serviteurs, ses amis, vous ne savez pas le défendre. Vous laissez croire qu'effectivement il ne sait ni aimer les siens, ni ménager un contrepoids secret aux afflictions visibles; qu'il ne daigne ni fortifier, ni soutenir, qu'il n'y a par conséquent rien d'avéré que ses coups; qu'impuissant ou infidèle, il ne peut ou ne veut pas consoler, et enfin, que les considérations qui naissent de la foi, douées peut-être d'une action faible et limitée, sont incapables de se mesurer avec les événements cruels et les blessures

profondes! Dieu se justifiera un jour, mais ici, c'est à nous de le justifier.

Et cet abattement qui succède au mal aigu, cet affaissement mélancolique qui n'a plus, à la vérité, les frappants symptômes, ni les bruits sourds de l'orage, mais qui se résout en une situation de l'âme sur laquelle semble s'étendre un voile de deuil, serait-il plus licite aux yeux du chrétien? Quoi! Vous vous efforcez de faire ressortir les vérités éclatantes de la parole divine, la magnificence de ses révélations, la miséricorde de ses desseins, et, en même temps, vous laissez supposer que Dieu ne sait pas consoler, qu'il n'a pas de trésor en réserve pour adoucir ses rigueurs, et que la plus sincère piété est, après tout, aussi inefficace que la plus vaine philosophie!

Cet abattement consenti, tout déférant qu'il puisse se montrer, n'en est pas moins une défection coupable et une silencieuse protestation contre les décrets de Dieu. Ah! vous qui l'aimez, vous qui voudriez sa gloire, ses triomphes, songez-vous quand la tristesse vous surmonte, que vous êtes le lieu, l'occasion, le complice de sa défaite? que c'est Dieu lui-même qui est vaincu en vous, toutes les fois que votre amour et votre foi ne s'élèvent pas au-dessus de vos ennuis? Ah! comment ne serait-on pas plus fort que la douleur, quand on a Dieu pour soi, et Dieu contre elle! De telles faiblesses n'annoncent-elles pas une foi languissante, ne démontrent-elles pas que si la résignation est dans la conscience, elle n'a pas pénétré assez avant dans le cœur, c'est-à-dire, qu'il reste à la victime qui s'offre suffisamment de vie pour que la rébellion y fermente encore!

Que l'âme touchée de la grâce se hâte donc de dominer ces imperfections, qu'elle se hâte, plus fidèle qu'Ananie, de livrer cette intime et cuisante douleur, dont un instinct d'amertume passionnée aimait à faire sa « dernière amitié. »

C'est lorsque le vent des voluptés terrestres effleure encore notre visage, c'est lorsque nous tournons nos yeux vers les choses périssables, c'est lorsque nous allons nous asseoir au festin de l'impie, lorsque nous prêtons l'oreille aux accents de l'incrédule, c'est enfin lorsque nous cherchons « le bonheur des hommes, » que nous connaissons la douleur. Mais pour qui vous aime et vous suit, ô mon Dieu! la douleur, fantôme humain, n'existe pas, il n'y a que l'amour, il n'y a que l'espérance, il n'y a que la joie de la soumission et du sacrifice. Vous avez vaincu la douleur comme vous avez vaincu la mort!

Ou plutôt cette douleur change de caractère; elle rappelle cette solennité calme et douce dont l'Eglise entoure les obsèques des petits enfants. C'est la mort, mais avec les paroles et les chants empreints de la certitude de la vie heureuse, dont un léger voile nous sépare. Les chants sont tristes, l'exil n'en connaît pas d'autres, mais ils n'ont rien de lamentable et de déchirant : le péché en est absent. Ce sont bien des larmes que l'on répand, mais il n'y a pas de deuil; et pour prières, des cantiques de réjouissance.

Eh bien, la douleur du chrétien me semble trouver son fidèle emblème dans ce petit enfant innocent, couché immobile dans son cercueil, que des fleurs embaument. Pour le petit enfant, la possession de Dieu; pour la douleur chrétienne, la certitude de le posséder un jour. L'enfant est allé à Dieu; Dieu viendra à la douleur et elle l'attend; elle sait qu'il viendra, et, s'il apporte quelque délai, elle l'attendra encore, car il viendra certainement : *Veniet et non tardabit.* Et comme l'Eglise, appliquant ses suffrages à ces âmes innocentes qui forment la voie lactée du ciel des âmes, la

douleur chrétienne, patiente pour souffrir, impatiente de mériter, bénit encore plus qu'elle n'invoque!

Les effets de la foi ne se renferment pas exclusivement dans la réalisation de ses menaces et de ses promesses pour la vie future. Dès ce monde cette foi porte des fruits de félicité et le bonheur terrestre du vrai chrétien, quoique inférieur en dignité, n'en est pas moins entré dans les vues du divin législateur.

. . . . . .

. . . . . .

Cette religion de renoncement protège tout ce qu'elle règle, affermit tout ce qu'elle approuve, fortifie tout ce qu'elle tempère ou limite. Moins on se le propose pour but, plus elle nous fait rencontrer le bonheur sur la terre, et ce bonheur augmente à mesure qu'on s'efforce d'élever son

cœur, au lieu de se préoccuper de le satisfaire. Le christianisme traite le bonheur précisément comme il traite le corps : il veut qu'on ne leur donne à tous deux que la seconde place ; sachant leur fidélité douteuse, il veut qu'on les observe, qu'on les assujettisse toujours, qu'on les sacrifie quelquefois, et qu'on reste enfin, dans ses rapports avec eux, maître et seigneur.

Le christianisme, qui semble dédaigner le bonheur et se faire l'ennemi du corps, honore l'un et protége l'autre, plus qu'aucun culte, plus qu'aucun système n'a jamais su le faire.

Quel caractère divin n'imprime-t-il pas au bonheur sur la terre! Quelle caressante sanction ne donne-t-il pas à toutes les légitimes tendresses du cœur! Que d'incitations, dans sa parole, à aimer, à aimer toujours et toujours davantage!

Et ce pauvre corps humain dont on croirait qu'il ne s'occupe que pour le réduire, quel système, même parmi ceux qui en ont fait un dieu, lui a jamais rendu d'aussi réels honneurs que le Verbe, qui l'associa à sa divinité, qui lui promet la résurrection, et qui l'appelle, par les sacrements

dont la nature est toujours double, au partage des plus étonnantes grâces qui puissent descendre sur la terre?

Dieu ne hait et ne méprise rien de ce qu'il a créé; rien n'est si petit ni si abject qu'il ne le relève et ne le purifie. Dans ses sévérités, ce n'est jamais la vengeance qui s'exprime ici-bas, ce n'est pas même la justice, c'est toujours son amour. C'est toujours par une souffrance moindre, que le coupable qui la subit se rachète de la souffrance méritée.

Tout le système catholique a été combiné pour venir au secours de la créature humaine dans la double phase de son existence, ici et au delà. Sa morale, ses préceptes, ses conseils même n'ont pas un autre but.

Les vertus qui ont été mises en tête des autres, et qu'on a appelées théologales, à cause de leurs

forces régénératrices, sont en elles-mêmes le principe des plus grandes consolations et des plus grands secours dont l'homme puisse être aidé.

La Foi! Croire, se confier, s'appuyer enfin; agir sous un œil sans cesse ouvert, sous un bras toujours prêt à vous relever; se sentir rappelé au dedans de soi par une voix dont l'accent vous émeut toujours, dans le calme comme dans la tempête, dans la joie comme dans les larmes; avoir un témoin qui vous suit, un défenseur qui vous protége, un confident qui vous écoute, un ami : ami jamais absent, jamais sourd, jamais muet, qui n'entend pas seulement, qui répond, en qui il n'y a ni distractions, ni ignorance et qui, vous montrant dans le monde une figure qui passe, découvre à vos yeux l'éternité où la félicité vous attend!

Au doux et riant tableau que l'erreur même a su faire de l'Espérance, à la réalité de ses bienfaits dans son action toute naturelle, aux fleurs qu'elle sait répandre sur la plus triste vie, à son prisme riche de couleurs, à cette fidélité de vocation qui la rend, sans exception, l'intime compagne de l'homme depuis son berceau jusqu'à la tombe,

il est aisé d'imaginer ce que peut être l'espérance chrétienne, la sainte espérance dans la glorieuse transfiguration de son élément terrestre. Ce n'est pas l'illusion qu'elle invoque : elle n'a besoin que de la vérité, de cette vérité toujours féconde, inépuisable. Placée entre la Foi et la Charité, l'Espérance chrétienne est la récompense de l'une et comme le prélude de l'autre; ou plutôt ces trois célestes sœurs s'empruntent, croisent et mêlent leurs rayons!

Quand Dieu n'eût fait que permettre à l'homme de l'aimer, il eût déjà fait beaucoup pour lui. Mais si partout il a déposé le germe de cet AMOUR, il le développe, l'exerce et le nourrit bien autrement dans le cœur des enfants de son Église. Qui ne sait que c'est sur les genoux de sa mère que l'enfant apprend à aimer! Là seulement se préparent les chastes délices qui ne laissent plus se tromper ni de bonheur, ni d'amour.

Et de ces trois moyens de la félicité humaine, la foi, l'espérance et la charité, le christianisme fait des devoirs, afin que personne ne puisse y échapper que par sa propre faute. En effet, que de

soins dans la vie pratique de la piété pour nous avertir, nous garder de nous-même, nous éclairer sur nos dangers, nous fortifier au tribunal du pardon, enivrer notre âme à la table sainte, ravir notre imagination, plaire à nos sens, parler à notre esprit et consoler notre cœur.

Et pour peu que notre lyre intérieure s'accorde au diapason divin, quel calme délicieux dans la possession de nous-même, dans le sentiment de l'équilibre harmonieux entre toutes les puissances de notre être! Quelle liberté dès lors au dedans de nous, et que le monde est riche et beau, embrassé par un œil libre et serein!

Sous les impressions d'un cœur fervent et rassasié de pieuses extases, quoi de plus enchanteur que les aspects de la nature, qui font passer si doucement de Dieu à ses merveilleux ouvrages!

Que de ressources dans le travail; que de trésors variés offerts par les arts, la science et surtout par l'étude qui répond si bien à notre active curiosité et nous révèle aussi le ciel où le bonheur de connaître est tout près de celui d'aimer!

Et tout cela, pour tous! sans restriction, sans

privilége pour les situations particulièrement favorisées! voilà ce que donne le patrimoine universel, le fonds commun, l'héritage de tous, de tous ceux surtout qui pouvant prendre une si large part à tant de bienfaits sont souvent les plus disposés à les méconnaître.

L'instinct qui nous fait chercher le bonheur est la preuve de sa réalité même. Il serait difficile de penser que nous imaginons ce qui n'existe ni n'existera. Ce serait créer en dehors de la nature; et si le fer s'émeut, puissamment attiré, c'est que l'aimant existe.

Ce problème du bien suprême, qui a fait la préoccupation de l'antiquité, est merveilleusement résolu par le christianisme, qui nous fait trouver en même temps la vie parfaitement belle et la mort parfaitement désirable. Il semblerait de prime

abord que si la vie paraît belle, on doit redouter la mort qui en est le terme et que, d'une autre part, le désir de la mort doit décourager et désenchanter de la vie. Du point de vue humain, qui concentre son estime sur les biens qui passent, il ne saurait en être autrement, et ce serait sans doute vouloir concilier l'irréconciliable.

Mais dans le système chrétien, les ardentes aspirations n'ont qu'un objet légitime, c'est la félicité éternelle. Le bonheur espéré par la mort, et celui que la vie peut donner, sans être identiques, ne sont pas étrangers l'un à l'autre, puisque la possession de Dieu est au fond de tous deux.

La mort désirable hors du christianisme ! Les infortunés seuls peuvent l'admettre, et on ne sait sous quelles conditions de trouble et de désespoir ! Ils la considèrent comme une fin ; mais, pour le chrétien, c'est à la fois le commencement et le complément de toutes les espérances qui ont traversé le temps.

Pour que la mort soit parfaitement désirable, il faut qu'à la suite de tant d'âmes saintes dont le passage de ce monde à l'autre n'a été qu'un cantique de délivrance, on ait placé ailleurs qu'ici-bas sa richesse, le cœur suivant partout son trésor. Quant à la vie, pour qu'elle soit toujours et parfaitement belle, il faut que le dévouement et le sacrifice soient au nombre de ses joies, que l'immensité du but réagisse sur chaque point de l'espace qui doit être parcouru, et que nos efforts sur nous-même, les prodiges de la grâce, les illusions détruites, les vrais biens vraiment appréciés viennent composer une réalité de douceurs profondément inconnues au monde et qui n'ont été à l'usage que de cette incompréhensible foule qui peuple les parvis célestes.

« Les Anges, dit saint Grégoire-le-Grand, por-
» tent partout avec eux leur paradis, quelque part
» que Dieu les envoie, parce qu'ils ne cessent ja-
» mais de lui être unis. » Voilà le secret des joies permanentes.

Le christianisme n'est pas une théorie spéculative et stérile; chacun de ses dogmes porte en lui-même une vertu appelée à se manifester par des résultats.

Dans le langage des hommes, tout ce qui n'est pas rébellion flagrante se nomme résignation; mais dans le langage sérieusement chrétien, les mots qui expriment les idées doivent, ainsi que dans les formules sacramentelles, opérer ce qu'ils signifient. Il ne s'agit donc pas ici seulement d'une acceptation intérieure, il faut que cette acceptation vivante ait tous ses effets de lumière et de charité.

Rien ne peut s'entremettre malgré vous entre le *penser* de l'esprit et le *vouloir* du cœur.

Dans ce for intérieur, domaine où vous pénétrez seul, vous n'avez à vaincre que vous-même, vous êtes roi, par cela seul que vous êtes libre; rien ne saurait vous empêcher de courber, d'assouplir vos sentiments, ou de les élever à la hauteur des principes qui vous guident.

Au dehors, votre conduite est toujours susceptible de recevoir mille interprétations qui peuvent faire votre excuse : mais au fond de vous-même, vous avez l'entière responsabilité des mouvements auxquels vous obéissez; là, le moindre désaccord entre vos paroles et vos sentiments est mensonge, la moindre faiblesse prévarication, le moindre refus fait à Dieu, une négation de sa providence!

Et si une volonté anciennement formée, un engagement pris, vous liaient déjà; si par le mouvement d'un saint attrait, vous vous étiez servi de ces paroles si tendres, si douces à prononcer, de conformité entière, de volonté abdiquée, d'abandon irrévocable à la volonté divine, que sais-je? si jamais vous aviez dit à Dieu que sa volonté était la vôtre, qu'offerte pour toujours, le châtiment suprême serait de la reprendre; si ces mots : sans

limite, sans réserve, sans retour, avaient été prononcés, ah! croyez-moi, c'est avec Dieu surtout que donner et retenir ne vaut.

Avec de l'habileté, peut-être n'est-il pas impossible de ne laisser apercevoir aux hommes que la part qu'on leur fait; mais le Dieu jaloux voit surtout dans ce qui lui est offert ce qui lui est soustrait.

Et lors même qu'à tous ces degrés votre soumission serait jugée suffisante, n'êtes-vous pas incliné, entraîné à faire plus qu'on ne vous demande, à franchir la distance qui sépare le précepte du conseil, ce qui est obligé de ce qui est facultatif? Le précepte n'est en effet que la stricte justice, telle que son accomplissement en donnait le sentiment dans l'ancienne loi; le conseil, avec ses espaces libres, c'est la loi nouvelle et ses paternelles adoptions

Toute science a ses expériences définitives qui lui donnent force de loi.

Dans la science du christianisme, c'est peut-être le bonheur du chrétien qui résume de la manière la plus incontestable la fidélité de Dieu à ses promesses. Qu'on y réfléchisse, il est en faveur de la vérité un argument universel, à la disposition de chacun et de tous les moments, un argument qui appartient exclusivement aux serviteurs de cette vérité adorable, qui en manifeste toute la bonté, toute la puissance profondément logique, portant défi à toute contrefaçon, hommage irréfragable rendu par le serviteur à son maître ; c'est le bonheur intérieur, mais visible, dont jouit le chrétien sincère.

Hors du catholicisme, ce qu'il y a d'absolu dans le bonheur ne saurait exister, parce que là seulement les contrepoids sont assez forts pour balancer le fardeau de l'immense misère humaine : là seulement existe un levier assez puissant pour soulever la pauvre nature déchue, et lui faire atteindre l'incommensurable hauteur de laquelle se découvrent les vraies proportions de ce monde.

Un esprit libre, une humeur égale et douce, un visage content expriment au dehors l'ordre et la paix du dedans. Cette disposition ferme et soutenue, qui n'est pas seulement le travail de quelques moments, mais la réalité de tous, ne pouvant venir de la nature, toujours pleine de vicissitudes, doit être attribuée à la grâce ou du moins à un principe supérieur que les plus prévenus sont bien forcés de reconnaître.

Le bonheur est chose si peu commune et si estimée, qu'il n'apparaît guère sans se faire remarquer, sans qu'on demande d'où il vient et où il va. Les esprits les plus incultes, comme les plus raffinés, les plus sérieux de leur nature, comme aussi les moins enclins à se préoccuper des vérités abstraites, sont bien obligés de remonter jusqu'aux sources d'un si rare prodige.

Dans les autres moyens mis au service de la

vérité, voyez tout ce qu'ils ont contracté d'infirme, d'intermittent, de contestable par l'effet de la décrépitude sociale. La parole! on en a tant abusé! souvent n'ajoute-t-elle pas à la difficulté de s'entendre? Les actes! il arrive qu'ils soulèvent une égale méfiance, tant ils peuvent être calculés pour couvrir un intérêt personnel. Les croyances! elles peuvent être simulées dans l'intérêt de l'ordre et de la paix publique; l'imagination peut se laisser prendre par les beautés de la religion, en compagnie de beaucoup d'autres; de larges et hardies trouées peuvent être pratiquées dans toutes les régions du sublime, sans porter néanmoins dans les intelligences la conviction d'un centre, d'un foyer unique, ardent et bienfaisant à la fois.

Dans les affirmations spéculatives, tout peut être controversé et rendu contestable; mais lorsque aux yeux de ce monde avide ou comblé de prospérités, et qui n'en est pas moins triste, inquiet, ennuyé, accoutumé à ne voir dans toute règle qu'un joug insupportable, dans la vie du devoir qu'une fastidieuse monotonie, lorsque vous, qui représentez tout ce qu'il repousse et dédaigne, vous n'en

déployez pas moins le bonheur qu'il cherche et qui le fuit, figurez-vous l'impression qu'il peut en recevoir! Quelle vue que celle de la paix fleurie, de la lumineuse sérénité du chrétien sous le poids des revers, des privations, de l'âge, de la maladie, de tous les sombres éléments enfin dont se compose la vie humaine!

Une joie dont on porte la racine en soi-même, qui ne se montre ni ne se cache, mais se laisse voir, dont la permanence a déjà quelque chose de l'immutabilité céleste, fait réfléchir les hommes tout en les déroutant; ils se sentent pris au dépourvu pour expliquer humainement un si étrange phénomène, et commencent à comprendre qu'il faut que quelque chose de mystérieux, de divin même s'en mêle : l'agent intérieur de si merveilleux effets est bien près de leur paraître Dieu, comme Jésus au centenier du crucifiement.

Oui, il est dans le monde un apostolat silencieux, un symbole vivant et écrit, une prédication incessante et persuasive, c'est le rayonnement naturel d'un contentement profond et véritable. Chrétiens et enfants de l'Église, la joie que nous goûtons à son service est de tous les hommages le moins suspect, le plus juste et le plus reconnaissant. Jamais les immortelles espérances auxquelles notre dévouement sacrifie ne seront aussi bien proclamées par nos paroles que par le contraste de nos peines connues avec la radieuse tranquillité de ce repos qui va du cœur au visage.

A quelques épreuves que nous soyons soumis, quelque dépouillés de consolations, d'appuis et de mérites que nous puissions être, ne nous resterait-il pas encore le sort de « ces étoiles, dont parle le prophète, qui prennent plaisir à luire pour celui qui les a créées [1]? » Ah! ne nous lassons pas de dire avec Bourdaloue : « Je ne sais, ô mon » Dieu, si vous êtes content de moi, et je recon- » nais même que vous avez bien sujet de ne l'être

[1] Baruch

» pas; mais pour moi, mon Dieu, je dois confes-
» ser à votre gloire que je suis content de vous et
» que je le suis parfaitement. Il vous importe peu
» que je le sois ou non; mais, après tout, c'est le
» témoignage le plus glorieux que je puisse vous
» rendre, car dire que je suis content de vous,
» c'est dire que vous êtes mon Dieu, puisqu'il n'y
» a qu'un Dieu qui puisse me contenter. »

CHAPITRE VIII.

La Résignation est-elle compatible avec la prière adressée à Dieu pour éloigner le mal qui afflige ou menace?

Ce doute ne peut se présenter qu'à ceux qui voudraient élever leurs intentions et s'essayer du moins à marcher dans la voie des parfaits; il est de la nature de ces illusions généreuses qui ont entraîné bien des âmes et leur ont fait manquer le but, uniquement en le leur faisant dépasser.

L'abandon immobile et silencieux devient souvent un piége, comme le désintéressement l'a été pour l'ardent amour. Mais le christianisme n'est pas une suite d'initiations où, ne tenant plus compte de l'espace franchi, on renverse comme un échafaudage désormais inutile, tous les moyens dont on s'est servi pour arriver au point qu'on vien d'atteindre.

Tous les enseignements du christianisme, comme ses dogmes et ses devoirs, ont pour ainsi dire la simultanéité de Dieu même. On n'est jamais dispensé des plus petites vertus, même par les plus grandes; le martyre subi avec gloire n'exempterait pas de la plus petite loi de l'Église, et fussiez-vous monté au troisième ciel, les extases de l'oraison ne vous dispenseraient pas de la prière des simples. Chaque jour, matin et soir, il vous faudrait dire encore : « Pardonnez-moi comme je pardonne; ne nous induisez point en tentation; » recommençant toujours à faire comme tout le monde, en ce qui est prescrit par Dieu, lors même que sa bonté vous aurait appelé à dire, à sentir mieux que personne.

Mais à côté des considérations morales, intellectuelles et philosophiques qui longent parallèlement la route que la foi seule nous fait découvrir, il faut se rappeler que dans le christianisme, dont l'enseignement est historique par essence, l'autorité des exemples fait loi.

Ainsi, quand nous voyons Jésus demander à son Père d'éloigner le calice qui approchait de ses lèvres, et dans un gémissement qui n'avait plus d'espérance, s'écrier sur la croix : « O mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? » le chrétien peut-il douter que notre adorable Maître ait sanctifié la prière, même comme plainte, comme vœu articulé et comme secours invoqué par la sensibilité humaine?

Nous voyons l'Église prier pour la délivrance de Pierre, comme peu auparavant elle priait au Cénacle pour l'obtention des biens purement spiri-

tuels, et il semble que la prière soit un acte si excellent, que Dieu la bénit lors même qu'il ne veut pas l'exaucer.

Ce n'est pas sans doute à la révolte que Dieu dit : « Demandez et vous recevrez ; » c'est bien à la soumission qu'il s'adresse. « Frappez, » lui dit-il encore, et si la porte à laquelle vous frappez résiste, vos paroles, vos insistances n'en seront pas moins comptées pour répondre à d'autres besoins, que peut-être vous n'apercevez pas assez clairement. La prière, fécondée par la grâce, est médiatrice entre l'homme et le Christ, comme le Christ lui-même est médiateur entre Dieu et le monde.

Dieu a décerné des honneurs, des récompenses à l'exercice des vertus ; il les a investies de prérogatives ; mais la prière, il l'a traitée plus magnifiquement : modifiant sous son influence, dans l'ordre visible, la sévérité de ses arrêts, se laissant fléchir par l'intercession, il lui a donné, on peut oser le dire, des droits sur lui-même. Ainsi, non-seulement la prière émeut, ébranle Dieu dans ses desseins, lui en fait suspendre l'exécution, mais

encore cette prière humaine est au fond de presque tous les miracles. On dirait que Dieu, après avoir créé la sainte obéissance, était jaloux d'en goûter les délices.

Comment, en effet, s'est-il montré à nous? « Obéissant jusqu'à la mort de la croix. » Et depuis? A la voix du prêtre, il descend sur l'autel; à la voix de l'homme, il guérit, il redresse.

« En voyant, dit sainte Catherine de Gênes, » avec quel grand amour et quelle sollicitude il » procure de nous donner toutes les provisions » qu'il peut nous donner pour nous conduire en » son pays, je suis quasi contrainte de dire que » ce bon Dieu semble être notre serviteur. »

Dans la faveur extraordinaire, dans la prédilection marquée, il serait difficile de supposer que Dieu unissant toujours la pensée actuelle et la

prescience, ne consulte en rien le mérite de celui qui en est l'objet, et que celui-ci n'y intervienne pas aussi jusqu'à un certain point par la prière.

Le miracle par sa nature est terrestre; nous n'avons pas lieu de soupçonner qu'au ciel il s'en fasse; le miracle rentre dans nos attributions, dans nos chances, par conséquent dans nos espérances. Tâchons de mériter que cette force divine s'arrête sur nous, que Dieu permette que nous en soyons les conducteurs, et, de même que sous l'ancienne loi, tout ce qui appartenait à la nombreuse et royale race de David pouvait espérer mettre au jour le Messie, efforçons-nous de rendre moins impurs les canaux que peut traverser la miséricorde divine, soit pour s'arrêter à nous, soit pour passer outre.

Comment, d'ailleurs, la prière pourrait-elle être qualifiée d'inopportune? N'est-elle pas toujours la plus haute glorification de la puissance de Dieu?

Ce serait une fausse spiritualité que celle qui nous ferait considérer comme une imperfection le recours à la prière dans l'ordre des préoccupations qui appartiennent au monde sensible. Les choses humaines, sans compter celles qui, mauvaises ou suspectes en elles-mêmes, doivent être retranchées, se partagent en supérieures et en inférieures, comme les intérêts qui touchent notre cœur et ceux qui ne s'adressent qu'à notre vanité.

Les prospérités de ce monde relèvent de cette vanité, mais il n'en est pas ainsi pour les sentiments profonds et légitimes du cœur; pourquoi, comment n'intercéderions-nous pas pour les objets de nos pures et vives affections, non-seulement dans leur intérêt spirituel, mais dans leur intérêt humain; non-seulement pour leur obtenir la vie immortelle, mais encore pour protéger et prolonger leurs jours sur la terre!

En priant pour les autres, pourquoi ne nous serait-il pas licite de prier pour nous, de demander à Dieu d'éloigner le malheur que nous redoutons, de nous conserver la consolation qui nous est chère ?

Le Dieu des chrétiens n'est pas le Dieu panthéistique de la nature, impassible comme elle, et le chrétien ne doit pas s'exposer à prendre l'insensibilité pour la vertu. Le chrétien est plus grand que le monde, mais il n'en repousse pas le contact ; à l'exemple de son maître, il l'aime pour lui faire du bien, si ce n'est pour le sauver. Au sein de la plus ardente ferveur, le chrétien admet que les intérêts qui nous touchent de plus près soient plus saillants et plus colorés à nos yeux ; il reconnaît en même temps qu'une valeur réside dans les biens inférieurs quand on les possède légitimement, qu'on en jouit discrètement ; il n'invente pas une incompabilité gratuite entre notre salut et ce que Dieu nous donne pour notre bonheur.

Cela est si vrai que souvent, on peut l'affirmer, les vues les plus hautes ont été servies très-efficacement par les biens temporels. Ainsi la vie de

telle personne est un aide puissant, la santé rendue à telle autre a été le moyen de beaucoup d'actes méritoires, la fortune bien employée a couvert plus d'une transgression.

La prière intervenant dans l'ordre de la spiritualité et dans l'ordre de la sensibilité, est la manifestation des deux hommes que les meilleurs portent en eux-mêmes. L'un représente trop souvent encore l'opposition vive de la nature, l'autre s'élance aux éternels espaces; l'un demeurant attaché à ce qu'il possède, revient sur son passé comme sur lui-même; l'autre se dégageant du soi, se prend à l'espérance, au lieu de se prendre au souvenir; l'un, accessible par tous les bouts, impressionnable sur tous les points; l'autre, recueilli en lui-même, inépuisable dans l'intensité et l'intégrité spirituelle de sa vie profonde.

Ces deux hommes ne se sentent pas et ne nous

mettent pas toujours à l'aise; néanmoins, quelle que soit en apparence la divergence de leurs centres de gravitation, ils prient tous les deux et Dieu les écoute. Le premier articule toujours, le second prie sans voix et sans parole; et quand le premier s'est lassé de ce qu'il appelle ses vœux inutiles, le second ne se lasse jamais parce qu'il veut l'éternité. L'éternité! dont les inspirations portent en elles-mêmes la sainte patience. Si nous n'appartenons pas à l'un ou à l'autre de ces deux hommes d'une manière trop tranchée et trop distincte, tâchons de les concilier et de les faire vivre de bon accord. Que l'un élève, épure l'autre, et que celui-ci assure, en la ralentissant un peu, la marche de son frère.

Dieu veut qu'on lui parle de tout. Les biens qui sont susceptibles de devenir la matière du sacrifice, n'en peuvent pas moins commencer par être l'objet d'une demande très-légitime. S'il est des

vœux supprimés, que ce ne soit pas parce qu'on les cache, mais parce qu'on y renonce. Tout ce qui est en nous doit pouvoir aller à Dieu et se soumettre à son influence, soit pour qu'il le combatte, soit pour qu'il le consacre.

Il ne nous permet pas seulement, il nous ordonne de lui exposer nos besoins, nos désirs, nos répugnances, nos tristesses. Il va jusqu'à nous permettre de lui dire nos pensées même les plus fugitives et les plus irréfléchies; rêves et chimères, disons tout sans crainte d'être accusés d'audace.

Si « Dieu punit en exauçant les prières indiscrètes, » selon la parole de l'Écriture, ce n'est pas la prière en elle-même, ni son imperfection qui peuvent avoir cet effet; ce n'est pas même l'erreur, car Dieu nous fait souvent la grâce que nous nous trompions innocemment, et alors si l'accomplissement de nos désirs intervient comme châtiment, c'est qu'il s'attache à des fautes, à des torts qui sont tout autre chose que ceux de la prière imparfaite, familière ou inconsidérée.

En lui découvrant notre cœur nous nous assu-

rons des droits plus certains à son indulgence. Nous pouvons y mettre de l'abandon; Dieu ne tend pas de piéges. Admirable et touchante merveille de l'économie divine, que, malgré une incommensurable distance, Dieu puisse agir sur nous et nous sur lui!

La plus grande douceur qui s'attache aux relations humaines est sans doute cette double influence mutuellement exercée par deux cœurs qui s'aiment : la sollicitude et l'affection qui s'expriment incessamment par un mouvement d'action et de réaction. Et quand on pense que la vie spirituelle n'est que cela; qu'elle se concentre tout entière dans la grâce qui descend et dans l'amour qui remonte par une correspondance fidèle; quand on pense que dès ce monde Dieu a ménagé comme rencontre avec sa créature ce qu'il y a de plus tendre et de plus intime entre deux cœurs qui se

touchent pour se confondre, on ne sait de quels mots se servir pour peindre sa reconnaissance.

Dieu nous a aimés le premier; il est venu habiter avec nous, il est encore au milieu de nous, il fait ses délices de la conversation des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum;* il se complaît dans ses entretiens avec des enfants qu'il revient toujours chercher. Il ne dit pas seulement EPHPHETA, il n'ouvre pas seulement leur oreille, il délie leur langue et applique à toutes leurs infirmités sa vertu rédemptrice. Que ne permet donc pas une si sainte familiarité ?

Dieu veut être fléchi, Dieu veut être prié, il le doit à sa justice et à ses desseins primitifs sur l'homme. Dieu veut que Moïse comme l'aveuglé-né, que Ninive comme la Chananéenne, que la ville, que le monde, que tous les âges, que toutes les langues prient. Les Écritures reproduisent cette vérité sous toutes les formes, parce que

toutes les formes comme toutes les voix peuvent être données à la prière, et que tous les actes émanés du cœur de l'homme ont le pouvoir de la traduire. Ainsi l'aumône prie, la pénitence prie, le sacrifice, la confiance, la souffrance, la soumission prient également : tout retour consciencieux sur nos fautes, tout effort pour nous amender, toute victoire sur nous-mêmes, tout cela, c'est la prière, et c'est puissant comme elle.

On aspire par la prière, on respire par la résignation. Prions, et avec toute l'intensité dont nous sommes capables, sans crainte que cette confiance nous soit reprochée. Dieu règle, dirige, épure notre ardeur; jamais il ne l'affaiblit pour la perfectionner. Veillons seulement sur nos plus vives instances et sur nos vœux les plus ardents, pour qu'ils ne blessent pas la soumission.

La prière, dans le chrétien, est surtout le re-

gard calme et confiant de l'enfant vers son père, du malade qui expose son mal et interroge son médecin, de l'ami qui invoque la présence de son ami, parce qu'elle implique toute assistance! Dans nos vœux de nature mixte, il faut avoir soin que le vide de nos désirs ne s'alimente pas des débris de passions mal consumées, et qu'une aveugle et persistante volonté de réussir n'amène jamais dans sa lutte avec l'obstacle ces violentes oscillations intérieures qui semblent menacer à la fois d'embrasements et de ténèbres.

Prions, mais prions Dieu selon Dieu et avec son esprit! Exposer nos vœux, espérer, nous confier est saint, pieux, filial; mais compter sur l'accomplissement de ces vœux comme si cet accomplissement nous était dû, l'attendre, c'est autre chose; c'est passer de l'amour qui croit et espère tout, à l'exigence irrespectueuse qui n'annonce pas le sens des choses de Dieu. Attendre, c'est trop dire à Dieu d'arriver, c'est lui donner notre heure au lieu de recevoir la sienne. Adorable jusque dans sa miséricordieuse lenteur, sa bonté ajourne ce qu'elle semble refuser!

CONCLUSION

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Souffrir sert à tout! souffrir apprend à souffrir, souffrir apprend à vivre, souffrir apprend à mourir.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Lors même que nous pourrions entrer au ciel par une autre porte que celle des tribulations, l'amour seul de Dieu devrait nous en ôter aussi bien la pensée que le désir, car c'est ainsi que notre divin Maître et après lui tous les saints y sont entrés, portant leur croix et parcourant un chemin couvert d'épines.

Quels exemples l'Écriture propose-t-elle à notre imitation? Ne sont-ce pas toujours des cœurs prêts à tous les héroïsmes du dévouement et de l'immolation? Est-ce Abraham, est-ce Job que la douleur eût fait reculer? N'est-ce pas elle qui arrache à David ses plus magnifiques accents!

Aimer et souffrir n'est-ce pas aussi une seule et

même chose pour tous les martyrs de la nouvelle loi?

Ce qui confond davantage les sentiments du Sauveur et ceux de la créature rachetée, ce qui rend le miracle de l'assimilation réalisable, n'est-ce pas la souffrance? Par quel autre aspect notre vie pourrait-elle ressembler à celle du Christ? Par quel autre côté notre âme s'identifierait-elle à la sienne, et parviendrait-elle à la comprendre? Qu'avons-nous de la sainteté, de la condescendance profonde, de la brûlante charité de Jésus? Et lui qu'a-t-il de notre orgueil, de nos lâchetés, de nos ingratitudes, de nos révoltes?

Entre l'homme-Dieu et ses imitateurs, il n'y a, hors la grâce, pour combler l'abîme, que la douleur et sa puissante plénitude. C'est par la souffrance que Dieu a été le plus homme; c'est par la souffrance que l'homme s'approche davantage de Dieu.

Demandez aux affections de la terre si la crainte de souffrir arrêta jamais dans l'amour une âme généreuse, et si l'infaillible signe d'un cœur tou-

-ché n'est pas de compter pour rien le sacrifice et l'obstacle?

Et puis on le nierait en vain, il y a quelque chose dans notre nature qui incline vers la souffrance, comme une sorte d'écho perdu d'une justice primordiale qui nous voue à l'expiation.

Ainsi, malgré notre avidité de bonheur, malgré notre répugnance pour des épreuves trop nécessaires, la satiété est au bout de toutes nos jouissances, il n'est pas un sentiment élevé, profond et pur qui n'ait pour volupté une sainte tristesse.

Cet attrait secret vers l'indicible inquiétude, se mêle aux affections de toute âme d'élite. Les éléments de joie et de mélancolie existent dans un même cœur, et souvent bien près l'un de l'autre; ils s'y confondent, et s'ils présentent une contradiction, cette contradiction ne signale que mieux l'heureuse inconséquence qui ressort de notre double nature.

Au milieu de toutes les recherches de l'ambition et du plaisir, au sein de toutes les appréciations factices et vaines, ce sont encore ceux qui

courent la carrière des prospérités, que dévore le plus sûrement, sous les yeux du public frivole qui les envie, le dégoût prématuré.

Au contraire, interrogez les âmes pieuses, elles vous diront la richesse, la vie et la paix que roule ce fleuve de Dieu, coulant toujours à pleins bords. Ah! pourquoi l'amour n'est-il pas plus aimé! Il n'y aurait plus en ce monde ni aridité, ni désert.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Sans doute, plus d'esprits qu'on ne pense seraient aptes à proclamer les beautés de la loi divine, la magnifique ordonnance de ses desseins, si à côté des splendeurs qui ravissent le poète, à côté des vérités spéculatives qui séduisent le phi-

losophe, il n'y avait l'austère école de la morale, le devoir du renoncement et de l'humilité. Autant de fois que l'homme est dans le vrai, l'inclination du cœur ne le mène que là où le conduirait la raison consultée par un esprit libre.

Ah ! qu'heureuse et grande serait l'humanité si elle pouvait traduire en action persévérante ses vagues instincts, ses émotions passagères, ses aspirations fugitives vers la patrie céleste ! Quels spectacles ne donnerait pas la terre si tous ceux qui s'épuisent en stériles labeurs ne s'appliquaient qu'à comprendre Dieu, à le faire goûter, à rassembler de toutes parts ses enfants, ses adorateurs, ses élus, à révéler à tant de cœurs ignorants qu'ils possèdent ce qu'ils cherchent.

Qu'une telle destinée serait belle, qu'une si naturelle et si puissante manifestation de la vie intérieure serait pleine de ravissements ! Ce serait l'hosanna de l'âme chanté sur tous les rhythmes, ce serait une poésie vivante et sublime, un hymme nouveau, une langue universelle que la succession de nos actes épellerait incessamment à la gloire du Créateur.

Cette félicité n'est pas la nôtre, cependant nous pouvons encore la concevoir sans la regretter, elle se retrouve tout entière dans la simple union de notre volonté avec celle de Dieu.

« Ne sentez-vous pas, disait sainte Madeleine de Pazzi, quelle douceur infinie renferme cette douce parole : la volonté divine ? »

Qu'il est aisé à comprendre ce saint évêque qui oubliant, abdiquant toute individualité propre, voulait qu'on l'appelât pour tout nom : *quod Deus vult* [1].

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Est-il au monde une parole plus tendre, plus

[1] Ce que Dieu veut.

empreinte de divine sympathie que cette parole : O mon père! que votre volonté soit faite! Parole enseignée par Dieu même, talisman que nous confie son amour pour conjurer sa justice. Que votre volonté soit faite! Miracle toujours subsistant d'un Dieu qui daigne vouloir et d'une créature rebelle qui s'élève à l'obéissance! Parole souveraine dans son apparent anéantissement.

Volonté de ce qu'on aime, qui sans être toujours comprise est toujours entendue; volonté dont on ne peut redouter l'injustice et dont on chérit les mystères; volonté respectée et qu'on ne voudrait pas surprendre pour gagner le ciel; volonté adorée, loi de tous les êtres, béatitude des élus; volonté qui fait la gloire de la place qu'elle assigne, qui donne la force du sacrifice qu'elle commande, la consolation de la douleur qu'elle envoie! Volonté de mon Dieu, entraînez la mienne plus vite que le monde ne sortit du chaos, plus vite que la

lumière ne parut à votre voix, plus vite que les joies du ciel ne font oublier à vos saints les tristesses du passage; volonté de mon Dieu, soyez toujours la mienne, et jusqu'à mon dernier soupir initiez-moi à vos secrètes et croissantes délices!

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE..... 1

AIRELLES

KLUKVA PODSNEJNAÏA (Airelle qui a été sous la neige). 7

Airelles..... 9

De la Musique..... 56

Pages.
Du Firmament..... 58
De la Nature..... 61
De la Politesse..... 65

PENSÉES

CHAPITRE PREMIER.

D'elle-même, — De Dieu. — De l'âme — De l'intelligence..... 73

CHAPITRE II.

Du monde. — Des affections. — Des différents âges. — De la politique..... 101

PAGES D'UN ALBUM..... 143
DU REPROCHE D'ÊTRE EXCLUSIVE ADRESSÉ A L'ÉGLISE CATHOLIQUE..... 147
DE L'ÉGLISE ET DE SA FORME..... 151

DE LA VIEILLESSE

Pages

De la Vieillesse..... 153

Nunc Dimittis..... 221

Le christianisme. — le progrès. — la civilisation..... 223

DE LA RÉSIGNATION

PRÉFACE..... 243

CHAPITRE PREMIER.

De la résignation hors du christianisme..... 245

CHAPITRE II.

Justice et convenance de la résignation. — Ses différents degrés..... 273

CHAPITRE III.

Pages.

Avantages de la soumission..... 291

CHAPITRE IV.

De la résignation aux peines dites irréparables.. 309

CHAPITRE V.

Difficultés de la résignation appliquée aux peines que nous causent les personnes..... 329

CHAPITRE VI.

Comment dans ce monde et hors de ce monde tout être et toute chose, excepté l'homme, accomplit la volonté de Dieu et demeure à la place qui lui est assignée..... 349

CHAPITRE VII.

Qu'il est un excès de douleur qui dément les paroles de la soumission..... 371

CHAPITRE VIII.

Pages.

La résignation est-elle compatible avec la prière adressée à Dieu pour éloigner le mal qui afflige ou menace..... 401

CONCLUSION..... 417

ANGERS, IMPRIMERIE COSNIER ET LACHÈSE.